JAN 17 1923 PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

29e Année. N° 23. 1er Décembre 1922.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
John Galsworthy.	*Le Patricien.* — I	449
Gabriel Hanotaux.	*Les Responsabilités de Guillaume II.*	485
Paul Morand	*La nuit de Portofino Kulm* (fin).	491
Ignotus	*Études et Portraits : M. Bonar Law*	510
Jean de Pierrefeu.	*Les « espoirs » du prix Balzac*	518
Maxime Gorki	*En gagnant ma Vie.* — IV	541
Colonel Grouard	*Stratégie et Politique militaire.*	581
J. Decamps	*La Crise allemande et les Réparations.*	607
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Marseille*	622
L. Houllevigue	La Vie scientifique : *L'Arpentage du Ciel.*	640
Abel Bonnard.	La Vie présente : *Le Préjugé de la jeunesse.*	655
André Chaumeix	La Politique : *La Conférence de Lausanne.*	664

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

CHRONOLOGIE DU MOIS

20 *Octobre.* — M. Bonar Law est chargé de constituer le nouveau Cabinet britannique.

21. — Distribution à la Chambre du Rapport Bokanowski sur le budget.

24. — Les pouvoirs du Président Ebert sont prorogés jusqu'au 30 juin 1925.

25. — Inauguration du Congrès National fasciste à Naples.

26. — Dissolution du Parlement anglais. — Chute du Cabinet Facta; les fascistes marchent sur Rome.

27. — Accord commercial entre les Soviets et un groupe d'industriels allemands.

28. — Le roi d'Italie refuse de signer le décret établissant l'état de siège. — Le prix Balzac est attribué à Jean Giraudoux et à Émile Baumann.

29. — M. Mussolini est chargé de former le ministère italien. — L'évacuation de la Thrace par les Grecs est terminée.

30. — Arrivée à Berlin de la C. D. R.

31. — Le comte Sforza, ambassadeur d'Italie à Paris, démissionne.

1er *Novembre.* — L'Assemblée d'Angora supprime le sultanat de Constantinople. — Élections municipales en Angleterre et au Pays de Galles; échec travailliste.

2. — Le comte Sforza reçoit l'ordre de se rendre à Rome.

3. — Le Gouvernement kémaliste informe la France qu'il considère comme nuls les accords conclus depuis mars 1920 par Constantinople.

5. — Élections législatives en Pologne. — Mariage de l'ex-kaiser et de la princesse Hermine de Reuss.

7. — Élections aux États-Unis : la majorité républicaine tombe au Sénat de 23 à 4, à la Chambre de 166 à 7. — Le Sénat français commence la discussion du projet de loi sur le vote des femmes.

9. — Réponse allemande à la C. D. R. — Divergences entre Paris et Londres au sujet de la Conférence de Lausanne.

10. — Le prix Nobel de physique est donné à M. Einstein. — Retour à Paris de la C. D. R.

11. — Commémoration de l'armistice à Paris et à Rethondes. — Grave tremblement de terre au Chili.

12. — Arrivée à Lausanne de la délégation turque.

13. — Ouverture à Athènes du procès des responsables du désastre d'Anatolie.

14. — Accord entre Paris et Londres au sujet de la Conférence de Lausanne. — Démission du Cabinet Wirth.

15. — Élections à la Chambre des Communes (8 millions de femmes électrices) : sur 615 sièges, 347 aux conservateurs, 139 aux travaillistes, 59 aux libéraux nationaux. — L'Allemagne verse à la C. D. R. 55 millions de marks-or.

16. — M. Mussolini adresse à la Chambre italienne un menaçant avertissement

17. — Menacé par les Kémalistes, le sultan Méhemet VI s'enfuit à bord d'un cuirassé anglais. — La république soviétiste de Tchita se dissout au profit de Moscou.

18. — Mort de Marcel Proust. — Abd ul Medjid devient calife.

19. — Entrevue à Territet de M. Poincaré, de lord Curzon et de M. Mussolini.

20. — Ouverture de la Conférence de Lausanne. — A Berlin, M. Cuno cherche à constituer un ministère sans les socialistes.

21. — Le Sénat français refuse aux femmes le droit de vote.

LE PATRICIEN

La lumière pénétrant dans la vaste salle, si haute que le plafond sculpté ne se prêtait pas à un examen minutieux, passait, avec la froide et mystérieuse curiosité de l'aube, sur les trésors que le temps avait capricieusement amassés là. Elle y révélait d'étranges disparités, et semblait éclairer la marche impassible de l'Histoire.

Dans cette salle à manger, l'une des plus belles d'Angleterre, la famille des Caradoc avait, depuis des siècles, assemblé les trophées et les souvenirs de son existence. A l'entour, on avait construit, démoli, restauré et l'on était parvenu à donner à Monkland une sorte d'homogénéité. Seule était restée intacte cette œuvre antique des bâtisseurs quasi monastiques, et inconsciemment les Caradoc y avaient laissé la trace de leurs âmes.

Ici s'offraient à la lumière, ces témoignages touchants du désir de persister à jamais qui hante l'homme, ces enveloppes qu'il emplit jadis de son corps, ces fétiches et ces preuves étranges de sa foi, et gravée sur toutes choses, la trace impitoyable de la main du temps.

L'annaliste y aurait pu trouver les confirmations qu'il cherchait, l'analyste les éléments de l'équation correcte d'une haute naissance, le philosophe y aurait évoqué la carrière de l'aristocratie, établissant son pouvoir par la force grossière, ou la ruse, conservant, des siècles durant, sa puissance s'acheminant enfin vers la décadence finale.

Depuis l'épée légendaire du chef de clan gallois qui, par un acte de haute et lucrative trahison, gagna la faveur de

Guillaume le Conquérant, et reçut de lui, avec la veuve d'un Norman, maintes terres jusqu'à la coupe offerte, par ses fermiers du Devonshire à Geoffroy Caradoc, le comte actuel de Valleys, à l'occasion de son mariage avec Lady Gertrude Semmering, nul insigne ne manquait sauf les portraits de famille, accrochés dans la galerie de Valleys House, à Londres.

Les armures renvoyaient la lumière sur des peaux de tigre rapportées de l'Inde, il y avait un an à peine, par Bertie Caradoc, le fils cadet de la maison; Significative évolution : écartés de la vie nationale, les descendants de ceux qui furent jadis les premiers, parce qu'ils étaient hardis et forts, sont contraints d'aller à la recherche de l'aventure, sous peine de perdre leur foi en leur propre force.

La lumière impitoyable de cette aurore estivale décelait bien d'autres changements; elle passait des tapisseries anciennes aux tapis veloutés, et ce contraste montrait suffisamment que le comte et la comtesse avaient su tempérer l'austérité du passé. Le jour sembla se désintéresser de son examen critique pour tout revêtir de charme. Car le soleil s'était levé et par les fenêtres de l'est versait sa joie limpide et mystérieuse. Avec lui entra une abeille qui vint se poser parmi les fleurs sur la seule table qu'on employât quand les hôtes étaient peu nombreux au château. Les heures s'écoulèrent : le soleil monta; et les premières visiteuses entrèrent : trois femmes de chambre, roses, fraîches, bavardes. Elles passèrent, cédant la place à deux valets, qui restèrent un moment professionnellement inactifs puis se mirent gravement à dresser la table. Alors entra une petite fille de six ans — la petite Anne, fille de Sir William Shropton et de Lady Agatha, la fille aînée de la maison, la seule des quatre jeunes Caradoc qui fût déjà mariée. L'enfant entra sur la pointe des pieds, dans l'espoir de faire quelque découverte. Elle avait un visage large, des yeux noisette, grand ouverts et francs, un petit nez droit et bref. Dans son tablier de toile à ceinture lâche et basse — symbole de liberté matinale — elle semblait s'amuser de tout.

— Pour quelle heure l'auto est-elle commandée?

— Pour neuf heures.

— J'irai avec grand-père jusqu'à la grille.

— Et s'il ne veut pas?

— Eh bien j'irai tout de même.

— Très bien.

— Je pourrais aller avec lui jusqu'à Londres. Est-ce que tante Babs y va?

— Non, je crois que personne ne va avec Monsieur le comte.

— J'irais aussi si elle y allait — William!

— Qu'y a-t-il?

— Oncle Eustache sera-t-il sûrement élu?

— Sans aucun doute.

— Croyez-vous qu'il sera un bon député?

— Lord Miltoun est très fort, Miss Anne.

— Ah!

— Vous ne trouvez pas?

— Est-ce que Charles le trouve?

— Demandez-le lui.

— William!

— Quoi donc?

— Je n'aime pas Londres. Ici ça me plaît, et puis Catton, et puis chez nous, et aussi Ravensham.

— Monsieur le comte s'arrêtera à Ravensham en chemin, paraît-il.

— Alors il verra, grand-grand'mère, William...

— Voici Miss Wallace.

De la porte, une dame pâle à l'air patient dit :

— Venez Anne.

— Voilà! Bonjour Simmons.

Le maître d'hôtel, en entrant, répondit :

— Bonjour Miss Anne.

— Il faut que je m'en aille.

— Nous en sommes désolés.

La porte retomba doucement, et dans la grande salle s'éleva le demi-silence actif qui précède les repas. Soudain, les trois hommes reculèrent d'un pas. Lord Valleys était entré.

Il approcha lentement, en lisant un papier bleu. Ses sourcils étaient légèrement froncés. Il avait les yeux gris, le visage hâlé et pourtant coloré, avec des traits nets, les cheveux crêpelés et la moustache gris fer. C'était le visage d'un homme qui

sait ce qu'il veut, et ne désire pas d'autre science. Bien campé, très droit, la tête militairement rejetée en arrière, il confirmait par son attitude cette impression non point tant de suffisance que d'équilibre dans ses habitudes de vie et de pensée. Et il ressortait de tous ses mouvements cette indifférence à l'ambiance, particulière à ceux qui vivent beaucoup en public, qui ont bien en main le mécanisme de leur existence, et n'ont pas à se soucier de l'opinion d'autrui. Il s'assit et, tout en lisant, se mit à déjeuner. Puis, observant que sa fille aînée venait s'asseoir près de lui, il dit.

— Quelle corvée que d'aller à Londres par ce temps!

— C'est un conseil de cabinet?

— Oui; cette satanée affaire des ballons.

Mais les yeux noirs d'Agatha, qui paraissaient un peu inquiets dans son visage étroit et délicat, examinaient les détails d'un grand réchaud sur le dressoir et elle pensait : « Je crois que ça ferait bien mieux que les petits réchauds à eau que nous avons. Si William voulait seulement me donner son avis... » Elle demanda pourtant de sa voix douce — (car ses paroles et ses mouvements étaient toujours pleins de douceur à moins que quelque chose ne parût menacer son mari ou ses enfants).

— Croyez vous que cette rumeur de guerre soit bonne pour la candidature de Miltoun?

Mais le père ne répondit pas : il accueillait un nouveau venu — un grand beau garçon aux cheveux noirs et à la moustache blonde, qui n'avait avec lui aucune parenté et avait pourtant quelque ressemblance. Claude Fresnay, vicomte Harbinger, avait comme lord Valleys ce que l'on appelle le type norman : les traits réguliers et fermes, le nez plutôt aquilin. Mais ce qui, chez l'homme mûr, paraissait révéler un égoïsme et un orgueil démesurés, donnait chez le jeune homme l'impression d'être à la fois plus consciemment voulu et moins aisé. Il craignait de paraître trop convaincu.

Derrière lui était entrée une femme, grande, de belle prestance, les cheveux encore châtains, lady Valleys elle-même. Quoique son fils aîné eût trente ans, elle n'en avait guère plus de cinquante. A son air, à ses manières, à toute sa

personne, on pouvait deviner qu'elle avait été une beauté. Mais on distinguait plus que les prémices de la maturité dans son visage presque jovial, ses grands yeux gris bleu et son teint coloré. Aimable compagne et essentiellement « femme du monde », voilà les deux traits qui se dégageaient de son aspect, de ses intonations. Sa personne évoquait une vie large, de plein air, une énergie abondante tempérée d'humour. C'est elle qui répondit à Agatha.

— Naturellement, ma chérie, c'est la meilleure chose possible.

Lord Harbinger opina.

— A propos, Brabrooks va faire un discours. L'avez-vous jamais entendu, Lady Agatha? « Monsieur le Président, je me lève, et avec moi se lèvent les principes démocratiques... »

Mais Agatha se borna à sourire, car elle pensait « Si je laisse Anne aller jusqu'à la grille, demain ce sera autre chose encore... » Ne prenant aucun intérêt aux affaires publiques, son goût héréditaire pour le commandement avait trouvé à s'exercer dans l'organisation méticuleuse des affaires ménagères. C'était pour elle un culte, une passion; elle se considérait comme le champion de la vie domestique nationale, le chef d'un mouvement patriotique.

Lord Valleys se leva.

— Avez-vous un message pour votre mère, Gertrude?

— Non, je lui ai écrit hier soir.

— Dites à Miltoun de surveiller monsieur Courtier, je l'ai entendu parler; il est assez fort.

Lady Valleys, non encore assise, accompagna son mari à la porte.

— A propos, j'ai parlé à Mère de cette femme.

— Était-ce bien nécessaire?

— Oui, je crois. Je suis inquiète, et Mère a une certaine influence sur Miltoun.

Lord Valleys haussa les épaules, et, pressant légèrement le bras de sa femme, il sortit.

Quoiqu'il fût lui-même vaguement inquiet, il n'était pas homme à devancer les événements. Il avait cette énergie, tempérée de flegme propre aux gens de sa classe qui s'occupent beaucoup de chevaux. Par tempérament, il

considérait qu'à chaque jour suffit sa peine. De plus son fils aîné était pour lui une énigme, surtout du point de vue femmes.

Dans le hall il s'attarda un moment, se souvenant qu'il n'avait pas encore vu sa fille cadette, sa préférée.

— Est-ce que Lady Barbara est descendue?

On lui répondit que non; il enfila le manteau que lui présentait Simmons et sortit par le portique blanc décoré des faucons héraldiques des Caradoc.

La voix claire de la petite Anne se fit entendre.

— Venez grand-papa.

Lord Valleys fit une grimace sous sa moustache — le terme « grand-papa » choquait toujours les oreilles de cet homme qui n'avait que cinquante-six ans et ne les sentait en aucune façon. — Il montra l'enfant de sa main gantée et dit :

— Envoyez la chercher chez le portier.

La voix de la petite Anne répondit, très nette.

— Non, je reviendrai toute seule.

La voiture partit, coupant court à la discussion.

Il y avait quelque chose de pathétique pour Lord Valleys, dans le fait de voyager en automobile. Pour un champion des traditions, c'était une manière de capitulation devant la science. Ferme champion du turf, depuis peu maître d'équipage, lui dont l'âme était, en dehors de la politique, absorbée par les chevaux, il avait été pour ainsi dire forcé par le bon sens non seulement de tolérer mais de patronner et favoriser la cause du progrès ennemi.

Pour se consoler, il en était venu à se persuader que cette science même étaierait quelque jour le prestige de l'aristocratie.

Pourtant cette marche avec le progrès, ce cosmopolitisme, et même ce commercialisme, dont il s'enorgueillissait volontiers en tant qu'homme du monde — tout cela, trop profondément, trop secrètement, pour qu'il le perçût — risquait de détruire l'isolement nécessaire à un homme dans sa position. Obstiné, sans finesse intellectuelle, quoique loin d'être sot dans les affaires pratiques, il laissait résolument les eaux le porter. Il tenait ferme le gouvernail, sans s'apercevoir qu'il était au centre même d'un tourbillon.

Il conduisait lui-même, avisé, et maître de soi. Ce conseil de cabinet, pendant des vacances de Pentecôte était mportun, et causait même quelque anxiété. Mais Lord Valleys restait capable de savourer pleinement le plaisir d'une course rapide et sans heurts, dans l'air d'été, qui venait à sa rencontre, si doux, si accueillant sous les grands arbres de l'avenue.

A côté de lui, la petite Anne restait silencieuse, les jambes étendues et écartées. L'automobile était un plaisir nouveau, interdit chez ses parents. Un ravissement méditatif brillait dans ses grands yeux. Elle ne parla qu'au moment où, près du pavillon de la grille, l'auto ralentit devant la fillette du garde.

— Bonjour Susie!

Il n'y eut pas de réponse, mais le regard de Susie fut si humble, si plein d'adoration que Lord Valleys, pourtant peu observateur, le remarqua avec satisfaction. « Allons », pensa-t-il avec assez peu d'à-propos, « le pays est sain, au fond ».

II

Ravensham House, domaine situé sur la lisière du Parc de Richmond, était la résidence des Casterley depuis que la mode était venue d'avoir une demeure assez proche de Westminster pour qu'on pût s'y rendre en voiture. Dans une grande serre contiguë au hall, se tenait Lady Casterley, debout devant des lys japonais. C'était une petite vieille, toute menue, au teint d'ivoire, au nez mince, aux yeux perçants, à demi voilés par des paupières délicatement plissées. Très calme, avec ses cheveux gris, et sa toilette grise, elle donnait l'impression d'une statuette ciselée dans un acier fin et poli. Sa main, ferme et maigre, tenait une lettre écrite en un style décousu.

Monkland Court.

Ma chère mère, Geoffroy va à Londres, demain, en auto. Il s'arrêtera s'il le peut, pour vous voir. Cette rumeur de guerre est la cause de son voyage. Je n'irai pas moi-même en ville avant l élection de Miltoun. Le fait est que je n'ose pas le laisser seul ici. Il voit son « Anonyme » tous les jours. Ce M. Courtier

qui a écrit un livre contre la guerre — c'est un peu fort, n'est-ce pas? pour un soldat de fortune, — est en ce moment à l'auberge et travaille pour le candidat radical. Il la connaît aussi et — je ne peux que l'espérer pour Miltoun, — la connaît trop bien. C'est un homme de physionomie agréable, avec une moustache rousse, plutôt sympathique et un peu fou. Bertie vient d'arriver. Il faut qu'il ait une conversation avec Miltoun et tâche de savoir d'où le vent souffle. On peut avoir confiance en Bertie, il est très habile. Je dois dire qu'elle est très séduisante mais on ne sait absolument rien d'elle, si ce n'est qu'elle est divorcée. Comment peut-on avoir des renseignements sur les gens? Miltoun est si strict dans ses principes, que cela rend la chose d'autant plus ennuyeuse. Le sérieux de cette nouvelle génération est des plus remarquables. Je ne me souviens pas d'avoir pris la vie avec tant de gravité dans ma jeunesse.

Lady Casterley abaissa la lettre et l'ombre d'une grimace erra sur son visage. Elle n'avait pas oublié la jeunesse de sa fille. Elle reprit sa lecture.

Nous nous sentons vraiment, Geoffroy et moi, plus jeunes que Miltoun ou Agatha, quoiqu'ils soient nos enfants. Heureusement, Bertie ou Babs ne donnent pas la même impression. La rumeur de guerre produit un effet excellent pour la candidature de Miltoun. Claude Harbinger est ici et travaille pour Miltoun; mais en fait, je le crois épris de Babs. C'est assez mélancolique, quand on pense que Babs n'a pas encore vingt ans. Pourtant, il fallait s'y attendre, avec sa beauté; et Claude un bien beau type. On parle beaucoup de lui en ce moment. Il perce parmi les jeunes Tories.

III

Dans une salle haute, lambrissée de blanc et sobrement meublée, Lord Valleys salua respectueusement sa belle-mère.

— Je suis venu en neuf heures, Madame, c'est bien marcher!

— Je suis contente de vous voir. Quand est l'élection de Miltoun?

— Le vingt-neuf.

— Dommage! Il faudrait qu'il quitte Monkland, puisque cette « Anonyme » y vit.

— Ah! vous en avez entendu parler!

Lady Casterley répliqua avec vivacité :

— Vous êtes trop indulgent, Geoffroy.

Lord Valleys sourit :

— Ces rumeurs de guerre, — dit-il, — deviennent assommantes. Impossible de démêler le sentiment du pays.

Lady Casterley se leva :

— Il n'en a pas. Quand la guerre viendra, il aura le sentiment qu'il doit avoir. C'est toujours ainsi. Donnez moi le bras. Avez-vous faim?...

Quand Lord Valleys parlait de guerre, il le faisait en homme qui, depuis l'âge de raison, a vécu parmi ceux qui dirigent les destins des États. Pareillement, les lys de la grande serre ne pouvaient sentir comme les fleurs de plein air. Imbu des meilleures traditions et des préjugés de sa classe, il vivait d'une vie qui n'était pas plus étrangère à la vie populaire qu'on eût pu s'y attendre. Et même, homme des réalités, plein de sens commun, il était en accord avec l'opinion courante. Il disait, en toute sincérité, qu'il croyait connaître les besoins du peuple mieux que les gens qui en péroraient. Sans nul doute il avait raison, car, par tempérament il était plus près du peuple que ses meneurs, bien qu'il n'eût pas aimé se l'entendre dire.

Finesse politique et mondaine tel était le dernier trait de ce tempérament dont l'esprit pratique et le manque d'imagination faisaient la force initiale. Pour jouer son rôle il devait être utile, sans zèle, et sans ardeur à pousser les idées jusqu'à leurs conclusions logiques; ne se montrer ni étroit d'esprit ni puritain, tant que les convenances étaient sauves. Propriétaire foncier il était assez libéral pour ne point léser ses propres intérêts : il témoignait de la bienveillance pour les arts, tant que ceux-ci ne lui révélaient rien qu'il n'eût déjà perçu. Il lui fallait une main légère, un coup d'œil ferme, des nerfs d'acier, et d'excellentes manières exemptes de tout maniérisme. Sa nature le portait à être mari conciliant, père indulgent, politicien méthodique et honnête; à aimer le plaisir, le travail et le plein air. Il avait de l'admiration et de l'affec-

tion pour sa femme et n'avait jamais regretté son mariage. Jamais d'ailleurs il n'avait eu un seul regret, si ce n'est de n'avoir pas gagné le Derby ou amené à la pureté absolue sa race spéciale de pointers mouchetés de bleu. Il respectait sa belle-mère comme on respecte un principe.

Il y avait, en effet, dans la personnalité de cette petite vieille une force redoutable de décision; l'assurance inhérente aux êtres dont le prestige n'a jamais été mis en question, et à qui une longue immunité et un certain esprit positif et net, ont ôté jusqu'à la faculté d'imaginer que ce prestige pourrait être ébranlé. Son extraordinaire fermeté de dessein n'était point acquise mais avait jailli, en pleine force, d'un tempérament actif et dominateur

Soutenue par la nécessité, commune aux gens de sa classe, de connaître l'aspect de plus frappant des affaires publiques; cuirassée par une culture traditionnellement exigée chez les chefs; inspirée par des idées, mais toujours par les mêmes; ne reconnaissant aucun maître, mais esclave de la coutume, de commander; elle avait une indomptable énergie, celle de ses aïeux d'Azincourt et de Poitiers. D'instinct elle était réfractaire à l'esprit d'analyse, néfaste à l'autorité.

Si Lord Valleys était le corps de la machine aristocratique, Lady Casterley en était le ressort d'acier. Évitant avec soin l'affectation; modeste dans sa toilette, simple et frugale dans ses habitudes, se levant tôt et toujours occupée à quelque besogne du matin au soir, elle était, à soixante-dix-huit ans, aussi peu usée que la plupart des femmes de cinquante. Elle n'avait qu'une faiblesse et cette faiblesse faisait sa puissance — elle ne voyait point la nature et l'importance de sa place dans le système universel. C'était un type, une force.

Elle s'harmonisait merveilleusement avec la salle où ils dînaient, avec ces boiseries d'un gris pâle, surmontées d'une haute frise peinte dans la manière de Fragonard, et représentant des nymphes et des roses, à présent sans éclat; avec les meubles aussi, qui semblaient avoir survécu à leur époque. Sur les tables il n'y avait point de fleurs sauf cinq lys dans un ancien calice d'argent. Au-dessus du grand dressoir le portrait de feu Lord Casterley.

Elle demanda :

— J'espère que Miltoun a pris nettement position.

— C'est bien là l'ennui : il souffre d'une hypertrophie de principes. Si seulement il voulait bien ne pas l'afficher dans ses discours.

— Laissez-le faire. Et éloignez-le de cette femme dès qu'il sera élu. Comment s'appelle-t-elle?

— Madame... attendez... Lees Noel.

— Depuis quand est-elle là?

— Un an je crois.

— Et vous ne savez rien d'elle?

Lord Valleys fit un geste d'ignorance.

— Voilà, — dit Lady Casterly — vous laissez aller les choses. Je vais m'y rendre moi-même. Je pense que Gertrude peut me recevoir. Quels rapports y a-t-il entre ce M. Courtier et cette bonne dame?

Lord Valleys sourit. Dans ce sourire était toute sa philosophie polie et indulgente. « Je n'aime pas à être indiscret », semblait-il dire.

Lady Casterley pinça les lèvres.

— Ce Courtier est un brandon de discorde. J'ai lu son livre contre la guerre — livre incendiaire. Il vise surtout Grant, et Rosenstern. Il est dangereux. La plupart des idéalistes sont négligeables. Mais son livre est adroit

— Je voudrais que nous en ayons fini de ces rumeurs de guerre; le pays se rend ridicule.

Lady Casterley prononça :

— La guerre nous sauverait.

— La guerre n'est pas une plaisanterie.

— Ce serait le début d'un meilleur état de choses.

— Vous croyez!

— Le pays reprendrait sa suprématie et la démocratie serait retardée de cinquante ans.

Lord Valleys fit trois petits tas de sel, les compta, puis mettant en doute, d'un mouvement de sourcils, ce qu'il allait dire, murmura :

— Je croyais que nous étions tous démocrates maintenant... Que voulez-vous, Clifton?

— Le chauffeur voudrait savoir à quelle heure Mylord partira.

— Immédiatement après le dîner.

Vingt minutes plus tard il franchissait la grille et roulait sur la route de Londres. La nuit tombait, et dans le ciel frémissant, des nuages s'entassaient ou dérivaient à l'aventure. Nul but ne semblait imposé à leur course ailée. Ils s'étaient assemblés dans le ciel comme une volée de gigantesques pies s'entre-croisant. Une odeur de pluie flottait dans l'air. La voiture, ne soulevant aucune poussière filait, fouillant la route de ses phares. Sur le pont de Putney elle fut arrêtée par une file de charrettes. Lord Valleys regarda à droite et à gauche. La rivière reflétait les mille lumières des constructions élevées sur ses rives, les reverbères des quais, les fanaux des chalands amarrés. Le fleuve blême et sinueux, glissant éternellement vers la mer n'éveilla en son esprit nulle image poétique. Il avait eu affaire à lui, des années auparavant, au ministère du Commerce, et le connaissait pour ce qu'il était, extrêmement sale, enclin à se réduire abominablement lorsqu'on le voulait abondant. Cependant, tout en allumant un cigare, il lui vint une étrange sensation.

« Dieu veuille que ces histoires n'amènent rien de sérieux. »

La voiture glissait le long de la grande rue grouillante et approchait du cœur de Londres. A la devanture des papetiers les affiches des journaux du soir n'étaient pas rassurantes.

NOUVELLES RÉVÉLATIONS. L'INTRIGUE SE CORSE. SITUATION GRAVE ET MENAÇANTE.

Il était douteux qu'il pût aller à Ascot cette année. Et sa pensée s'envola vers sa pouliche de deux ans Casetta, qui promettait. Mais il eut honte de cette préoccupation et ramena violemment son esprit vers l'Amirauté. Était-on bien prêt à toutes les éventualités? Lui-même occupait dans le gouvernement un poste peu exposé, une de ces fonctions quasi normales, nécessaires pour introduire dans le Cabinet certains esprits éprouvés, à qui on n'a pu attribuer de rôle plus ardu. De l'Amirauté ses pensées retournèrent à sa belle-mère. Quelle vieille femme merveilleuse! Quel homme d'État elle eût fait! Trop réactionnaire! Ah! elle avait été diablement droit au but au sujet de madame Noel! Et

avec le frisson de plaisir du connaisseur, il se rappela le visage et la silhouette de la jeune femme entrevue ce matin à la porte de sa maisonnette. Mystérieuse ou non, elle était très séduisante. Une tête gracieuse, deux bandeaux noirs ondulés couvrant les tempes. Une silhouette charmante, sans aucune lourdeur. Elle avait du bouquet. Elle avait une histoire, probablement : mais ça ne le concernait pas. Ce genre de femme l'endormait toujours.

Un régiment de territoriaux revenant de marche arrêta sa voiture. Il se pencha en avant pour les observer de ce même regard froid, perspicace et critique avec lequel il eût examiné une meute. Toutes les brumes de ses méditations s'étaient dissipées. Les hommes étaient de belle trempe, ils se comporteraient bien. Leurs visages rougis par une journée de grand air, exprimait soit de la passivité, soit une sorte de fierté mi-agressive, mi-plaisante. Eux du moins, n'étaient pas troublés par des doutes abstraits, ou par la vision des horreurs de la guerre.

Quelqu'un poussa une acclamation. Lord Valleys vit autour de lui la houle d'une mer de chapeaux, et entendit les cris d'abord isolés s'enfler en une clameur rauque, puis s'apaiser. « Ils ont de l'ardeur, pensa-t-il. Il ne leur en faut pas beaucoup! Le pays a l'esprit combatif. » Et, de nouveau, un frisson de plaisir passa en lui.

Puis, le dernier soldat passé, la voiture se fraya lentement un chemin dans la foule qui se dispersait. Des hommes de tous les âges, quelques femmes, des jeunes filles le regardaient d'un œil indifférent, comme si leurs existences étaient trop différentes de celle de cet homme riche pour qu'elles pussent s'y intéresser.

IV

A Monkland, à la même heure, dans l'étroit salon aux murs blanchis à la chaux de la petite chaumière blanche, deux hommes étaient assis, de part et d'autre de l'âtre : entre eux, renversée sur une chaise basse, une femme aux yeux sombres les observait; elle étendait ses doigts délicats vers

la flamme qui les rendait comme transparents. Une bûche, en s'écroulant, se retournait et montrait l'ardeur de ses braises : la lumière de la lampe et du feu semblaient avoir si bien pénétré les murs blancs qu'une pâle tiédeur en émanait. Des papillons de nuit, d'un brun argenté venaient, en voletant, du jardin sombre et vibraient, comme des monnaies tournoyantes, au-dessus d'une coupe vert jade pleine de roses cramoisies; il régnait en cette vieille chaumière un arome de fumée de bois et de fleurs.

L'homme de gauche avait peut-être quarante ans; il était d'une taille au-dessus de la moyenne et paraissait vigoureux et actif. Ses yeux étaient bleus et son visage ardent s'empourprait à la moindre contrariété. Ses cheveux étaient d'un roux éclatant et sa moustache flamboyante, qui lui descendait presque jusqu'au menton, comme celle de Don Quichotte, semblait hérissée et agressive.

L'autre, grand, nerveux, très mince, n'avait guère que trente ans. Il était ramassé dans son fauteuil bas, ses mains étreignant un genou; et un léger sourire douloureux rôdait sur ses lèvres : son visage aux joues parcheminées et rasées de près, aux yeux enfoncés et pleins de vie, avait une certaine beauté.

Ces deux hommes, si différents, se regardaient comme les chiens de deux maisons voisines qui, ayant depuis longtemps compris qu'il valait mieux vivre séparés, se rencontrent par hasard en un lieu où il leur est impossible de livrer bataille.

— Ainsi, monsieur Courtier, — disait le plus jeune dont la voix sèche et ironique semblait appuyer la ferveur qui brillait dans ses yeux, — tout ce que vous dites n'est en somme qu'une défense de l'esprit dénommé libéral; et, excusez ma franchise, cet esprit, étant importé du royaume de la philosophie et de l'art, se flétrit au moment même où il touche aux affaires pratiques.

L'homme aux moustaches rousses se mit à rire; le son de ce rire était étrange, à la fois gaiement sincère, et très sardonique.

— Bien dit, — répondit-il, — et loin de moi la pensée de vous contredire; mais, puisque le compromis est l'essence même de la politique, les grands prêtres de l'esprit de caste et de

l'autorité, dont vous êtes, Lord Miltoun, y sont en tout point aussi déplacés que quiconque faisant profession de libéralisme.

— Je ne suis pas d'accord avec vous.

— D'accord ou non, votre position envers les affaires publiques ressemble beaucoup à l'attitude de l'Église envers le mariage et le divorce; elle est aussi loin des réalités de la vie que l'attitude de l'adepte de l'amour libre, et n'a pas plus de chance de succès. Votre point de vue porte un germe mortel en lui-même : il est trop desséché, trop loin des choses pour les comprendre. Si l'on ne comprend pas, on ne peut gouverner. Autant garder vos mains dans vos poches que de vous plonger dans la politique, avec vos conceptions.

— Il faudra donc, je le crains, que nous convenions de continuer à ... différer.

— Mais peut-être vous ai-je flatté! Après tout, vous êtes vraiment un patricien.

— Vous parlez par énigmes, monsieur Courtier.

La femme aux yeux sombres fit un geste : ses mains eurent une sorte de battement, comme pour écarter toute acrimonie.

Se levant aussitôt et parlant d'un ton déférent, le plus âgé des deux hommes dit :

— Nous fatiguons madame Noel. Bonne nuit, Audrey; il est grand temps que je parte.

Près de franchir la porte fenêtre ouverte sur l'obscurité, il se retourna pour décocher une dernière flèche :

— Ce que je voulais dire, Lord Miltoun, c'est que votre classe est la plus sèche et la plus pratique de l'État. Il serait donc singulier, que vous ne vous gardiez pas des rêveries d'un poète. Bonne nuit!

Il passa sur la pelouse et disparut.

Le jeune homme resta immobile; l'ardeur du feu embrasait son visage : une flamme semblait s'attacher autour de ses lèvres, briller dans ses yeux. Soudain, il dit :

— Vous le croyez, madame Noel?

En réponse, elle sourit, se leva et alla à la porte.

— Venez voir mon joli crapaud, il vient là tous les soirs.

Sur une dalle de la véranda, au centre de la lumière qui

y ruisselait, était un petit crapaud doré. Lorsque Miltoun s'approcha, il s'écarta gauchement et disparut.

— Comme votre jardin est paisible — dit-il, puis lui prenant la main, il l'éleva doucement jusqu'à ses lèvres et plongea à son tour dans l'obscurité.

Et vraiment la paix régnait sur ce jardin. La nuit semblait aux écoutes, toutes lumières éteintes, tous cœurs en repos. Elle veillait, avec une petite étoile pâle pour chaque arbre, chaque toit, chaque fleur lasse et assoupie, comme une mère veille sur son enfant endormi, penchée sur lui, comptant avec amour chaque cheveu de sa tête, attentive au moindre frémissement de son visage.

La discussion semblait un vain babillage d'enfant sous le sourire de la Nuit. Et le visage de la femme ressemblait à la face de cette tiède, de cette suave nuit. Il était sensible, harmonieux, et son harmonie n'était pas, comme en certains visages, froideur; mais elle semblait trembler, rayonner, frémir, comme si un esprit y avait trouvé asile.

Dans le jardin, d'un gris velouté, où les ifs mettaient des ombres noires, les fleurs blanches semblaient veiller, et la regarder, pensives. Les arbres se dressaient sombres, immobiles. Pas un oiseau de nuit ne remuait. Seul le petit ruisseau, en bas, élevait la voix, privilégié, alors que les voix du jour s'étaient tues.

Il n'était pas naturel pour Audrey Noel de se refuser à l'influence de l'heure; elle ignorait d'ailleurs l'art de repousser. Et pourtant, cette nuit-là, bien que l'Esprit de Paix planât si près d'elle, elle ne semblait pas le reconnaître. Ses mains tremblaient, ses joues brûlaient, son sein se soulevait et des soupirs s'échappaient frémissants de ses lèvres entr'ouvertes.

V

Eustache Caradoc, vicomte Miltoun, avait mené une vie fort solitaire, depuis le moment où il avait commencé à comprendre les singularités de l'existence. A l'exception de Clifton, le majordome de sa grand'mère, il n'avait eu, tout petit enfant, aucun ami. Ses nourrices, ses gouvernantes et

ses précepteurs, de leur aveu même, ne l'avaient pas compris, trouvant qu'il se prenait au sérieux de façon injustifiée. Ils ressentaient même quelque gêne devant cet enfant replié sur lui-même au point d'endurer la douleur en silence. Une grande partie de sa prime jeunesse s'était passée à Ravensham, car il avait toujours été le petit-fils favori de lady Casterley. Elle reconnaissait en lui cette austère fermeté qui faisait défaut à sa fille. Mais ce n'est qu'à Clifton, — alors âgé de cinquante ans, l'air grave, et portant de longs favoris noirs, — qu'Eustache ouvrait son âme : « Je vous dis cela, Clifton », disait-il, assis sur le dressoir ou sur un bras du fauteuil dans la chambre de Clifton, ou en flânant parmi les framboisiers, « je vous dis cela parce que vous êtes mon ami. »

Et Clifton écoutait, la tête un peu penchée, avec un air de sollicitude sagace, les confidences parfois embarrassantes de son « ami », et répondait de temps à autre : « Naturellement mylord », ou, plus souvent : « Certes mon petit chéri ».

Il y avait dans cette amitié quelque chose de noble et de bienséant, aucun des deux amis ne prenant ni n'admettant de libertés, et tous deux s'intéressant vivement aux pigeons, qu'ils observaient longuement avec une profonde attention,

En temps voulu, selon la tradition familiale, Eustache alla à l'école de Harrow. Il y resta cinq ans et y fut l'un de ces garçons dégingandés que l'on voit, vêtus d'habits trop courts qui ne leur couvrent ni les poignets ni les chevilles, se diriger, solitaires, vers leur retraite favorite, d'un pas lourd, une épaule relevée, par habitude de porter quelque chose sous le bras. L'épithète de « poseur » lui étant épargnée à cause de son titre, de son manque d'aptitudes scolaires remarquables, de son évidente indifférence au qu'en-dira-t-on et enfin, à cause d'un esprit sarcastique que nul ne se souciait d'affronter, il fut le « vilain petit canard » qui refuse de patauger congrûment dans les vertes mares de la tradition des « Écoles ». Il pratiquait si maladroitement tous les sports que ses camarades lui permirent de s'amuser sans eux. Ils firent une seule exception, pour la « balle au mur » où il acquit une certaine force, grâce à ses grands bras qui faisaient songer à des ailes de moulin à vent.

Il était fameux aussi pour d'audacieuses expériences chi-

miques. Il était toujours en train d'en préparer une ou deux, en cachette tout d'abord, plus tard en vertu d'une autorisation spéciale accordée par son maître de pension. Ce dernier avait fini par reconnaître que, si une chambre doit inévitablement émettre des odeurs, mieux vaut qu'elle le fasse ouvertement. Il noua peu d'amitiés, mais elles furent durables. Ses vers latins étaient si pauvres, ses vers grecs si pitoyables, que ce fut une surprise pour tous quand, vers la fin de sa carrière scolaire, il révéla une maîtrise considérable — verbale et écrite — de sa langue maternelle. Il quitta l'école sans serrement de cœur; mais lorsque, du train, il vit disparaître à l'horizon la vieille colline et le vieux clocher qui la couronne, sa gorge s'étrangla. Il avala violemment deux ou trois fois sa salive et, se rejetant dans son coin, parut s'endormir.

A Oxford, il fut plus heureux; il resta, tant que la règle le lui permit, dans un appartement situé hors du Collège. C'est à Oxford que se développa cette passion pour la discipline de soi-même dont il resta toujours marqué. Il s'adonna au canotage, bien qu'il fût, par nature, inapte à ce passe-temps. A la fin d'une course, on devait d'ordinaire l'emporter sur une civière, épuisé par l'effort nerveux qu'il avait dû fournir. Cette même passion le poussa à choisir les sujets d'étude auxquels il était le moins préparé. C'est au prix d'un énorme labeur, qu'il passa très honorablement ses examens.

Pas une fois, au cours de ses études, il ne but avec excès. Il ne chassait pas à courre; il ne parlait jamais de femmes et nul n'en parlait en sa présence. Mais de temps à autre passait sur lui une de ces bourrasques que connaissent les ascétiques, où toute vie semble emportée et dévorée par une flamme qui brûle jour et nuit, puis s'éteint soudain comme une chandelle qu'on souffle.

Il resta quatre ans à l'Université et la quitta avec le pénible sentiment d'être désorienté.

Vers cette époque il eut avec son père un entretien au cours duquel se confirma l'opinion quils avaient l'un de l'autre.

Cet entretien eut lieu à Monkland, par un après-midi de fin de novembre. Le doux rayonnement de huit bougies, placées dans de hauts chandeliers d'argent, sur la cheminée

de pierre, pénétrait à peine le vaste espace sombre qu'enfermaient les livres, les boiseries et le parquet de chêne noir. Une senteur un peu âcre de cuir et de roses séchées semblait baigner l'âme dans le parfum du passé. Au-dessus de l'âtre immense, était un portrait — d'auteur inconnu — de ce cardinal Caradoc qui souffrit pour sa foi au XVIe siècle. Glabre, ascétique, douloureux, un maigre sourire sur les lèvres et dans ses yeux enfoncés, il présidait, au-dessus des flammes bleuâtres des bûches.

Père et fils trouvèrent difficile d'entamer la conversation. Chacun avait le sentiment d'être en présence du parent d'un autre. En fait, ils s'étaient rarement vus et depuis quelque temps plus du tout.

Lord Walleys parla le premier :

— Eh bien! qu'allez-vous faire, maintenant? Je crois que votre élection, dans cette circonscription, est assurée, si vous voulez poser votre candidature.

Miltoun répondit :

— Je vous remercie, mais je ne le désire pas pour le moment.

A travers la fumée de son cigare, lord Walleys observait ce grand garçon enfoncé dans le fauteuil en face de lui.

— Pourquoi pas? — dit-il. — Vous ne pouvez commencer trop tôt, à moins que vous ne vouliez faire le tour du monde.

— Avant d'en devenir un homme?

Lord Valleys eut un rire un peu déconcerté.

— Il n'y a rien en politique que vous ne puissiez acquérir chemin faisant. Quel âge avez-vous?

— Vingt-quatre ans.

— Vous paraissez davantage, — dit-il, et nn léger pli d'étonnement se forma entre ses sourcils. Se l'imaginait-il? Un faible sourire passait sur les lèvres de Miltoun.

— Ma théorie, peut-être sotte, — prononcèrent ces lèvres, — est qu'il faut avant tout étudier la situation. Je désire y consacrer au moins cinq ans.

Lord Valleys leva les sourcils.

— Que d'années gaspillées! — dit-il. — Vous en apprendriez bien davantage, en ce laps de temps, si vous entriez tout de suite au Parlement. Vous prenez les choses trop au sérieux.

— Sans doute.

Pendant une longue minute lord Valleys ne répondit pas; il se sentait presque irrité. Ayant attendu que cette sensation fût dissipée, il prononça :

— Très bien, mon cher, comme il vous plaira.

Miltoun fit son apprentissage de la vie politique dans des quartiers misérables, dans les domaines de son père, à l'École de Droit, en voyages à travers l'Allemagne, l'Amérique et les colonies britanniques; en campagnes électorales : deux tentatives désespérées pour conquérir des circonscriptions dont on pouvait être assuré qu'elles ne changeraient point d'opinion. Il lut beaucoup, lentement, mais avec conscience et ténacité, des ouvrages de poésie, d'histoire, de philosophie, de religion ou de sociologie. Le roman, surtout le roman étranger, ne l'attirait pas. Avec un désir extrême d'être large d'esprit et impartial, il se nourrissait exclusivement de ce qui répondait aux besoins de sa nature, rejetant inconsciemment tout ce qui menaçait d'éteindre la flamme de son esprit personnel. Ce qu'il lisait ne servait qu'à renforcer les convictions nées de son tempérament. Avec un profond dédain de ces hochets vulgaires que sont richesse et rang social, il était profondément convaincu — et cette conviction était pleine d'humilité — de son aptitude au commandement, et de sa supériorité intellectuelle sur ceux qu'il voulait protéger. Nulle trace cependant, en Miltoun, du vulgaire Pharisien; il était simple et droit. Mais les yeux, les gestes, l'homme tout entier exprimaient une certitude, une foi absolues. Il n'était point dénué d'esprit, mais n'avait pas celui qui, tournant ses regards vers l'intérieur, perçoit le comique d'être ce que l'on est Miltoun voyait le monde sous forme de flèches élancées, même lorsque des cercles se présentaient à lui. Il semblait ne pas soupçonner que l'Univers est également composé de ces deux symboles, dont le point de réconciliation n'a pas encore été trouvé.

Tel était Miltoun quand le député de son district fut anobli et entra à la Chambre des lords.

Il avait atteint l'âge de trente ans sans jamais aimer, menant, avec une seule défaillance, une vie d'une pureté presque farouche. Les femmes avaient peur de lui. Peut-être avait-il peur de la femme. Elle était, en théorie, trop aimable

et désirable : le croissant de lune dans un ciel d'été; en pratique vite écœurante ou trop acerbe. Il avait de l'affection pour Barbara, sa jeune sœur, mais il ne s'était jamais senti proche de sa grand'mère, de sa mère ou de sa sœur aînée Agatha. C'était un spectacle amusant que de voir lady Valleys en face de son fils. Sa belle prestance, les roses épanouies de ses joues, ses yeux gris-bleus (qui avaient une légère tendance à s'écarquiller, comme si beaucoup de gaieté, avec un soupçon de malice, y pétillait), tout en elle se revêtait d'une sorte de gravité ironique, lorsqu'elle se trouvait en présence de Miltoun. Celui-ci, même durant son enfance, ne lui avait jamais accordé sa pleine confiance. Elle n'en avait aucun ressentiment, car elle possédait cette grandeur, cette générosité morale et physique, rarement compatible avec un amour-propre chatouilleux ou la crainte de déchoir aux yeux d'autrui — ou aux siens propres. Il était bizarre, l'avait toujours été, voilà tout. Rien peut-être n'avait autant déconcerté lady Valleys que son indifférence à l'endroit des femmes. Elle la trouvait anormale, alors qu'elle jugeait essentiellement normale, à condition d'être décemment voilée, la conduite de son mari et de son second fils. C'est ce sentiment qui lui faisait percevoir pleinement — sans que, emportée qu'elle était dans le tourbillon de ses préoccupations politiques ou mondaines, elle eût le temps de s'y attarder — le danger de l'amitié de Miltoun pour cette dame qu'elle nommait discrètement l'Anonyme.

Un pur hasard avait présidé à la naissance de cette amitié. Miltoun se rendant, un après-midi d'hiver chez un fermier qui s'était tué en tombant de cheval, avait trouvé la veuve folle de douleur. Miltoun après avoir rassuré la pauvre femme au sujet de la continuation de son bail, quittait la ferme quand, dans le vestibule dallé, il rencontra une dame en bonnet et manteau de fourrure, portant dans ses bras un petit garçon dont le front écorché saignait. Miltoun prit l'enfant, le posa sur une table, regarda la dame et vit qu'elle était très grave, douce et charmante. Il lui demanda s'il devait prévenir la mère. — Elle secoua la tête: « Non, pas encore, la pauvre femme. Lavons et pansons la blessure d'abord. »

La chose faite, elle regarda Miltoun comme pour dire : « Vous sauriez bien mieux que moi avertir la mère. »

Miltoun fut récompensé de l'avoir fait par un sourire.

De cette rencontre il emporta un nom : Andrey Lees Noel, et le souvenir d'un visage dont la beauté, sous une toque de fourrure d'écureuil, le hanta. Quelques jours après, en passant sur la place du village, il la vit franchir le pavillon de son jardin. Il lui demanda si elle désirait qu'on refît le chaume de sa maisonnette. Une inspection du toit s'ensuivit, puis une longue conversation. Miltoun était habitué à des femmes, dont les meilleures, si gracieuses et si peu affectées qu'elles fussent, avaient été, de par leur vie de caste, revêtues, d'une espèce d'enveloppe d'impassibilité, et il trouvait un charme particulier en cette femme si douce, aux yeux si noirs, qui vivait évidemment très loin du monde, et qui avait une séduction si discrète et si émouvante. Ainsi d'une graine tombée au hasard, avait fleuri, rapidement, une de ces amitiés rares entre gens solitaires, amitiés qui peuvent en peu de temps emplir de grands vides dans deux existences.

Un jour elle lui demanda :

— Vous êtes renseigné sur moi, je suppose.

Miltoun avait fait un signe affirmatif; son informateur avait été le pasteur et il se souvenait bien des propos échangés sur ce sujet :

— Oui, on me l'a dit, son histoire est très triste... un divorce!

— Est-ce qu'elle a demandé le divorce, ou est-ce que...?

Une fraction de seconde le prêtre avait hésité.

— Oh non; les torts sont de l'autre côté, j'en suis certain. Elle est très bien, autant que je sache, quoique je regrette de dire qu'elle n'est pas de mes ouailles.

De cela, Miltoun, dont l'esprit chevaleresque était déjà en éveil, s'était contenté. Quand elle lui demanda s'il connaissait son histoire, pour rien au monde il n'eût voulu qu'elle remuât des souvenirs douloureux. Quelle que fût son histoire, elle ne pouvait avoir tort. Déjà l'esprit de Miltoun avait commencé à la recréer; déjà elle n'était plus un être humain, mais l'expression de ses aspirations.

Trois jours après sa joute avec Courtier, il fut de nouveau dans la blanche maisonnette, abritée derrière les hauts murs du jardin. Ensevelie sous les roses, avec ses vieilles fenêtres à petits carreaux sertis de plomb, elle semblait se dérober aux yeux du monde. Derrière, comme en sentinelle, deux pins étendaient leurs sombres rameaux au-dessus des dépendances, et quand soufflait le vent du sud-ouest, on pouvait les entendre parler gravement du temps. De grands massifs de lilas flanquaient le jardin et dans le champ voisin un immense tilleul soupirait et frissonnait, ou, par les jours calmes, laissait échapper le bourdonnement assoupi d'innombrables petites abeilles brunes, qui fréquentaient cette verte hôtellerie.

Il la trouva occupée à modifier une robe et s'y appliquant avec soin : toutes choses, toilette, fleurs, livres ou musique éveillaient en elle la même sympathie.

Il revenait d'une longue journée de campagne électorale, avait été rudement catéchisé en deux réunions, et en était encore tout meurtri. La voir, être réconforté, soigné par elle était plus doux que jamais; étendu sur une chaise longue, il l'écoutait faire de la musique.

Au-dessus de la colline, une lune à face de Pierrot montait lentement dans un ciel couleur d'iris gris. Et dans une sorte d'extase, Miltoun regardait l'astre refroidi, éclatant et pâle.

Sur la lande, une mer de brumes légères ondulait; les arbres de la vallée semblaient des bestiaux au pacage, plongés jusqu'aux genoux dans cette blancheur; et l'air au-dessus d'eux, était blême. On eût dit une poussière de lune tombant dans la mer blanche. Puis la lune passa derrière le tilleul, et il sembla qu'une grande lanterne vénitienne bleu-noir était suspendue dans le ciel.

Soudain, discordant, et rompant la musique, s'éleva une clameur. Elle s'enfla, mourut, s'enfla de nouveau.

Miltoun se leva.

— Ma vision est gâtée. Madame Noel, j'ai quelque chose à vous dire.

Mais abaissant son regard sur elle qui était restée immobile, les doigts sur le clavier, il resta muet d'adoration.

Une voix à la porte s'écria :

— Oh, madame, oh, mylord, ils ont poivré un monsieur!

VI

Quand l'immortel Don Quichotte se mit en route, secouant tous les grelots de sa marotte, il n'était suivi que d'un seul rustre. Sur les pas de Charles Courtier, il en était des milliers, qui jamais ne purent vraiment comprendre la conduite de cet homme dénué de sens commercial. Mais bien qu'il restât énigmatique pour ses contemporains, il ne fut jamais pour eux ridicule, car on rapportait qu'il avait tué des hommes et aimé des femmes. On trouvait ce souvenir irrésistible, joint à un air de vigueur et de vaillance. Fils de pasteur, il avait enfourché une cause désespérée, et depuis l'âge de dix-huit ans, chevauchait par le monde sans avoir jamais quitté la selle. Le secret de cette endurance était peut-être qu'il n'avait pas conscience d'être en selle. Ce siège lui était aussi naturel que l'est un fauteuil de bureau à d'autres mortels. Le rôle de chevalier errant ne l'enrichit point, car son tempérament était bien trop semblable à ses cheveux d'or rouge, que l'on comparait à des flammes dévorantes. Ses défauts étaient manifestes : un optimisme trop incurable, une admiration de la beauté qui allait jusqu'à lui faire oublier quelle femme il aimait le plus; un épiderme trop sensible; un cœur trop brûlant; la haine de l'imposture et une négligence habituelle de ses propres intérêts. Célibataire, ayant beaucoup d'amis et beaucoup d'ennemis, il gardait son corps net et souple comme une lame d'épée et son âme incandescente.

Le fait qu'un homme qui admettait avoir pris part à cinq guerres soutînt dans une élection la cause de la Paix, n'était pas si illogique qu'il le paraissait; car Courtier avait toujours combattu du côté du plus faible, et nul parti ne lui semblait plus faible à ce moment que celui de la Paix. Il n'était ni grand politicien, ni orateur éloquent, ni même discoureur volubile :cependant la froide causticité de sa langue, et le regard ardent de ses yeux ne manquaient jamais de faire quelque impression sur un auditoire.

Il n'y avait guère de coin d'Angleterre où des discours en faveur de la Paix eussent moins de chance de succès que dans cette circonscription du Bucklandshire. Dire que Courtier

s'était rendu impopulaire parmi ces gens terre-à-terre, lents et pourtant irritables, et de caractère indépendant, serait inexact. Il avait outragé leurs croyances, et éveillé leurs soupçons. Ils ne pouvaient, quoi qu'ils fissent, trouver de motif plausible à sa conduite. Ses aventures et son livre *la Paix — Cause perdue* avaient fait de lui une figure connue à Londres. Mais à Monkland on n'avait jamais entendu parler de lui.

Son intervention aventureuse dans cette région était véritablement symbolique : c'était un idéaliste descendu dans le domaine des faits; pure spéculation que la paix universelle, vérité évidente qu'une telle paix n'avait jamais existé.

A Monkland, domaine de lord Valleys, les partisans du rival de Miltoun étaient naturellement peu nombreux, et la curiosité qui avait accueilli le Champion de la Paix fit bientôt place à l'ironie, puis à la menace; l'attitude de Courtier devint si provocante, et ses discours si enflammés, qu'il n'échappa aux horions que grâce à l'intervention du pasteur.

Cependant quand il avait commencé sa campagne, il s'était senti irrésistiblement attiré vers ces gens. Ils avaient un tel air d'indépendante intelligente. En attendant d'avoir la parole il les avait observés avec complaisance. Il savait bien que contre une idée impopulaire, une majorité s'affirmera toujours, mais il espérait pourtant recevoir un meilleur accueil. Des hommes à l'air si indépendant n'allaient pas accepter les œillères des chauvins! Et ç'avait été une nouvelle désillusion.

L'auberge du village, petite bâtisse blanche dont les fenêtres étroites étaient voilées de lierre, n'avait qu'une seule chambre au premier étage, et une pièce exiguë où Courtier prenait ses repas. Le reste de la maison consistait en une salle pavée, avec un banc de bois le long du mur; chaque soir coulait le flot des conversations aux accents rustiques; une silhouette, un peu instable, émergeait de temps à autre, accompagnée d'un chœur de « Bonne nuit », s'arrêtait un moment sous les frênes pour allumer sa pipe, et s'éloignait lentement vers le logis.

Ce soir-là, alors que les arbres, comme des bestiaux, étaient plongés jusqu'aux genoux dans la poussière de lune,

ceux qui sortaient du bar ne s'éloignaient pas, mais s'attardaient dans l'ombre des arbres, rejoints par d'autres qui franchissaient furtivement l'espace illuminé par la lune. Bientôt d'autres formes surgirent des ruelles, du sentier du cimetière et une trentaine d'hommes se trouvèrent rassemblés. Une hilarité mauvaise rôdait dans l'ombre épaisse des arbres, devant l'auberge blanche, d'où, par une seule fenêtre éclairée, sortait la psalmodie d'une lecture à haute voix. Les rires s'étouffaient : les voix chuchotaient :

— Il répète ses discours. — Enfumons le renard. — C'est du poivre rouge qu'il faut. — Il va éternuer. — On a vissé la porte!

Puis comme un visage se montrait à la fenêtre éclairée, un rire rauque éclata.

Lui, à la fenêtre, s'efforçait d'arracher un barreau. Les rires s'enflèrent en clameur. Le prisonnier se fraya un chemin, sauta sur le sol, se releva, trébucha et tomba.

Une voix autoritaire demanda :

— Qu'y a-t-il?

On entendit chuchoter un nom : « Lord Miltoun ». Et l'ombre sous les frênes redevint déserte; seules se dressaient la grande silhouette sombre d'un homme, et une blanche forme féminine.

— C'est vous, Courtier? vous êtes blessé?

La forme sur le sol répondit, avec un petit rire.

— Mon genou, seulement. Les rossards! Ils m'ont presque asphyxié!

VII

Bertie Caradoc, en quittant le fumoir ce soir-là pour regagner son lit, passa par le hall pour jeter un coup d'œil à son baromètre favori.

C'était une habitude naturelle chez un homme dont tous les loisirs étaient consacrés à la chasse au renard en hiver, aux courses en été.

L'Honorable Hubert Caradoc, apprenti dans la carrière de la diplomatie, incarnait, plus qu'aucun Caradoc vivant, la force et les faiblesses caractéristiques de cette famille. Il

était grand, mince et musclé. Son visage hâlé, sous des cheveux blonds et lisses, avait des traits réguliers, peu accentués, et une expression de résolution alerte, voilée d'impassibilité. Sur ses yeux noisette, au regard curieux, il tenait ses paupières presque religieusement baissées. Il était réticent par nature, et grande devait être son émotion pour que ses yeux s'ouvrissent tout grands. Son nez était fixement ciselé, peu charnu. Les lèvres couvertes d'une petite moustache noire, s'ouvraient à peine pour parler. Sa voix était singulièrement étouffée, pourtant étonnamment rapide. Il paraissait pratique, énergique, réservé, plein de ressources et d'empire sur lui-même. Pour lui les idées n'avaient nulle valeur quand elle n'étaient pas associées à l'action immédiate. Méticuleux dans ses habitudes, demandant des égards mais capable de stoïcisme, s'il était nécessaire, il était d'une grande urbanité, mais toujours prêt à pousser une botte; capable d'indulgence pour la faiblesse, et de compassion pour la détresse. Tel était à l'âge de vingt-six ans le jeune frère de Miltoun.

Il s'apprêtait à monter l'escalier, quand il vit à l'autre bout du corridor entrer trois hommes se tenant par le bras. Anxieux et prudent, il attendit qu'ils fussent arrivés dans le cercle de lumière, puis voyant que c'était Miltoun qui, aidé d'un laquais, soutenait un homme, il s'avança vivement.

— Vous vous êtes démis le genou? Attendez une minute. Charles, donnez une chaise.

Il assit l'étranger sur la chaise, retroussa le pantalon, et passa les doigts sur le genou. Il y avait une sorte de bonté tendre, dans cette main experte qui avait palpé les jointures et les tendons d'innombrables chevaux.

— Hem! — dit-il — pouvez-vous endurer une petite secousse? Attrape-le sous les bras, Eustache. Charles asseyez-vous par terre et tenez bien les pieds de la chaise. Allons-y!

Et, prenant le pied de l'homme, il tira; on entendit un craquement, un grincement de dents et Bertie dit :

— Bravo, vous n'aurez pas besoin du vétérinaire cette fois.

Ayant conduit leur hôte dans une pièce du rez-de-chaussée, hâtivement transformée en chambre à coucher, les deux frères le laissèrent aux soins du domestique.

— Eh bien mon vieux, — dit Bertie à Miltoun en montant l'escalier. Son compte est réglé, il ne te fera plus de tort pour le moment. Mais il a du cran!

Le bruit que Courtier était dans la maison fit le tour de la famille le lendemain matin par l'entremise de la petite Anne, qui savait toujours tout et veillait à ce que tous partageassent sa science.

Assise dans l'embrasure de la fenêtre, derrière la glace où se mirait Lady Valleys, elle faisait son récit.

— Il est tombé par la fenêtre à cause du poivre rouge; Miss Wallace dit que c'est un otage. Qu'est-ce que c'est un otage, dites, grand'mère?

Quand, six ans auparavant, ce titre lui avait été donné pour la première fois, Lady Valleys avait pensé « Mon Dieu! suis-je vraiment grand'mère? » Cela avait été un choc pour elle, cela semblait signifier la fin de tant de choses! Mais l'héroïsme concret des femmes, plus promptes que les hommes à accepter l'inévitable, l'avait secourue et, à l'inverse de son mari, elle ne s'en souciait plus.

Pourtant elle ne répondit pas, en partie parce qu'il n'était pas nécessaire de répondre pour soutenir une conversation avec la petite Anne, en partie parce qu'elle était plongée dans ses pensées.

Cet homme était blessé; l'hospitalité s'imposait, d'autant plus que c'étaient les fermiers du domaine qui avaient commis l'agression. Pourtant, accueillir un homme venu dans le pays expressément pour faire campagne contre son fils, c'était une rude épreuve. Cela aurait pu être pis, il est vrai. L'homme aurait pu être un de ces impossibles « radicaux dissidents ». Ce M. Courtier était un franc-tireur, assez connu, intéressant. Il faudrait veiller à ce qu'il se sente chez lui, confortablement installé. Judicieusement « cuisiné », il pourrait livrer des renseignements sur cette femme. De plus le fait d'avoir accepté le sel de l'hospitalité le réduirait — politiquement — au silence, si, comme elle le croyait, elle connaissait ce genre d'homme, qui a toujours quelque chose de l'Arabe chevaleresque.

Lady Valleys, qui avait l'esprit d'un administrateur compétent, embrassa toutes les conséquences de l'incident; tou-

jours portée à saisir le piquant et l'humour de tout ce qui n'allait pas nettement contre ses intérêts, elle vit, en même temps que ce qu'avait de fâcheux le côté comique de l'histoire.

La voix de la petite Anne interrompit ses réflexions.

— Je vais voir tante Babs, maintenant.

— Très bien, embrasse-moi d'abord.

Anne leva le visage si brusquement que son petit nez bref rencontra les lèvres aimablement arquées de Lady Valleys.

Quand, de bonne heure dans l'après-midi, Courtier appuyé sur sa canne, passa de sa chambre sur la terrasse, il vit en face de lui trois paons ruisselants de soleil qui, lentement, traversaient la pelouse et se dirigeaient vers une statue de Diane. Avec une incroyable dignité, ils allaient comme si de leur vie ils n'eussent été pressés. Ils semblaient vraiment savoir que, parvenus là, ils n'auraient rien d'autre à faire, que de revenir. Au delà, entre les grands arbres, par delà les genêts roses, les pâtures, les vergers, le regard s'étendait jusqu'à la mer lointaine. La chaleur revêtait la perspective d'une sorte d'opalescence, d'un voile féerique transmuant toutes les valeurs, si bien que les murailles carrées et les hautes cheminées de la Poterie, en bas, dans la vallée, semblaient à Courtier l'image de quelque antique ville fortifiée d'Italie. Ses sensations, étaient étranges. Car pour Miltoun, qu'il avait rencontré deux fois chez madame Noël, il n'avait, malgré leurs désaccords, aucun sentiment inamical; pour la famille de Miltoun, ses sentiments étaient encore à naître. Ayant toujours vécu au jour le jour, et dans maints pays différents, depuis sa sortie de l'école, il n'avait pas l'esprit de classe. Une attitude d'hostilité envers l'aristocratie, parce qu'elle était l'aristocratie, lui était aussi incompréhensible qu'une attitude de déférence. Ses émotions se conformaient habituellement aux besoins de sa nature : l'amour de l'aventure et la haine de la tyrannie. L'ouvrier qui bat sa femme, le boutiquier qui exploite ses employés, le prêtre qui condamne ses ouailles à l'enfer, le noble qui opprime — tous lui étaient également odieux. Il ne considérait les gens que comme des individualités, et il avait presque fortuitement conçu cette généralisation de classe qu'il avait lancée en boutade à Miltoun,

chez madame Noël. De tempérament sanguin, accoutumé à des milieux bizarres, sachant saisir au vol le moment propice, il n'avait pas à lutter contre les timidités et les susceptibilités d'une nature nerveuse. Sa courtoise gaîté n'était troublée que par la perception d'un sentiment vil à ses yeux ou lâche. En ce cas, sans doute pas exceptionnel, il semblait que son cœur fût physiquement bouillant, et comme sa cuirasse de stoïcisme résistait en partie à cette chaleur, une expression très singulière en résultait, à la fois calme, sardonique, souriante et désespérée.

L'agression qui l'avait fait prisonnier dans le camp ennemi avait surtout éveillé en lui un vague amusement et de la curiosité. Dans la région on parlait des Caradoc en termes favorables. Il ne semblait pas que leurs rapports avec leurs fermiers manquassent de bienveillance, il n'y avait pas de dénûment pitoyable, ou de taudis dans leur domaine. Et si l'on ne poussait guère les habitants à élever leur condition, on les soutenait à un certain niveau par une surveillance constante et non sans générosité. Si un toit de chaume devait être refait, il l'était aussitôt; quand un vieillard ne pouvait plus travailler, on ne le laissait pas aller à l'hospice. Dans les années mauvaises pour la laine, le bétail ou les récoltes, une remise partielle de loyer était consentie aux fermiers. La fabrique de poterie était dirigée de façon autocratique, mais libérale.

Mais comme, dans la vie, nul ne remarque que ce qui l'intéresse, tout ce bavardage, à demi flatteur, n'avait pas retenu l'attention du Champion de la Paix pendant sa campagne; piètre politicien, il enfourchait sa monture et la guidait à sa fantaisie.

Tandis qu'il admirait le paysage il entendit une petite voix flûtée et vit devant lui une fillette dont le grand chapeau de soleil rejeté en arrière sur ses cheveux bruns ne la protégeait plus et qui lui tendait une petite main.

Il prit la main et répondit.

— Bien, je vous remercie, et vous?

Les grands yeux francs examinaient sa jambe.

— Ça fait mal?

— Rien qui vaille d'en parler.

— On a mis un emplâtre à la jambe de mon poney; grand'-mère va venir le voir.

— Ah! très bien!

— Il faut que je m'en aille. J'espère que vous serez bientôt guéri. Au revoir!

Alors, au lieu d'une petite fille, Courtier se trouva en présence d'une femme, grande et de mine fleurie, qui le regardait avec une sorte de dignité amusée. Elle n'avait pas de chapeau, pas de gants, aucun bijou sauf ses bagues et au poignet une petite montre ornée de pierres avec un bracelet de cuir.

Elle avait, par toute sa personne, l'air de fuir consciemment l'ostentation.

En tendant une main, bien faite, mais non petite, elle dit :

— Mes excuses les plus sincères, monsieur Courtier!

— Je vous en prie!

— Êtes-vous bien installé? Avez-vous tout le nécessaire?

— Beaucoup plus.

— C'est honteux réellement! Mais cela nous a donné le plaisir de faire votre connaissance. J'ai lu votre livre, bien entendu!

Courtier crut pouvoir lire sur sa physionomie : « Oui, très fort, très amusant, très agréable! Mais les idées! Voyons! vous savez très bien qu'elles ne sont pas justes! qu'il ne *faut* pas qu'elles soient justes. »

— C'est très aimable à vous.

Mais dans la réponse de lady Valleys « Je ne suis pas du tout de votre avis, vous savez », passa un soupçon d'âpreté, comme si elle avait deviné son sourire intérieur.

— Ce qu'il nous faut, à l'heure actuelle, — dit-elle — ce sont les vertus guerrières, et surtout enseignées par un guerrier.

— Croyez-moi, Lady Valleys, mieux vaut laisser les vertus guerrières aux hommes d'imagination plus vierge.

Un regard rapide accompagna la réplique.

— En tout cas, je suis certaine que vous ne vous souciez guère de politique. Vous connaissez madame Lees Noel? Quelle jolie femme!

Mais tandis qu'elle parlait, Courtier vit venir sur la terrasse une jeune fille. Elle descendait sans doute de cheval car elle portait de hautes bottes et une jupe lui permettant d'enfourcher la selle. Ses yeux étaient bleus, et ses cheveux — enroulés sous un petit chapeau mou avaient la couleur des feuilles de hêtre, quand le soleil d'automne les transperce. La joie de vivre, une vigueur sereine et inconsciente semblait émaner de toute sa personne.

— Voici Babs! — dit Lady Valleys, — ma fille Barbara — monsieur Courtier.

Elle tendit la main à Courtier avec un sourire et dit :

— Miltoun est parti pour Londres, mère; et il faut que j'aille à Bucklandbury porter un message dont il m'a chargée, ainsi je pourrais ramener grand'mère de la gare.

— Tu ferais bien d'emmener Anne, sinon elle va nous mettre à la torture; peut-être monsieur Courtier aimerait-il à prendre l'air. Votre genou vous le permet-il?

En regardant l'apparition, Courtier dit : « Certes ». Jamais, depuis l'âge de sept ans, il n'avait pu contempler la beauté féminine sans un sentiment de chaleur et de doux enthousiasme; en voyant, à ce moment, la jeune fille la plus belle peut-être qu'il eût jamais rencontrée, il souhaitait l'accompagner partout où elle irait. Il y avait d'ailleurs quelque chose d'attirant dans la façon dont elle souriait, comme si elle avait pénétré ses sentiments.

— Alors, — dit-elle, — cherchons Anne.

Après une recherche brève mais énergique, on trouva la petite Anne... dans la voiture, son instinct l'ayant prévenue sans doute d'une sortie où elle devait jouer son rôle. Bientôt ils partirent, Anne blottie entre eux et silencieuse comme elle pouvait l'être quand son intérêt était très éveillé.

Passer du domaine de Monkland, avec ses fleurs, ses pelouses ses bois, dans la lande déserte, c'était pénétrer dans un autre monde; car dès qu'on avait dépassé la dernière loge de l'avenue de l'Ouest, apparaissait soudain le paysage le plus païen d'Angleterre. Dans ce sauvage Parlement, nuages, rochers, soleil et vents s'assemblaient et délibéraient. L'esprit des hommes d'autrefois régnait encore parmi les grands blocs de pierre, couchés comme des lions sur les sommets, sous les

nuages blancs et leurs frères, les éperviers en chasse. Ici, les rochers mêmes semblaient se mouvoir, changer de forme, de signification, de couleur d'un jour à l'autre, comme s'ils adoraient l'imprévu et se refusaient à toute loi. Les vents, en passant, se précipitaient dans toutes les failles et les combes pour y enseigner encore aux hommes blottis dans leurs refuges la puissance des dieux sauvages.

Le merveilleux de cette perspective échappait entièrement à la petite Anne, et quelque peu aussi à Courtier très occupé à concilier ces deux principes ennemis : la courtoisie et le désir de regarder un joli visage. Il se demandait ce que pouvait penser cette jeune fille de vingt ans aussi maîtresse d'elle-même qu'une femme de quarante. Ce fut la petite Anne qui rompit le silence.

— Tante Babs, elle n'était pas très solide, la maison?

Courtier regarda dans la direction de son petit doigt. Il vit les ruines d'une petite maison accotée à un homme de pierre qui possédait évidemment la colline avant qu'il y eût des hommes de chair.

— Celui qui l'avait bâtie était très sot, n'est-ce pas Anne? c'est pourquoi elle s'appelait « la Folie d'Ashman ».

— Est-ce qu'il est vivant?

— Non! la maison avait plus de cent ans.

— Pourquoi avait-il bâti là?

— Il haïssait les femmes... et le toit s'est écroulé sur lui.

— Pourquoi haïssait-il les femmes?

— C'était un maniaque.

— Qu'est-ce que c'est un maniaque?

— Demande à monsieur Courtier.

Sous le calme regard amusé de la jeune fille, Courtier s'efforça de trouver une réponse.

— Un maniaque, c'est... un homme dans mon genre.

Il entendit un petit rire, et subit l'examen attentif et impartial d'Anne.

— Oncle Eustache est-il un maniaque?

— Vous savez maintenant, monsieur Courtier ce qu'Anne pense de vous. Tu as une haute opinion d'oncle Eustache, n'est-ce pas Anne?

— Oui, dit Anne, en regardant loin devant elle.

Mais Courtier regardait de côté par-dessus la petite tête.

Son enthousiasme augmentait à chaque moment. Cette jeune fille lui rappelait une pouliche de deux ans, qu'il avait vue un jour à Ascot sortir du paddock, le soleil luisant sur le satin de sa robe baie, le cou dressé, les yeux en feu, aussi sûre de la victoire que de la couleur verte de l'herbe. Il était difficile de la croire la sœur de Miltoun. Il était difficile de croire que ces quatre jeunes Caradoc fussent parents. Miltoun, grave, ascétique, drapé dans le manteau de sa conscience; Agatha, douce, guindée, scrupuleuse, ménagère; Bertie masqué, avisé, aux nerfs d'acier; cette Barbara ouverte, joyeuse et conquérante : la distance était grande.

Mais la voiture avait quitté la lande, et en descendant une côte rapide, dépassait de petites maisons ouvrières et des villas aux abords de Bucklandburg.

— Anne et moi nous allons au quartier général de Miltoun. Faut-il vous déposer à celui de l'ennemi, monsieur Courtier? Arrêtez Frith.

Avant que Courtier ait pu répondre, ils avaient fait halte devant une maison dont la façade portait en caractère extraordinairement vigoureux :

CHILCOX POUR BUCKLANDBURY

Clopin-clopant, Courtier entra dans la salle du Comité de M. Humphrey Chilcox, et y emporta un souvenir parfumé de jeunesse et d'ambre gris.

Dans cette salle étaient réunis trois hommes dont le plus âgé — qui avait de petits yeux gris, une barbe mal faite et ce je ne sais quoi, qu'on ne trouve que chez ceux qui ont été maires — vint au-devant de Courtier.

— Monsieur Courtier, je crois? — dit-il d'une voix rude. — Très heureux de vous voir. Désolé d'apprendre cette agression. Bien que, en un sens, ce soit une bonne affaire. Vraiment c'est tellement déloyal! Je ne serais pas étonné que cela déplace deux cents voix. Vous en portez les effets je vois.

Un homme, mince, l'air distingué, se leva en tendant un journal.

— Cela a eu un effet plutôt embarrassant ; lisez :

Agression contre un visiteur distingué.
L'aventure nocturne de Lord Miltoun.

Courtier lut un paragraphe. L'homme aux petits yeux rompit le silence significatif qui suivit.

— Quelqu'un de notre parti doit avoir tout vu, sauté sur sa bicyclette et apporté le récit au journal, avant qu'il soit sous presse. On ne jette aucun blâme sur cette dame, on expose les faits tout simplement. Ça suffit en tout cas, ajouta-t-il d'un ton détaché, il s'est coulé, je crois.

L'homme distingué reprit, l'air ennuyé :

— Nous n'avons pas pu l'empêcher, monsieur Courtier, et je ne vois pas ce que nous pouvons faire. Je n'aime pas cela.

— Votre candidat l'a-t-il vu? — demanda Courtier.

— Impossible, — dit le troisième membre du Comité, — nous n'en avons eu connaissance qu'il y a une heure.

— Je ne l'aurais jamais permis, — reprit le second, — et je blâme beaucoup le rédacteur.

— Allons, — protesta le premier, — ce n'est qu'une information. Si cela fait sensation, ce n'est pas notre faute ; le journal n'accuse pas, il expose les faits. La situation de la dame se trouve faire le reste. Je ne peux rien faire et qui plus est, je ne le désire pas. Nous ne voulons pas de mœurs relâchées dans la vie politique, ici.

Le ton était sincère, puis regardant Courtier en face il ajouta :

— Vous connaissez cette dame?

— Depuis son enfance! et quiconque en dira du mal aura affaire à moi.

Le deuxième membre du Comité, déclara d'un ton énergique :

— Croyez-moi, monsieur Courtier, je sympathise complètement. Nous ne sommes pour rien dans la publication de ce paragraphe. C'est un de ces incidents dont on bénéficie malgré soi. C'est très regrettable qu'elle soit sortie sur la place avec Lord Miltoun. Vous savez ce que sont les gens.

— C'est le titre qui fait tout, — dit le troisième, — on l'a mis pour attirer l'attention.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, — reprit le premier obstinément. — Si lord Miltoun veut passer ses soirées chez des dames seules, il peut s'en frapper la poitrine.

Courtier le regarda dans les yeux.

— Ceci termine ma campagne, — dit-il. Quelle est l'adresse du journal?

Et sans attendre une réponse, il prit la feuille et sortit en boitant. Dehors, il s'arrêta une minute pour lire l'adresse et descendit la rue.

JOHN GALSWORTHY

(Traduction de G. R.)

(A suivre.)

LES

RESPONSABILITÉS DE GUILLAUME II

Les mémoires de l'ambassadeur Iswolsky vont bientôt paraître chez Payot [1].

A propos d'un des passages les plus importants du livre, celui qui relate l'entrevue de Bjorkoë et qui montre l'empereur Guillaume extorquant en quelque sorte, en 1905, *à l'empereur Nicolas un traité d'alliance dirigé contre l'Angleterre, M. Gabriel Hanotaux conclut, dans l'article qu'il veut bien nous communiquer, à la volonté de la guerre et à la préméditation incontestable chez l'empereur Guillaume dès cette date. Constatation capitale et qui ruine, à elle seule, toute la thèse des polémiques allemandes, et de l'empereur Guillaume lui-même sur les origines de la guerre.*

Le livre de l'ambassadeur Iswolsky est un témoignage d'une importance décisive.

Au moment où viennent de paraître ces *Mémoires de Guillaume II*, qui, par des circonstances de leur publication et par leur rédaction même, donnent une si pauvre idée du personnage, il est bon qu'une voix d'outre-tombe s'élève pour opposer le récit des faits réels aux imaginations hasardeuses et la trame des événements incontestables au tissu des affirmations adultérées.

L'Allemagne, depuis l'heure où elle s'est sentie battue, n'a eu qu'une pensée, jeter le doute sur le problème des origines de la guerre; elle cherche à démontrer qu'elle fut attaquée par ses adversaires et qu'elle ne lutta que pour se défendre.

1. La *Revue de Paris* publiera un des chapitres les plus importants de ces *Mémoires*.

L'initiative de cette « propagande » remonte, comme je l'ai établi déjà dans mon *Histoire de la Guerre*, à la conférence de Cambrai du 7 septembre 1916, quand, après Verdun et après la Somme, l'état-major allemand, comprenant qu'il était battu et ayant décidé de présenter au président Wilson les premières propositions de paix, fit une tentative suprême pour obtenir la victoire en semant la division parmi les Alliés et en détachant les peuples des gouvernements; alors commence la grande époque de la « propagande pacifiste ».

Cette propagande, soigneusement montée, mais lourdement, — à la prussienne, — suivit successivement trois pistes différentes, comme si elle cherchait à tâter l'opinion pour savoir quelle serait la bonne : on accusa, d'abord, la France (avions de Nuremberg, garnisons françaises en Belgique, etc.); on accusa ensuite l'Angleterre (invectives de Bethmann-Hollweg, chanson « de la Haine », etc.); enfin, on s'orienta définitivement vers la responsabilité de la Russie. La complaisance du parti pro-allemand à la Cour du Tzar dans les derniers mois du règne de Nicolas et la complicité des Bolchevistes qui, après avoir détruit la Russie, jetèrent au vent ses archives, permirent d'embrouiller tout, d'altérer tout, de falsifier tout.

Aujourd'hui, l'opinion allemande, n'ayant de renseignements que ceux qui lui sont livrés par une presse soigneusement stylée, paraît bien avoir fait son siège : sans doute, elle ne consentira jamais à voir le procès se rouvrir devant elle dans un esprit de vérité et d'impartialité. Une légende cruellement injuste pèse sur la mémoire de l'empereur Nicolas, — malheureux jusque dans la mort.

Mais voici le témoignage de son ministre et de son ambassadeur, Iswolsky. Je ne puis dire en quelques lignes l'intérêt de l'ensemble de cette publication; elle reste malheureusement inachevée.

L'Histoire y puisera, cependant, ses informations les plus précieuses sur la Russie de l'avant-guerre. Nulle part, l'état de choses qui devait la conduire fatalement à la ruine si la guerre se prolongeait, n'est mieux dépeint. Rapproché de la publication de M. Paléologue, ce livre éclaire les causes de la décadence du grand Empire et découvre ce fond d'anarchie qui, remontant à la surface, devait tout emporter.

Mais, ce n'est pas de cela qu'il est question aujourd'hui. Il faut en revenir au problème instant, au problème des origines, ou plutôt des raisons profondes de la guerre.

L'auteur des *Mémoires*, surpris par la mort, n'a pu aborder ce chapitre qui en eût été la véritable conclusion : lacune à jamais regrettable et que rien ne pourra combler!

Cependant, la vue très intelligente, très perspicace qu'Iswolsky avait de la gravité du problème anime partout son récit et le rend d'autant plus démonstratif qu'il tend moins à démontrer.

Parmi les pages sans nombre qui portent la lumière sur le problème, je ne veux signaler ici que la plus décisive, c'est le chapitre consacré au traité de Bjorkoë, arraché à l'empereur Nicolas par l'empereur Guillaume, circonstance décisive et où celui-ci est pris une fois pour toutes, la main dans le sac.

On se souvient des faits : le 23 juillet 1905, l'Empereur Guillaume vient, à bord du *Hohenzollern*, surprendre l'empereur Nicolas qui était sur son yacht, l'*Étoile Polaire*, en rade de Bjorkoë. Avec une insistance satanique et qui ne fait que souligner l'étrange caractère de ce singulier ami et parent, l'empereur Guillaume, poussant à l'extrême la pression intime exercée, depuis longtemps, sur l'esprit influençable de l'empereur Nicolas, lui impose, à l'insu des ses ministres et de ses conseillers, une rencontre soigneusement combinée et où il compte gagner sur lui un avantage préparé de longue main :

L'empereur Guillaume avait dû cette année, écrit Iswolsky, à cause du différend suédo-norvégien, renoncer à son voyage habituel aux fiords norvégiens; il se trouvait dans la seconde moitié de juillet en croisière au large des côtes suédoises de la Baltique. L'empereur Nicolas, de son côté, était venu, dans les eaux de l'archipel finlandais, tout près de Viborg, se reposer des fatigues et des émotions de cet été si troublé en Russie. Le 23 juillet, le monde fut surpris par l'apparition inattendue de l'Empereur allemand à bord du *Hohenzollern*, sur la rade de Bjorkoë où se trouvait l'empereur Nicolas, à bord de son yacht, l'*Étoile Polaire*. C'est là qu'eut lieu l'entrevue des deux souverains et que fut signé le traité secret dont il a été si souvent question, depuis sa publication par le Gouvernement révolutionnaire russe.

Il est absolument démontré actuellement que l'entrevue de Bjorkoë a été savamment machinée par l'empereur Guillaume; à l'époque où

elle eut lieu, la presse allemande, inspirée par la Wilhelmstrasse, s'était appliquée à en attribuer l'initiative à l'empereur Nicolas, la correspondance télégraphique entre les souverains est là pour rétablir la vérité. L'empereur Guillaume savait que l'empereur Nicolas se trouvait à Bjorkoë au milieu d'un entourage exclusivement familial; le comte Lamsdorff, dont il avait lieu de craindre l'opposition, ne faisait pas partie de la suite de son souverain; il s'agissait d'empêcher que l'on ne le fît venir de Saint-Pétersbourg qui n'est distant que de quelques heures; aussi dans un télégramme, l'empereur Guillaume en proposant à l'empereur Nicolas sa visite, exige-t-il le secret le plus absolu sur son projet; ce secret fut si bien gardé que personne, ni à bord du *Hohenzollern*, ni en Allemagne, ni encore moins en Russie, ne s'en douta, jusqu'au dernier moment. Dans un télégramme daté du 21 juillet, l'empereur Guillaume se réjouit de la perspective de voir « la tête de ses hôtes » lorsqu'ils se verraient en face de l'*Étoile Polaire*; une « jolie farce »; « tableau », ajoute l'empereur Guillaume à la fin de ce télégramme .

Voici le texte du traité secret signé à Bjorkoë, tel qu'il a été retrouvé par le Gouvernement révolutionnaire russe dans les archives de Tzarkoe-Selo, et tel qu'il a été publié en même temps que la correspondance télégraphique des deux souverains :

L. L. M. M. Impériales l'Empereur de toutes les Russies d'un côté, et l'Empereur d'Allemagne de l'autre côté, afin d'assurer la paix de l'Europe, se sont mis d'accord sur les points suivants du traité ci-après relatif à une alliance défensive :

Article premier. — *Si un État européen quelconque attaque l'un des deux Empires, la partie alliée s'engage à aider son contractant par toutes ses forces de terre et de mer.*

Article 2. — *Les hautes parties contractantes s'engagent à ne pas conclure de paix séparée avec un ennemi quelconque.*

Article 3. — *Le présent traité entre en vigueur au moment de la conclusion de la paix entre la Russie et le Japon et doit être dénoncé avec un préavis d'un an.*

Article 4. — *Ce traité étant entré en vigueur, la Russie entreprendra les démarches nécessaires pour le faire connaître à la France et proposer à celle-ci d'y adhérer comme alliée.*

NICOLAS, GUILLAUME

Il s'agit, comme on le voit, d'un traité d'alliance, d'un traité de contre-assurance. Et il n'est pas, en apparence du moins, dirigé contre la France, puisque l'article 4 stipule qu'il sera communiqué au gouvernement de la République et qu'on proposera à celui-ci d'y adhérer *comme allié.*

S'il n'est pas dirigé contre la France, contre qui l'est-il donc? La réponse tes trop simple : *contre l'Angleterre.*

Ainsi, dès 1905, en pleine paix, l'empereur Guillaume cherchait des alliés *contre l'Angleterre*, ou plutôt, ainsi qu'il l'a avoué lui-même, contre l'élément anglo-saxon, en y comprenant l'Amérique. La guerre *contre l'Angleterre* était donc, d'ores et déjà, décidée dans son esprit. C'est le moment où, animé d'une véritable fureur anti-anglaise, il presse la construction de la flotte allemande, c'est le moment où il stimule von Tirpitz, où il refuse à l'Angleterre toute concession en matière de construction navale, et où, enfin, tendant à son but les yeux fermés, il n'a plus qu'une seule et unique pensée : la guerre à fond, et quoi qu'il arrive.

La véritable origine des événements est là : la guerre voulue, la guerre désirée, choisie, préparée, part de là; la plus formelle de toutes les preuves résulte non pas d'une phrase ou d'une discussion diplomatique, mais d'un *fait* et de la violence avec laquelle Guillaume, pour arriver à ses fins, envahit inopinément la faible volonté de Nicolas II, lui arrache à l'improviste ce papier longuement médité, qui révèle tout et qui, au fond, décide de tout. Oui, comme Guillaume l'a dit, cette guerre est un grand drame de concurrence économique; et ce drame résulte de l'insatiable appétit allemand; « l'Europe a été prise entre deux comptoirs ».

Le grand dessein de Guillaume était donc tel; le voilà déniché en une de ses manifestations les plus probantes et les plus laides. Ce même dessein résulte, d'ailleurs, d'un autre témoignage, d'un témoignage qu'il ne peut être question de désavouer, celui du ministre de Guillaume, le prince de Bulow, dans son livre de la *Politique allemande* publié si inconsidérément à la veille des événements : la « politique mondiale » conduisait fatalement à la « guerre mondiale », c'est-à-dire à la guerre contre l'Angleterre. L'incident de Bjorkoë jette sur l'ensemble une clarté éblouissante. Guillaume II *a voulu cela.*

Comment l'engagement fut inopérant, comment il fut rompu par Nicolas lui-même, comment la Russie avertie se mit sur ses gardes, comment les autres puissances européennes, sentant venir l'orage, se rapprochèrent et cherchèrent à parer au péril croissant, ce sont là des développements qu'il faut suivre dans le récit des *Mémoires* d'Iswolsky. Chaque trait porte et fait balle.

L'empereur Guillaume, une fois découvert, multipliait les manifestations incandescentes. De telles fautes sont de celles qu'on ne se pardonne pas à soi-même; il vécut, désormais, dans la hantise de « l'encerclement », lui qui avait voulu encercler militairement et politiquement son concurrent économique. (Comme s'il n'y avait pas de place sur la terre pour tout le monde!)

Emphatique et verbeux, il parlait, il parlait pour avoir le dernier mot; il parlait tout haut et à tout bout de champ de son « épée aiguisée », de son « gantelet de fer ». Cependant, il poussait à outrance ses armements navals et terrestres. Il était l'angoisse et la terreur du monde : chacun prenait ses précautions et se garait d'avance de la tempête. Lui, enivré de ses propres paroles, ne doutait pas qu'il n'eût raison à la fois de tous ceux que la crainte qu'il inspirait coalisait contre lui. Il bravait l'univers : il allait à Tanger; il annonçait sa volonté d'envahir le Danemark; il pressait la construction du chemin de fer de Bagdad; il engageait un conflit avec l'Angleterre au Golfe Persique; il négociait des alliances militaires avec la Bulgarie, avec la Turquie, etc. Tout cela finit par créer autour de lui une disposition morale telle que l'événement de la dernière heure ne fut que la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

L'empereur Guillaume a voulu cette guerre pendant des années; il la cherchait partout : *ce fut sa guerre.* Et le peuple allemand, qui l'accepta d'un cœur joyeux et suivit un tel maître, l'a voulue avec lui. Les autres pays de l'Europe l'ont subie : la Belgique envahie amenait fatalement l'intervention de l'Angleterre. Telle est la marche logique des choses, leur développement préparé et prévu. Contre cette vérité rien ne prévaudra.

Ce livre est donc un nouveau et formidable témoignage; qu'on le lise avec une attention grave. L'homme d'État qui l'a laissé à la postérité est mort, mais non sans secouer de ses épaules la responsabilité dont une propagande insidieuse avait prétendu l'accabler.

G. HANOTAUX,
de l'Académie française.

LA NUIT DE PORTOFINO KULM[1]

Accablée par le bruit, des troupes de rats traversaient la rivière.

Maisons bleues, air bleu. Résidences de la noblesse ancienne d'Irlande, avec des statues dans des niches. Par les fenêtres que des matelas n'aveuglaient pas, on voyait des plafonds, peints par Angelica Kaufmann. Fureur des bouches à feu dans les rues dilatées, des autos blindées revenaient de la bataille à toute allure, faisant gicler l'eau, inondant les volets fermés, les murs éraflés. Puis des ambulances, offertes par des compagnies de cinéma, des sociétés pétrolifères, des fabriques de talons en caoutchouc; des terriers irlandais, roux, couraient derrière. Quelques tramways se risquèrent. Sur les pelouses, des statues équestres de monarques anglais renversées et qui blessaient le ciel de leurs jambes raides comme hors de la voiture de l'équarisseur. Une maison de commerce se barricadait avec ses livres de comptabilité, dans lesquels étaient réservées des meurtrières.

O'Patah fronça le sourcil :

— Dépression sur l'Irlande, fit-il, à l'instar des bulletins météorologiques.

Il ajouta :

— Mettez votre valise sur votre tête, c'est plus prudent.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

La Ford s'arrêta devant une belle maison sur laquelle flottait le drapeau vert, blanc et jaune des insurgés. O'Patah considéra un moment la façade.

— En somme, peu de dégâts dans la matinée. Un coup de 105 au-dessus de la porte d'entrée, mais cette pierre de taille géorgienne est une matière incomparable; le canon fait un trou et n'abîme guère. Et puis Dublin est une ville sceptique et de bonne humeur; à celles-là il n'arrive jamais rien : voyez Paris.

O'Patah jeta son chapeau sur un banc et se mit à marcher très vite. Je le suivis de mon mieux. Il ouvrait les portes et criait : « Salle à manger »! Puis il s'élançait. « Breakfast room », et il était déjà loin. On eût dit quelqu'un pressé de louer sa maison en une heure, sous le coup de quelque arrêté d'expulsion.

— Salon! Mon portrait par Orpen, sur fond noir, fait il y a cinq ans, alors qu'il ne peignait pas encore les généraux anglais. Chambre à coucher! Mon portrait par Yeats; près de la fenêtre, mon portrait par Lavery. Il a beau, celui-là, avec ses pattes de lapin ressembler à un maître d'école en partie fine à Boulogne, avec la plus jolie femme du monde, quel talent! Ici, vue des Iles Inishkea, par Mac Manus. Le petit fond blanc, là-bas, — il marqua la toile d'un trait au crayon, — c'est la troisième île, celle où je suis né.

Sous son poids, l'escalier demanda grâce.

Une porte, suivie d'une autre porte. Un petit escalier conduisait à l'atelier, qui dominait la maison; une sorte de boudoir ridicule; il y avait des perchoirs à perroquets, en argent, avec plate-forme de marbre, des miniatures, un lit de repos avec des fourrures blanches et noires en losanges, sur lequel étaient étendus, à plat ventre, deux soldats d'une quinzaine d'années qui déroulaient par la fenêtre une bande de mitrailleuse, dont les cartouches vides sautaient en arrière, et dans tous les sens, à travers la pièce. Mais O'Patah n'y prêta pas attention.

Il s'assit sur un canapé de velours cerise, orné d'une ganse d'or.

— Mon portrait, par Augustus John. C'est peint avec de la liqueur. J'entends par là phosphorescent, et pourtant

exempt de pesanteur; irrécusable et pourtant doux comme un Angélus. Au moment où cela a été peint, en 1914, j'écrivais *Retour des Songes*. Cela se voit sur mes traits. Vous connaissez *Retour des Songes*? C'est une de mes meilleures choses. J'y atteins une puissance qu'on chercherait en vain ailleurs.

Il prit un exemplaire sur parchemin peint relié richement, l'ouvrit et commença :

> Hommes forts, éveillés,
> Couchés en travers des événements
> Et prêts à recevoir la visite d'un ange...

Les balles sifflaient, quand elles passaient au-dessus du toit, ou entraient dans le mur avec un bruit mat. Un mortier de tranchée tirait dans le jardin.

— Pas sur le tennis! — cria O'Patah. Il mit ses mains en porte-voix : « Pas sur le tennis! Est-ce vous qui boucherez mes trous? »

— Et vous! — dit-il en se retournant vers les jeunes soldats, soudain furieux, et en repoussant du pied sous les meubles les douilles vides. — Vous pourriez bien faire votre ménage et ranger vos sales cartouches! Je ne peux continuer à lire, on ne s'entend plus.

— De qui est-ce? — demandai-je soudain, en arrêt devant une nature morte exquise, grise, rose et noire, intitulée *Souvenir de Marie* et qui représentait tout ce qu'un jour il restera d'une femme : de longs gants comme des serpents tués, une robe vidée de son corps, un chapeau avec un oiseau mort, et au fond, dans une glace ovale, une cire perdue, un amour perdu. D'une telle mélancolie ce tableau, avec ses rapports de tons si doux, si tendres, qu'il vous laissait inconsolable.

— De Nicholson. Cela s'appelle « Souvenir de Marie », mais c'est Souvenir d'Ursule (vous l'avez deviné) qu'il faut dire.

Je restais silencieux.

— Vous vous la rappelez? — me demanda-t-il en plongeant dans mes yeux ses yeux droits.

Je fis signe que oui. Je le questionnai sans ménagements, en ami.

— Elle n'est plus près de vous?

Les traits d'O'Patah, d'habitude si mobiles, se durcirent, ses yeux vacillèrent comme des manomètres, sous la résistance d'une formidable pression intérieure. Il passait dans ses mains une bourrasque bizarre.

— Non. Plus depuis la mort de Crumb.

— Crumb est mort?

— La Vierge ait son âme! Je l'avais recueilli, quand il était revenu du front, réformé, en 1916. Il mettait au net des manuscrits. Il était immédiat, aventureux.

— ... Beau, — ajoutai-je.

— ... Non, pas spécialement beau, — continua O'Patah en se renfrognant, — surtout si simple, si égal, si peu artificiel. Il désinfectait tout autour de lui. Vous avez pu voir quelle affection paternelle je lui portais.

Pendant un moment il devint très rouge et eut quelque difficulté à s'exprimer.

— Le chagrin a de longues jambes, comme l'on dit ici... Non..., sans crainte de voir reparaître d'anciens fantômes, — je veux vous en parler aujourd'hui. Vous savez qu'Ursule tolérait difficilement la présence de Crumb près de moi. En fait, elle le haïssait. Non qu'elle m'aimât. Mais elle me croyait isolé, distrait par lui. Elle m'écrivait anonymement qu'il me volait, qu'il allait me précipiter dans des abîmes; elle le traitait d'odalisque maigre, annonçant que cela finirait par quelque effroyable disgrâce...

Ce qui arriva. Je ne sais comment elle découvrit que Crumb n'était pas un prêtre, mais un déserteur d'un régiment du Lancashire, depuis 1915. Dès notre retour à Londres, à Noël, elle l'a dénoncé aux autorités anglaises. Malgré mes efforts, Crumb ramassa peu de temps après six ans de travaux forcés. Le matin du jour où on devait le transférer à Aldershot, on l'a trouvé pendu dans sa cellule.

O'Patah tira d'une boîte de laque un paquet enveloppé dans une bouteille de plomb.

— Voilà son cœur, — fit-il simplement. — La mort nous a liés plus que la vie. On nous dit, nous autres Irlandais, des gens légers, tumultueux, ingouvernables : en fait, massacrés par les passions.

O'Patah prit sur sa table un rouleau de papier qu'il déplia :

— J'ai tracé moi-même le plan du mausolée. Quatre pieds sur quatre, Crumb reposera debout, dans le granit de Galway, au fond du jardin, comme les ancêtres. Il va falloir me faire quelque chose d'éternel, ami français, sans avoir l'air d'y toucher, avec cette grâce de chez vous.

— Et Ursule?

— Je l'ai chassée. L'Irlande est le seul pays du monde où il n'y ait pas de serpents. Mon repentir m'en a donné la force. On peut dire qu'elle m'a fait monter à l'échelle de Jacob, celle-là. Capricieuse comme une roue pour tirages financiers. Je me sens aussi éloigné d'elle que l'Irlande de l'Angleterre depuis l'acte d'Union. Je ne peux plus penser à elle sans horreur...

— Mais vous y pensez cependant?

— Oui. Je la dessine dans les marges de mes manuscrits, je m'écris à moi-même des lettres où je me parle d'elle. On a dit qu'elle me droguait à mon insu. Je n'en crois rien. Mais le fait est que je trouvais près d'elle une vitalité, une faculté de renouvellement qui, depuis lors, m'ont quitté. Je suis immolé, infécond, je tournoie dans le vide.

— N'êtes-vous pas aussi célèbre que Dieu? que Walter Scott?

— Évidemment, il ne s'agit pas de cela. Rien ne m'enlèvera la haute idée que j'ai de ma valeur. Jamais ma renommée n'a été plus grande. Mais jamais je n'ai été plus malheureux.

— Alors?

— Je suis infiniment corrompu : je l'aime.

Par les vitres cassées, sur la pelouse, je voyais des bicyclettes en faisceaux, derrière lesquelles des hommes en habit du dimanche commençaient à creuser des tranchées. Des femmes assises en rond, comme des écosseuses de pois, confectionnaient des grenades à main. Des filles en camisole et coiffées de vieux chapeaux de velours à plumes, les apportaient dans leur jupe relevée à des capucins casqués qui les rangeaient dans un kiosque, derrière des sacs de sable.

Malgré la bataille, le printemps, loyalement, faisait tout

ce qu'on peut attendre de lui. Des roses grimpantes, à chaque destruction, s'effeuillaient.

— Écoutez le coucou, — fit O'Patah. Un, deux trois, quatre, dix... quinze... Il y a quelqu'un qui a encore beaucoup à vivre. Vous, sans doute?

***

Je revis O'Patah à Venise, trois mois plus tard.

Il habitait une chambre meublée dans un quartier populaire, et ne sortait que très rarement pour aller faire un billard ou des assauts de sabre à l'Académie Caramella. Le reste du temps, il le passait couché, à écrire l'histoire de sa vie. La lessive de l'étage supérieur tendue sur les fils télégraphiques descendait jusqu'à sa fenêtre, de sorte que les bas de chemise et les jambes de pantalon lui cachaient la ville et les gens, que d'ailleurs il ne souhaitait pas voir.

Au fond de son lit, dans un vieux tricot marin en laine bleue, il ressemblait à un dragon gothique, ennuyé d'être écrasé par les pieds d'un évêque. Il fumait sans arrêt et ses doigts étaient comme iodés.

— Sous la chair de ma figure, je sens déjà la tête de mort que je serai, — dit-il.

Je m'inquiétais de le voir faire ainsi de la mélancolie. J'allais le visiter tous les jours parce qu'il me faisait peine et aussi parce qu'il disait de belles choses. Mais dès que j'essayais de m'intéresser à lui, il s'en formalisait, crachait un liquide noir, et disparaissait, ainsi que les seiches. Souvent il reprenait sa plume, comme si j'eusse été absent. J'attendais qu'il pensât à haute voix.

— Toute ma vie, j'ai travaillé, — disait-il. — Après avoir entendu la messe, j'allais à mes poèmes comme à une banque; je regardais passer le monde, avec tous ses symboles, et je les endossais. Il m'est arrivé de tirer sans provision. J'ai pris mon bien où je l'ai trouvé : dans la bouche des héros, dans les catalogues de fleurs, souvent même dans les écrits des autres. Moi, on ne m'a jamais pillé. Est-ce par honnêteté?

» Depuis trente ans on peut dire que je règne sur les mots,

comme un Kalife. J'ai exécuté les uns et confisqué leurs biens. D'autres, d'un trait de plume, je les ai faits riches...

» Je ne suis pas un poète romantique. Et pourtant je n'ai résisté à aucune tentation. Il est vrai qu'en même temps j'étais bien rigoureux pour moi-même. Mais je ne crois de la dignité humaine que ce qu'il faut en croire...

» Aujourd'hui, grâce à moi, les écrivains peuvent tout faire : être sauvages et être puérils...

» Je ne me connais qu'une vertu suprême : l'Orgueil. Il est vrai qu'elle est irréparable. Le monde ne pardonne que la vanité. Ce que je méprise le plus, après Dieu, ce sont les classes ouvrières et les institutions charitables...

Il notait tout haut :

— Je redoute une fin douloureuse, c'est la faute de mon instinct vital; comme les femmes; comme tous ceux qui engendrent.

Je n'osais lui dire ce que je pensais de ces confessions, de ces aphorismes; d'ailleurs il ne me demanda pas mon avis. Il y en a actuellement deux gros volumes sous scellés, à Dublin. Ce n'est certes pas, ce que, dans son œuvre, j'aime le mieux. Mais, visiblement, il se soutenait par l'écriture. Sans arrêt, il prenait de ces édits impersonnels, en pensant à la postérité. Il en couvrait ces hautes pages de papier italien « A la Colombe », d'une petite écriture de savant, sans ratures, et les laissait choir tout autour du lit, sur le carreau en mortadelle. Dès qu'il n'alignait plus des mots, de s'assombrir. Sans doute, il s'en apercevait :

— Faites, mon Dieu, — disait-il, — que je ne trouve jamais le repos.

En somme, quelque chose en lui avait assez de vivre. Mais quelque chose y mettait, d'autre part, une telle obstination...

Il ne me parlait jamais de ceux qui, jadis, ou même récemment, l'avaient entouré. Je peux dire qu'il les avait certainement en aversion.

— Impossible de voir de nouvelles figures; d'anciennes encore moins. Vous êtes une exception. Il y a du calme autour de vous. Vous êtes le seul Français rencontré qui ne me dise pas : « Vous, les Anglais... »

Souvent il entrait dans un accablement complet, se plaignait d'insomnies. Curieusement, il disait que, ce qui le faisait le plus souffrir, c'était de ne plus pouvoir éprouver de souffrance. Il notait avec précision l'effet de cette atonie générale.

— Je ne ressens plus rien comme avant; je m'éloigne de moi-même. Il me semble que je ne touche plus les objets : quelqu'un les touche pour moi.

Le jour, il trouvait Venise trop affreuse, avec sa vilaine lumière, « vulgaire comme celle d'Algérie », « ces odeurs d'œuf pourri, ces inondations partout... »

Alors pourquoi y vivait-il?

Le velouté mystérieux des nuits parfois l'apaisait.

— Enfin, — disait-il, — il n'était plus suivi par cette ombre, qui portait son deuil.

Nous descendions dans les ruelles, évitant les cafés des Procuraties, la place Saint-Marc, le quartier des hôtels, car il craignait d'être reconnu.

A bonne distance, nous suivaient les deux détectives l'un, à fez rouge, appartenant au parti communiste, l'autre, à chéchia noire, du parti fasciste, attachés à cette personnalité considérable, qui vivait de façon si étrange...

Rarement, sa conversation prit l'éclat que je lui avais connu. Son pardessus jeté sur l'épaule, les mains dans les poches, le nez froncé, un grand oméga sur le front, O'Patah m'entretenait sans se lasser de sa situation de fortune, ce qui était inattendu chez quelqu'un qui avait vécu dans le luxe ou dans la misère et s'en était également moqué. Certains jours il était assailli de scrupules, et, sans cesse, fouillait son passé, pour y retrouver les moindres écarts de conduite, qu'avec une minutieuse argumentation il s'efforçait de rendre injustifiables.

Une nuit que nous nous promenions dans le quartier de la Gare :

— Je ne vous ai jamais raconté une aventure qui m'arriva ici-même il y a peu d'années? J'habitais alors dans le cloître San Gregorio, au pied de la Salute. On y louait des chambres assez confortables. Tous les matins, je trouvais des fleurs devant ma porte; et jusque dans mes bottines. Un jour, de

l'hôtel, en face, on me fait des signes, à travers le canal. C'était la plus jolie fille de Vancouver (je le sais, j'y ai habité des mois). Dix-sept ans à peine. Elle m'aimait. Elle me récita trois cents de mes vers sans reprendre haleine. Elle ne voulait plus rentrer chez ses parents, venait s'asseoir là, sur les marches de l'église, jusqu'à ce que je l'emmène, jusqu'à ce que je consente à vivre avec elle.

» Vous dire quelle étrange et douce impression. Je lui montrai mes cheveux blancs, lui tendis mes tempes : elle les baisa, pure et résolue. Je l'éloignai. Elle me suivait de loin et m'accompagnait d'un regard si triste que je revenais sur mes pas.

» — Je ne vous oublierai jamais, — disait-elle.

» J'étais ému. Ce qu'il y a de plus élevé en moi s'élançait vers cette créature (O'Patah aimait ce mot de créature, qu'il prononçait avec emphase). Elle venait vers moi sans légèreté ni inquiétude, sur la foi de mon génie. Pas une minute, l'idée ne me vint de goûter ce fruit excellent; aujourd'hui encore je n'ai point de regret. Mais voyez comme la destinée me joua :

» — Aimez quelqu'un de votre âge, — lui répétai-je.

» Les femmes, les plus jeunes surtout, ont de si curieuses façons de s'attacher toujours à ce qui a triomphé et jamais à ce qui triomphera.

» Tant et si bien que je réussis à la désarmer. Elle finit par m'obéir. La fougue qu'elle avait mise à m'aimer ne tarda pas à l'étonner elle-même :

» — Vous m'avez fait bien pleurer.

» Maintenant, elle riait. Et elle guérit. Nous fûmes amis. Le vieillard que j'étais et cette fraîche jeune fille allions ensemble à cheval, au bord de la mer, jusqu'à Malamocco. Mes soixante hivers se chauffaient à l'Adriatique. Doux apaisements! Rosa avait pour moi les attentions qu'on doit à un père...

» Je fis connaissance de ses parents, des marchands de bois de la Colombie britannique. On me considéra bientôt comme de la famille; je pris tous mes repas avec eux à l'hôtel.

» Rosa avait une sœur cadette... (Écoutez-moi bien mon ami, et dites-moi si vraiment l'on peut être tenu pour responsable

de tels égarements); en deux jours, sans aucune hésitation, cette sœur... Elle avait quinze ans...

. . . . . .

De tels souvenirs n'étaient pas rares chez O'Patah. Il les évoquait sans plaisir, peut-être même par pénitence. Il en profitait pour dire son peu d'estime pour des générations où de telles choses sont devenues possibles, pour blâmer toute notre époque.

Bientôt il ne se leva plus, resta couché, le nez au mur, sans avoir plus envie de rien, incapable d'étendre la main vers sa table. Il refusa les aliments, sous prétexte que tout avait un goût de chair humaine. Il renonça à s'enivrer.

Je lui faisais la lecture. Ce qu'il aimait le mieux c'était : *De natura rerum* et *Vingt ans après*.

Le soir tombait sur les chemises sèches à cette heure, gonflées de brise. La rue pavoisait en l'honneur de la propreté. Je voyais s'allonger entre les maisons un ciel étroit, qu'encadraient les fumées arborescentes qui poussaient hors de ces cheminées vénitiennes pareilles à des pots. Le soleil frappait une vitre en face, et, décontenancé par ce premier échec, venait par ricochet, s'abattre sur le lit de fer du poète.

J'aurais bien préféré regarder passer dans la rue les enfileuses de perles, mais O'Patah écoutait, d'un signe de tête donnant, au fur et à mesure que je lisais, son consentement.

« — ... *Monsieur de Châtillon, — dit Aramis en tirant de ses fontes un second pistolet qu'il avait réservé pour cette occasion, — je crois que si votre pistolet est déchargé...*

» — ... Vous êtes un homme mort », termina O'Patah.

***

La matinée était très sucrée. La chaleur traversée d'un vent frais qui relevait les robes. Les coqs chantaient. Personne n'objectait rien à rien. Dans les jardins, on entendait les sécateurs émondant les orangers. Au loin, les abois des klaxons, autocars qui partaient passer la journée à la Riviera française. Quelques sons dépareillés de la musique des carabiniers dans

le kiosque et c'était onze heures. Pauvres notes à côté de toutes les mélodies incréées qui demeuraient en l'air, dans l'azur irréfutable. On voyait luire les coupoles de l'église orthodoxe, les ardoises du clocher wesleyien, les tôles ondulées de la chapelle presbytérienne; puis, face au soleil et à la mer, le vieux quartier avec ses hôtels ocres et le quartier neuf avec ses hôtels blancs.

Désolation de cette Riviera italienne. Sur la côte française, en l'absence des beaux hivernants de jadis, les fleurs, au moins, faisaient leur propagande, mais ici il ne restait que les souvenirs de luxes russes, de voluptés allemandes qui gisaient fracassés au fond de l'abîme des changes. Spectres, ces écriteaux. Tout à vendre. *Villa da vendere* (*Conterreni*). Seules quelques familles de commerçants suisses essayaient de ne pas mourir. Les hôtels déroutés, vaisseaux sans fret, avaient été vendus par étages, dépecés par chambres, et ce casino où l'on pouvait voir les robes pailletées à travers les trous du plâtre municipal.

Je venais d'apprendre à Nice qu'O'Patah avait eu une attaque, à Portofino Kulm, sur la côte génoise, où il résidait. D'abord je m'en étonnai. Il était si vigoureux. Puis je me rappelai quelques prodromes qui, dès l'Amérique, m'avaient inquiété : des excès de calembours, des achats inconsidérés, des obsessions, des faux pas; lors de ma visite à Dublin, ces monologues bizarres, en langage de plus en plus ampoulé et prétentieux. Enfin, l'automne dernier, à Venise, cet affaissement mélancolique... Les journaux avaient cessé de publier un bulletin de santé, parce que la maladie durait trop.

Je montai jusqu'à la Lodola, villa crayeuse qui crevait les yeux; le sentier descendait à mesure qu'on s'efforçait de le gravir. Une terrasse carrelée projetait sur les murs un reflet rose où s'enfonçaient goulûment les trous noirs des chambres, fraîches mariées derrière leurs moustiquaires. La tapisserie des sièges du salon racontait une chasse. Je m'assis sur l'hallali. Des secondes gouttaient comme de l'eau. Une portière en bambous et perles de verre où, fermée, se dessinaient des roses trémières; une d'elles, soudain, s'ouvrit.

On ne pouvait ne pas reconnaître O'Patah à ses yeux. Mais il était mué en chèvre blanche, n'étant plus teint te

s'étant laissé pousser des poils sous le menton. Et il bêlait, l'hémiplégie lui ayant fendu en deux la bouche et la parole. Ses cheveux et ses souliers étaient blancs. Son intégrité avait diminué et ses frétillements étaient d'un automatisme évident. Il entra en boutonnant son pantalon. Il se plaignit :

— L'ouragan a passé. Dégâts dans la forêt et quoi de plus affreux que d'assister à la défaillance des médecins et des médicaments. Je m'affaiblis, mon cher ami... Et ici, c'est triste comme une chaumière de chez nous, quand le porc se meurt. Un peu de champagne, le matin, c'est excellent pour se remonter.

Il en fit apporter, dans un seau à incendie, en toile, qu'il pendit à l'espagnolette.

Je lui citai de ses vers, car il aimait cela :

> Le chêne dont l'ombre s'étend sur la forêt
> Voyait tomber sur lui une ombre plus haute encor

Il devint noir.

— Est-ce une allusion à ma santé? Qui vous a dit cela? Un peu de rhumatisme, c'est tout. Tension artérielle excellente : 13-18 au Pachon. D'ailleurs je suis ici en touriste, en (chut) voyage de noce. Vous devinez qui habite au-dessus, n'est-ce pas? Ursule, naturellement. Moi, je l'avais oubliée déjà. Mais elle n'a pu *s'en* passer.

La maladie l'avait bien changé. Ses violences, ses triomphes, ses silences n'étaient plus les mêmes. Il me faisait peur avec sa figure de la couleur des oreillers de chemin de fer, quand on les jette sur le quai, au terminus arrivée. Par la fenêtre ouverte entrait un palmier au tronc tressé auquel pendait, fruit indigène, un thermomètre. L'ombre striée des palmes dessinait de grandes arêtes sur le front d'O'Patah, et sur son complet de cachemire crème, plein de taches.

Il m'emmena dans son cabinet de travail. Toujours des fleurs anonymes, des télégrammes, des lettres d'exaltés reconnaissables à leurs majuscules, des requêtes de jardiniers demandant l'autorisation de donner son nom à des roses.

— On a dû doubler le personnel de la poste depuis mon arrivée.

J'étais mal à l'aise dans cette longue pièce ornée de peaux

de phoques clouées par les pattes, de bustes de héros de l'indépendance irlandaise, druides à favoris, de médailles commémoratives, de palmes d'émail vert, sous globe, et de photographies de banquets aux mille plastrons, à lui offerts par des colonies d'outre-mer.

Un paysage vaniteux utilisait toute la largeur de la véranda ouverte. Les nuages s'arrêtaient au flanc de la montagne, abandonnant au soleil le rivage et la mer. A mesure qu'elle s'avançait vers cette chaleur, la falaise s'affaissait comme une glace à une devanture, malgré les cyprès, les cactus désarticulés, les lacets de la route qui essayaient de la retenir.

O'Patah désignait les coteaux :

— Je ne peux plus guère, à cause de mon asthme (était-ce bien cela?), aller là-haut, dire bonjour à ces charmantes petites filles — c'est gentil une petite fille — dont la natte se fend et retombe sur chaque épaule, qui cultivent les œillets dans ces masures blanches, les seules que le tremblement de terre ait laissées debout. A part, ça je vous assure que je me porte admirablement. Je suis un enfant; mais qu'on ne s'y fie pas. Chez nous, vous voyez des gens très doux qui regrettent le temps où les fleurs et les fées se parlaient, mais qui touchent aussi leurs 100 livres pour l'assassinat d'un policeman. Il ne faut pas non plus qu'on me regarde comme un retraité de la marine, j'étonnerai encore le monde.

Je considérai son pupitre où il écrivait debout, le sol jonché de plumes d'oie et de feuilles de papier d'alpha. Il s'assit en se frottant la fesse, trouée de piqures de caféïne.

— En pleine production. *La queste d'Oranmore.* Cycle poétique en six chants; et vérifiez : pas une rature. Est-ce là le privilège d'une pensée sénile? Voyez mes manuscrits? J'écris trois versions différentes à la fois, suivant le public auquel je m'adresse : une version pour Dublin, l'autre pour New-York, la troisième pour Paris. Plus, une grosse royalty, pour le film. Je suis comme... vous savez... cet oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres...

— Le phénix...

— C'est cela. Mon autographe a monté de deux dollars le jour où le *Chicago Express* a, prématurément, annoncé ma mort.

Toute sa vie, il avait suivi le marché londonien des autographes, où chaque grand homme a sa cote, inquiet lorsqu'elle baissait, heureux lorsqu'elle était à la hausse.

— Vous ai-je dit que, dernièrement, une dame dans le besoin m'écrit pour me demander la permission de publier des lettres d'amour qu'elle avait jadis reçues de moi? Pouvais-je refuser? Cinquante éditions.

Il semblait une imitation de lui-même. Cette exaltation n'était plus le vigoureux impérialisme physique qui jadis s'annexait tout à son passage, c'était une sorte de monstrueux gonflement intérieur, à base de faiblesse, qui angoissait. A Venise, si déprimé qu'il fût, il me faisait moins peur. (Je ne sus que bien plus tard que ces à-coups, ces désordres organiques, n'étaient que la marche parfaitement régulière d'un mal impitoyable.)

— Je vais vous lire une petite chose pas très mauvaise que j'ai écrite ce matin. Comme c'est venu. Je ne relis jamais.

Il me pressait contre le mur, un manuscrit à la main :

Orient, ancienne chose, nieras-tu l'orgueil
Originel de ceux dont la force tremble, l'outil
Oscille dans la main oisive,
Obéissant seulement pour les mauvais ouvrages
Opulence ontée, ouragan obscurci,
Ombrageuses obsèques...

— Vous remarquerez les *o*. Pendant six chants, tous les vers commencent et finissent par des mots en *o*. Un vrai tour de force pas o...rdinaire.

Et s'adressant à lui-même :

— O'Patah, quand reviendront les chevaux dételés, les soirs de triomphe, les orphéons de Tivoli, et tous ces fermiers qui m'entouraient le premier jour où je parlai à South Mall? Feux de joie dans les tonneaux...

Dès lors, je compris qu'il était très mal.

Il m'entraîna au jardin, ne me fit grâce ni de la roseraie, ni de la citerne modèle, à double siphon, ni (ce dont il était très fier) de son nom écrit, avec des cailloux rouges, en caractères monstrueux, sur la pelouse inclinée. Au garage, je vis sa Napier; je sus qu'Ursule avait son landaulet; que, quand ils

se déplaçaient, ils étaient suivis d'une remorque pour les malles-armoire. Je connus ses spéculations sur le mark finlandais et quelles désillusions lui avait réservées le dinar.

— Vous êtes ici pour longtemps? — me demanda O'Patah.

— Quarante-huit heures? Alors vous ne verrez pas Ursule. Elle est en France, chez ses parents. Je suis heureux de ce petit congé. Elle était devenue inhabitable. Elle traînait des heures autour de moi, à se regarder dans les glaces... J'aime mieux encore une femme qui réfléchit qu'une femme qui se réfléchit. Vous savez comment elle m'est revenue? J'ignorais tout d'elle depuis son départ, après la mort de Crumb. Un jour vint que je n'y tins plus. Je mis chaque matin une annonce dans la colonne des annonces du *Times*, entre les offres de chats bleus et les demandes d'emploi de secrétaires confidentiels. Rien. Enfin, j'ai une idée :

» Je mets : « *Ursule, unique légataire.* »

» Trois jours après, je lisais dans le *Times* : « Ultimatum accepté. »

» Je la connais bien, allez. Avec ses airs forains, c'est une bourgeoise. Très matérielle (Vous vous rappelez son écriture? ces gros jambages, ces points pesants, ces barres du t, en massue). Un cœur en terre réfractaire. Des promesses comme pour la repousse des cheveux. Comme elle a de l'orgueil, du désordre et un caractère de chien, on la croit indépendante...

Soudain il s'arrêta et me considéra avec défiance. L'étude critique qu'il faisait d'Ursule s'atténua. Elle possédait une solide instruction, le goût des livres, repassait son linge; sa santé était délicate; elle tenait son journal d'une main quotidienne, à l'encre violette, et quelques jours par mois, à l'encre rouge. Imbattable au jeu de patience (et il en fallait, certes, avec un partner tel que lui). Un savoir-faire avec les infirmes, un goût de la musique instrumentale, ne pensant qu'à faire pénitence avec les amis, à se crucifier pour les fournisseurs...

Il l'évoquait si fort qu'elle entra.

Ursule! Qu'elle était belle! Un grand chapeau soufre et ce teint, là-dessous! J'étais si ému que je revois tout ce qui n'est pas elle en ce moment. Elle riait avec cette bouche qui m'apparaissait décidément incomparable. On en voyait de

pareilles, parfois, à la sortie des ateliers. Comme elle était grande! Si entièrement à elle-même. Les autres femmes ont toujours l'air d'être un morceau de quelqu'un.

Je notai chez O'Patah une notable diminution de la mémoire, car il parut avoir oublié qu'il avait essayé de me cacher la présence d'Ursule et ne s'en expliqua pas. J'étais crispé, glacé, prêt à dire à cette beauté toutes les paroles blessantes qui vous viennent aux lèvres quand on est heureux.

Elle vit cette malveillance.

— Comme vous sentez bon, — me dit-elle.

Je n'oublierai jamais cette minute; nous étions tous trois dans ce bureau obscur où erraient nos torts, nos désirs, des projets littéraires, un pathétique soleil vertical, qui vernissait les feuilles des palmiers, les premières atteintes de la faim. Et surtout, chez O'Patah, une dissolution si rapide de la personnalité que nous en étions enivrés. La paralysie générale entrait par la véranda comme un papillon bleu. Cette désagrégation toute voisine nous stimulait, Ursule et moi. Nous nous sentions capables d'exiger enfin beaucoup l'un de l'autre; que l'heure s'approchât pour O'Patah de rembourser les frais qu'il avait faits pour sa belle vie, ne nous engageait nullement aux économies.

— Ne prenez pas cet air d'écorché vif. Je vous retrouverai ce soir au casino, après avoir couché le « domine. »

. . . . . .

Je dormis toute la journée, assommé par ce champagne matinal et par un mistral qui obligeait la pointe des cyprès à toucher la terre, tordait les nerfs, faisait grincer le sable sous les dents, séchait les muqueuses. Inerte, je demeurai sur mon lit à compter les mouches et les traces de sang laissées au plafond par les moustiques écrasés, en pensant à O'Patah. C'était, par son âge, ses passions, par son intransigeance, un homme d'hier. Par sa vie d'aventures, son manque de goût, sa façon de tout comprendre, son incapacité de rien prévoir, ses négligences, riant de l'espace et sans crainte du temps, un homme d'aujourd'hui. Une vigueur voulue. Des muscles fermes et une âme déchirée. Deux fois — comme poète et comme Irlandais — voué au ridicule, au malheur et au sublime.

Tout de même, un homme « d'une classe internationale » comme disent les sportifs. Et infiniment prêt à entrer dans l'histoire, qu'on le lui demandât ou non.

***

Au casino, la table se trouvait, comme un gazon malade, au centre d'une sorte de garage en ciment armé. Très loin un bar américain, navire pris dans les glaces, pavoisé; cascades de joueurs sans disponibilités. Un valet, en culotte de panne rouge, reclouait son talon avec un bouteille vide. Quand un jeton tombait, on entendait une petite sonnette et il plongeait sous la table; mais on l'avait devancé.

Comme Ursule m'avait promis de venir, je ne l'attendais pas. Combien m'incendiaient ses premières promesses! Mais, depuis, j'avais appris à marcher nu-pieds sur ce brasier.

Elle entra. Je l'entraînai sur le balcon, en déchirant sa robe, ce qui parut l'enchanter.

Le jour tomba, mort.

Une lampe, puis toute la baie, prit feu. Devant le Kursaal, de jeunes seigneurs passifs attendaient dans des Fiat à louer. La mer et le ciel s'effondrèrent à gauche, dans un trou. Les palmiers, vieux ananas, regardaient couler la promenade. Misère et mandoline. Les concierges des grands hôtels, sentant la situation internationale leur échapper, se réunissaient; les pans de leurs redingotes battaient la mer. Enfin disparurent ces sales hirondelles qui font la saison comme des domestiques.

— Dites-moi, Ursule, allez-vous, une *bonne fois* être à moi? Vous rendre, que je puisse être tranquille? Où allez-vous recommencer cette fuite éperdue comme le jour où je vous avais capturée enfin?

— *Une bonne fois!* Ce besoin de la possession paisible que vous avez tous! Une femme n'est vraiment à vous que quand elle vous fait la cuisine. Prenez donc ce qu'on vous donne.

— Comme à New-York?

— New-York vaut par ses richesses naturelles et par sa situation géographique.

— Surtout lorsqu'il y a la guerre en Europe.

— Je n'ai jamais eu d'engoûment pour la guerre, dit-elle.

— Ni pour rien de ce qui paraissait durer...

— N'usez pas tout jusqu'à la corde, comme l'on fait en France. Vous et O'Patah, je vous aimerais bien si... C'est vraiment affreux qu'en amour la volonté ne serve de rien! Mais c'est ainsi.

— Ursule... souvenez-vous... lorsque vous m'écriviez : « Prenez toutes mes mauvaises pensées, elles sont pour vous. »

— Toujours dupe des jupes, pauvre enfant.

Je lui répondis grossièrement; je lui dis que depuis la paix, la situation est renversée et que ce sont les hommes qui sont une denrée précieuse pour laquelle les femmes ont à se battre. Bien qu'elle eût plus d'un tour dans son sac à main, elle n'était qu'une amante surclassée. Sentant combien je bafouillais, je l'injuriai. Je l'appelai cœur tendre.

Son œil me regardait, énorme, oblique, comme ceux qu'on voit peints sur les voiles adriatiques.

— Allez, — dit-elle. — Vous ne m'effrayez pas. J'adore les querelles. Je me relevais, enfant, la nuit, pour entendre se battre mon père et ma mère. Il m'est arrivé de suivre dans la rue un homme qui criait à une femme des choses inimaginables Je vous bén...

Je résolus de l'interrompre gaiment, et, en copain :

— Est-il vrai que vous ayez fait arrêter Crumb? On peut dire que vous avez le sens du vaudeville, vous. Et le vieux, le Domine, comme vous dites? Il file un mauvais coton? Vous allez l'enterrer avec de belles musiques? Il y aura des discours en plein soleil et de la poussière sur les pieds. Et les annonces dans le *Times*? « Ultimatum accepté. » Farceuse!

Une odeur d'iodoforme tenait encore aux murs, bien que, depuis des mois, le casino eût cessé d'être habité par des malades italianissimes. La partie languissait. Sur les canapés, le long des murs, où étaient affichés les coups, des joueurs laissaient s'écouler la déveine, ou éprouvaient le besoin d'expliquer longuement leurs mises, comme des auteurs dans leurs préfaces. Soudain, au-dessus des têtes et de la chute mouillée des cartes, une voix de fer cria :

— Banco!

Il y en avait pour 8 000 lires.

O'Patah entrait, vêtu d'un smoking et d'une chemise de nuit. Il s'approcha, salua le tapis vert en s'écriant :

— Salut, drapeau de la verte Erin! — prit son jeu et abattit deux, sans avoir demandé de cartes.

— Payer? Mais bien entendu, — fit-il.

Et de sa poche, il sortit une poignée de petits cailloux.

Je revois cette chambre bleue et rose, et la lune sur le miroir à main. Un palmier s'agitait au dehors avec un bruit de satin ciré. Vernis à ongles. Des manuscrits et des actions au porteur, liés par des faveurs de soutien-gorge. Tout entrait dans l'éternité par le cabinet de toilette. On eût dit la même nuit depuis des années. Je marchais sur la pointe des pieds et j'écrasais les perles de verre des franges de la robe d'Ursule. Rien n'avait bougé depuis que nous avions ramené O'Patah chez lui, tel qu'on l'avait ramassé dans la salle de jeu. Dans ce lit de femme, au linge traversé d'à-jours, orné de rubans roses, il était tombé; son visage, comme celui des embaumés n'avait gardé que ses plans essentiels, ses fortes mâchoires (il mangeait les côtelettes avec leurs os, les melons avec leur cosse, les poissons avec leurs arêtes), marqué d'une extraordinaire empreinte de force et de méchanceté. Sur un crucifix le Christ levait les bras au ciel.

— Demain, — dit Ursule, — je vais encore avoir une mine de papier mâché.

PAUL MORAND

Dublin-Viroflay, 1922.

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. BONAR LAW

La décision prise au Carlton Club par les membres du parti conservateur, la retraite de M. Lloyd George et l'arrivée au pouvoir de M. Bonar Law ont été accueillies avec une certaine surprise en France. M. Bonar Law est peu connu chez nous, quoiqu'il ait siégé parmi les plénipotentiaires anglais aux conférences de la paix. On a eu un peu l'impression d'un second qui prendrait la place du Premier. Reste à savoir si nous étions bien informés. Ce prudent Écossais n'a rien de l'impulsivité de M. Lloyd George; ses qualités ont de la réserve, il faut l'étudier pour le connaître.

M. Bonar Law est un Écossais de Glasgow, fils d'un clergyman, et né au Canada, dans le Nouveau-Brunswick, en 1858. Il a épousé une Écossaise de Glasgow et c'est à Glasgow qu'il a été associé successivement, et jusqu'à son entrée dans la politique, aux affaires de deux grandes maisons faisant le commerce des fers. Il n'est pas indifférent que M. Bonar Law soit né et ait été élevé en partie au Canada, dans le Nouveau-Brunswick, qui touche à la province de Québec. Loin de nous la pensée qu'il ait pu subir quelque influence du voisinage des Canadiens français. Mais il a vécu dans un pays, où catholiques et protestants vivent côte à côte, dans le seul pays anglo-saxon, à notre connaissance, où un ministre catholique et libéral, Sir Wilfrid Laurier, a pu faire vivre ensemble, pendant quinze ans de gouvernement, et sans trop

de heurts, des populations si différentes. Il doit lui en rester une tolérance, une compréhension que M. Lloyd George n'avait pas. Il n'y a rien du sectaire dans M. Bonar Law.

Né au Canada, il a un sens de l'Empire et une compréhension de l'Amérique, qui ne sont pas du domaine intellectuel d'autres conservateurs infiniment distingués. Il n'aurait jamais signé, je crois, la note Balfour. Grand commerçant de cette grande ville qu'est Glasgow (elle a maintenant plus d'un million d'habitants) il a appris à connaître les affaires mondiales, car Glasgow se tourne vers l'Amérique et le commerce international. Il y a des choses qu'on n'ignore pas, quand on a été dans les grandes affaires jusqu'à l'âge mûr. Il a une volonté évidente de travailler sur des réalités, et non sur des imaginations politiques.

Très dévoué à son parti, il n'est cependant pas un fanatique et c'est ainsi qu'on peut s'expliquer qu'il ait pu faire partie si longtemps d'un ministère de coalition et devenir le bras droit de M. Lloyd George pendant la guerre. Il ne faut pas oublier que c'est à lui que le roi s'était adressé d'abord pour former le second ministère de coalition à la fin de 1916. Mais au bout de vingt-quatre heures, M. Bonar Law avait reconnu qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait pour entraîner le pays à intensifier ses efforts pour la guerre. Pour cela il fallait M. Lloyd George, qu'il a depuis appelé si pittoresquement *le Tambour*. Et dans un sentiment caractéristique de cette bonne volonté, de cette simplicité que M. Lloyd George raille maintenant, il accepta de faire partie de ce cabinet qu'il n'avait pas voulu présider. Et quelles tâches il a remplies pendant ces deux dernières années de la guerre! Toujours Leader de la Chambre des Communes, il a été *en même temps* membre du Conseil spécial de Guerre (*War Cabinet*) et Ministre des Finances! On l'a vu après une longue journée au Parlement, une matinée de travail à Downing Street, prendre un aéroplane pour Paris, assister à une conférence interalliée, revenir en aéroplane à temps pour reprendre le lendemain sa place à la Chambre des Communes.

La manière dont il a succédé à Lord Balfour dans la direction de l'opposition à la Chambre des Communes en 1911 est assez caractéristique. Une moitié du parti voulait M. Austen

Chamberlain, l'autre M. Walter Long. M. Chamberlain porte le nom d'un des hommes d'État anglais les plus célèbres du siècle dernier, M. Walter Long avait une situation territoriale et politique bien supérieure à celle de M. Bonar Law. L'accord se fit cependant sur celui-ci.

C'est un *debater*, un esprit clair qui simplifie, un esprit toujours présent pour répondre aux questions avec une bonhomie, une modestie qui l'ont rendu cher à tous ses collègues. *Good old Bonar* est une de ces appellations familières dans les couloirs du Parlement britannique qui s'attachent à son nom. Une espèce de naïveté malicieuse plaît en lui. « Beaucoup de gens ne savent à présent où ils en sont, et je suis de ceux-là. » « Je ne suis pas un génie », a-t-il dit. « Il n'a aucun des attributs du génie », a écrit un de ses amis. Mais c'est un adversaire qui a donné la note juste : « ce qu'il y a d'ennuyeux avec Bonar Law, c'est qu'il a presque toujours raison ».

Un bon sens infaillible, cette espèce de tact qui fait éviter les erreurs, pressent ou répare les fautes des autres, telle est la qualité qu'on lui reconnaît. Qualité négative, dira-t-on, et les mots « politique négative » reviennent souvent quand on parle de lui. Mais si cela signifie : sens critique, cela explique que M. Bonar Law ait succédé à M. Lloyd George, car c'est bien la qualité dont celui-ci est le plus dépourvu.

Avec quel dévouement il l'a secondé, on s'en fera une idée, en se reportant aux comptes rendus de la séance où M. Lloyd George lut la lettre de démission que M. Bonar Law lui adressa le 17 mars 1921 pour raisons de santé. Les larmes aux yeux, la voix étranglée par l'émotion, le premier ministre paraissait ne pouvoir arriver à finir la lecture de cette lettre. Un murmure de sympathie courut sur tous les bancs quand la Chambre des Communes apprit que M. Bonar Law, son *Leader* depuis près de dix ans, ne pouvait plus suffire à sa tâche. De telles scènes sont rares au Parlement britannique, dans tous les Parlements. Dix-huit mois après, M. Lloyd George s'efforçait de tourner en ridicule ce collaborateur si regretté. Notons que celui-ci, plus maître de lui, n'a jamais dit de mal de son ancien chef. Mais il a prononcé la phrase impardonnable : « M. Lloyd George n'a peut-être pas de droit à rester premier

ministre jusqu'à la fin de ses jours. » De droit, non, mais en fait je crois bien que celui qu'on a appelé le Grand Vizir se croyait Calife, et sa stupéfaction devant la rébellion du Carlton Club, « ce crime », est aujourd'hui amusante.

Cette démission si regrettée en 1921 eut-elle exclusivement des raisons de santé? M. Bonar Law avait résisté à ce labeur prodigieux qui lui permettait de porter des deuils cruels (il est veuf et il a perdu deux de ses fils à la guerre). Depuis, il paraît s'être remis très vite et très complètement. N'y aurait-il pas eu, dès ce moment, désaccord latent avec M. Lloyd George? La guerre étant finie, la coalition devait finir. On dit qu'on avait entendu M. Bonar Law murmurer : « Trop de feux d'artifice : je crains l'incendie. »

Il a des lettres : il conte des anecdotes, d'un tour plaisant, avec l'ironie froide et mordante de l'Écossais. Dans son discours de l'autre jour, à un meeting féminin, il citait Henri Heine et Sir James Barrie. Ce sont des auteurs que ne doit pas connaître M. Lloyd George qui n'a jamais lu dit-on, que la Bible et l'Annuaire du Parlement.

Grand et mince, sous un front très haut, ses yeux ont ce regard clair, particulier aux races de l'Extrême Nord. Le type est presque scandinave, gardons-nous de prendre cet Écossais pour un Celte, on sait que ceux des Basses-Terres sont de l'essence la plus pure de la race anglaise. Cette nuance particulière qu'exprime en anglais l'adjectif *honest*, franchise avec quelque naïveté consciente d'elle-même, est dans ces yeux, et explique sa popularité, et aussi les sarcasmes du vieux routier parlementaire Lloyd George. Le soulagement qu'éprouve l'Angleterre, qu'elle exprime même, c'est de voir succéder à un homme trop habile, trop impulsif et trop ardent, qui la brouillerait avec tout l'univers, l'homme qui présente toutes les vieilles qualités de franchise, même rude, de simplicité et de continuité dans les desseins, qu'on attend d'elle. L'humour succède à l'éloquence, l'esprit d'union à la perpétuelle combativité, aux sautes d'humeur, et l'homme d'affaires du Nord remplace le magicien celte, l'enchanteur Merlin; l'Angleterre est rassurée.

Que peut-on attendre de M. Bonar Law au point de vue français? Nous devons nous rappeler d'abord la lettre du

2 août 1914 signée par Lord Lansdowne et M. Bonar Law, démarche faite par eux, sans consultation avec leurs collègues, dit-on, pour assurer le gouvernement libéral de l'appui du parti d'opposition en cas de guerre. Et l'on sait que le gouvernement de M. Asquith avait grand besoin d'un pareil encouragement, qui dut avoir son effet. Nous devons croire aussi aux sympathies traditionnelles de l'Écossais pour la France et il les a exprimées d'une façon qui nous a touchés profondément, parlant non seulement de l'héroïsme du soldat français, et très généreusement, comme ont fait tant d'Anglais depuis la guerre, mais aussi, d'un mot qui va plus loin, de cette continuité dans l'effort, de cette fermeté de la France entière pendant la guerre. Et de lui le mot porte, car c'est le trait dominant de son caractère : loyauté vis-à-vis de soi-même et des autres.

On ne doit pas attendre de lui beaucoup de concessions, mais celles qu'il fera ne seront pas reprises. Il faut que la France voie la main que M. Bonar Law lui tend, nous a dit son collaborateur Lord Curzon. L'avertissement doit être écouté, car il ne répétera peut-être pas aussi souvent le geste que M. Lloyd George, de qui les gestes ont moins de signification.

On a dit qu'il avait surtout une politique négative et il y a quelque chose de vrai là dedans : il vient surtout pour apaiser. Mais la France attend de lui une politique positive dans la question des réparations et du règlement des dettes interalliées. M. Asquith et Lord Grey ont fait des déclarations à ce sujet, M. Bonar Law ne s'est pas encore engagé. Suivra-t-il l'avis des hommes d'affaires de son pays? (V. l'*Economist* du 4 novembre). Un homme d'affaires réfléchira peut-être que si l'Angleterre veut avant tout remonter son chiffre d'affaires, pour payer plus aisément les impôts formidables qui ont assaini sa situation financière mais qui l'écrasent (toutes les élections se sont faites sur cette question), elle peut attendre quelque chose pour ce relèvement de la France, sa meilleure cliente avant la guerre, encore plus que de l'Allemagne.

M. Bonar Law, qui a été secrétaire d'État aux colonies, sait que M. Lloyd George se trompait en assurant que le chômage en Grande-Bretagne était, tout autant que les régions

dévastées en France, un désastre de la guerre. Il sait que le chômage irréductible, celui d'un million d'ouvriers environ, est dû à l'arrêt de l'émigration, conséquence des promesses exagérées des secours de chômage généreux, de toute la politique démagogique suivie par M. Lloyd George avant, pendant et depuis la guerre, et dont les conséquences l'épouvantent maintenant.

La tâche de M. Bonar Law est d'une difficulté à faire reculer un homme moins froidement résolu. On ne sait même pas quel nom son parti devrait porter. Du moment que l'Union avec les trois quarts de l'Irlande est rompue, il ne devrait plus s'appeler le parti unioniste. Cependant on l'a remarqué, quoique la décision ait été prise au Carlton Club au nom du parti *conservateur*, c'est le nom de parti *unioniste* qui a été repris ensuite et on soutient qu'on devrait le conserver en lui donnant une signification plus large. Car réaliser cette union nationale que la présence de M. Bonar Law, son tact particulier, sa loyauté vis-à-vis de M. Lloyd George ont assurée pendant la guerre, n'est-ce pas encore la tâche qu'il y a lieu d'assumer, dans la mesure où elle est compatible avec la disparition du système de coalition, c'est-à-dire surtout dans les questions de politique extérieure? M. Bonar Law a déclaré (Discours du 13 novembre) qu'il était entièrement d'accord avec Lord Grey pour les laisser en dehors des luttes de partis.

Il a assuré aussi qu'il n'y aurait pas de réaction sociale et M. Lloyd George lui-même n'a pas osé le traiter de réactionnaire. Sa situation vis-à-vis du parti ouvrier est moins compromise que celle de M. Lloyd George, qui a alternativement flatté et rabroué ce parti, et dans les promesses de qui on n'a plus confiance, parce qu'il en a trop fait.

M. Bonar Law est un homme de transition et de transaction. La situation qui lui est faite par les élections du 15 novembre se prête tout particulièrement à l'emploi des ressources de son intelligence et de son caractère.

On avait annoncé qu'il lui fallait pour rester au gouvernement, dans la nouvelle Chambre, une majorité solide de 40 à 50 voix. Les évaluations les plus modérées lui en donnent aujourd'hui de 80 à 100. Les nouveaux députés, élus sur un programme conservateur ou unioniste, sont au nombre de

344 sur 605, au moment où nous écrivons, quelques résultats manquant encore.

C'est le parti de M. Lloyd George qui sort le plus diminué des élections qui ont eu surtout un caractère négatif, les életceurs ayant voté contre la politique personnelle de M. Lloyd George et contre le système de la coalition plus encore que pour le parti conservateur.

Le parti travailliste remporte un triomphe, revenant avec 141 élus, tandis qu'il ne comptait que 75 membres dans l'ancienne chambre. Mais il faut voir dans ce succès, avant tout, la conséquence du chômage qui atteint encore plus de 1 300 000 ouvriers du Royaume-Uni. Ce sont les chômeurs et leurs femmes qui ont voté en masse pour le parti ouvrier, de qui ils espèrent une action énergique au Parlement. Nous avons dit plus haut que le remède au chômage actuel était, avant tout, une politique d'émigration et, sans doute, l'ancien secrétaire d'État aux Colonies et le Canadien qu'est M. Bonar Law ne se trouvera pas sans programme sur cette question.

Le parti ouvrier va devenir en effet le grand parti d'opposition. Quelles alliances conclura-t-il? Sans doute le parti de M. Lloyd George, réduit à 52 membres, et qui, sous l'inspiration de son chef, a fait campagne contre le parti travailliste, agitant toujours l'épouvantail du communisme (les communistes proprement dits ont élu 2 députés seulement), n'aura pas grand succès auprès de lui. Le parti radical est mort, plusieurs de ses chefs ayant joint les travaillistes. C'est dans ce qui reste du parti libéral sous la direction de M. Asquith et de Lord Grey, avec 57 membres, que peuvent se trouver les éléments d'une opposition à M. Bonar Law, opposition qui ne représentait pas seulement les revendications du parti ouvrier. Mais les chefs de ce parti ont trop le souci des intérêts nationaux pour faire au nouveau gouvernement une opposition de principe sur les questions de politique extérieure.

Or ce sont celles-ci, et pendant bien des années encore, qui vont être au premier plan. M. Lloyd George et la coalition sont tombés sur une question de politique extérieure.

M. Bonar Law saura sans doute rassurer le pays qui désire la paix à tout prix. A l'intérieur, il pourra peut-être négocier

avec le parti ouvrier pour faire accepter le seul remède actuellement possible à la crise dn chômage. Les travaillistes ont émis plus de 4 345 000 suffrages. Ce ne sont pas des suffrages révolutionnaires. C'est tout le monde ouvrier, tous les membres des Trade-Unions, les femmes aussi votant en grand nombre pour la première fois, tout ce monde qui souffre actuellement et qui réclame une politique pacifique et économique. Mais il semble aussi qu'il ait donné tout son effort et que le parti travailliste ne puisse jamais réunir plus de voix qu'il n'en a eu le 15 novembre.

Peu lui importe le nom et l'étiquette politique de celui qui améliorera sa situation économique. Les conservateurs ont eu souvent, en Angleterre, une politique sociale plus hardie que les libéraux. Il ne nous paraît pas invraisemblable que M. Bonar Law reste au pouvoir peut-être jusqu'aux élections prochaines, même en face d'un parti ouvrier aussi fort, car il est réaliste et se trouvera en face d'adversaires plus réalistes que doctrinaires, et l'histoire, l'histoire d'Angleterre en particulier, prouve que les réalistes arrivent mieux à s'entendre, dans un pays de compromis et de transaction, que les doctrinaires.

IGNOTUS

LES « ESPOIRS » DU PRIX BALZAC

Ce sera, je pense, dans les annales littéraires, un fait sans précédent qu'on ait accordé tant d'honneur aux candidats évincés du Prix Balzac. Certes, on s'inquiète moins des deux lauréats que de ces infortunés. Partout, on s'ingénie à leur faire oublier leur déception. Les éditeurs s'empressent d'éditer leurs ouvrages. Les journaux citent leurs noms à l'envi. Et dans *le Rappel*, mademoiselle Ch. Rabett, ingénieuse et pitoyable, en interrogeant habilement les membres du jury, est parvenue à faire proclamer un second grand Prix Balzac, qui, pour n'être qu'honorifique et officieux, risque fort de s'opposer au prix lui-même. Malgré l'abstention significative des trois plus illustres membres du jury, mademoiselle Rabett, avec une audace toute féminine, a publié le résultat de sa consultation. Le voici pour mémoire et à titre de curieux document sur nos mœurs littéraires : 8 voix : *la Grand'Route des Hommes*, de MM. Jean Gaument et Camille Cé; 6 voix : *le Songe*, de M. Henri de Montherlant; 6 voix, *Un Homme à la Mer*, de M. Duhoureau; 5 voix, *l'Aimée* : de M. Jacques Rivière; 4 voix : *la Victoire des Dieux lares*, de madame Jeanne Maxime-David; 3 voix : *les Semeurs d'Épouvante*, de M. Fernand Mysor; 3 voix : *la Daune*, de M. Serge Barreaux; 3 voix : *la Conquête de l'Idéal*, de M. Robert Coiplet; 2 voix : *le Tourment du Passé*, de M. René de la Pagerie; 2 voix : *Pour les Berceaux et pour les Tombes*, de MM. Lecocq et Hagel, etc., etc.; le palmarès s'allonge et je ne puis le suivre. Mais il faut tout

de même faire observer que lors du scrutin véritable, le plus favorisé de ces candidats n'avait obtenu que 4 voix et la plupart point du tout. Le désir de leur être agréable est entré visiblement en ligne de compte et mademoiselle Rabett fera bien de ne pas trop se fier à ce résultat qui n'engageait à rien les membres du jury.

N'est-ce pas là une sorte de surenchère d'indulgence? Et peut-on continuer à railler la Chambre de sa fureur d'amnistie? Qu'aurait dit Flaubert, si sévère à lui-même, de cette prime à l'imperfection? Cela fait un peu songer à l'invention de la petite fille qui fut première en histoire naturelle. « Combien les tigres ont-ils de pattes? avait demandé la maîtresse. — Trois, répondit la jeune lauréate. » Trois!... Oui, mais les autres ayant dit deux, elle méritait bien la place d'honneur.

Au vrai, le motif de tant de sollicitude est-il si difficile à discerner? Songez à cette chose effrayante : 380 manuscrits ont surgi, lesquels, à quelques exceptions près, émanaient d'auteurs ignorés la veille. Et voilà qu'aux yeux effarés se déploie en rangs serrés la grande armée des écrivains inconnus. Est-il possible que tant de jeunesse, de foi ardente se consume pour l'amour des lettres! Tant d'hommes sont-ils tenaillés par le désir de la gloire! Est-ce donc le prolétariat de l'idéal qui réclame sa place au soleil? Comme il faudrait se réjouir, si ce n'était que le signe d'une renaissance de la culture et si les longues veillées inspirées d'où sortirent ces œuvres apportaient à chacun la paix d'une âme épurée par l'amour des belles-lettres. Mais, hélas! l'esprit de concurrence, et la fièvre du succès n'agitent-ils pas de leur souffle les pages manuscrites? Et l'on se prend à trembler devant les ruines que l'espoir déçu peut laisser dans un cœur ulcéré. N'est-il pas naturel, dès lors, qu'on songe à panser les déceptions et qu'on veuille ouvrir la porte à l'espérance.

Chose curieuse, cette masse de débutants est, dirait-on, composée de professionnels; ils sont hommes de lettres dans la force du terme; la plupart se sont révélés auteurs avant de commencer à écrire. S'ils ne l'étaient point, verrait-on fleurir chez eux les procédés littéraires en usage dans les écoles littéraires successives? Et pourtant, la plupart donnent l'impression qu'ils se racontent eux-mêmes, qu'ils ont à

peine déformé pour l'optique du roman leurs aventures personnelles. Ce qui fait présager pour l'avenir autant d'apprentis auteurs que d'hommes vivant. Voilà bien les méfaits du subjectivisme. Chaque être est un roman en marche et quoi de plus simple que de raconter son roman. Le mérite d'écrivain n'a plus de secret, ou plutôt il est tombé dans le domaine public. Le roman objectif d'un Balzac demande un autre apprentissage, de l'imagination pour concevoir le sujet, pour le nourrir le sens de l'observation et enfin, pour mener l'œuvre au bout, quel dur labeur, capable de décourager les plus tenaces! Notre siècle est un confessionnal où chacun est à la fois pénitent et confesseur. Il est temps de rompre avec l'art subjectif, si l'on veut rendre au métier d'écrivain toute sa noblesse. L'on pourrait bien, d'ailleurs, s'apercevoir que l'école du cœur mis à nu ne remplace pas l'école du Compagnon de lettres, qui fait son tour de France avant de livrer son chef-d'œuvre.

N'est-ce pas un souci semblable qui a inspiré à M. Henri Massis l'article de la *Revue Universelle* où il proteste contre l'excès d'indulgence accordé aux médiocres, contre la mode des prix destinée à intensifier la production littéraire. Il voudrait que les écrivains fussent contraints de passer par la porte étroite et qu'ils allassent se perfectionner au désert, vêtus de bure et nourris de sauterelles, avant d'affronter le public. Peut-être a-t-il raison, peut-être les jurys ont-ils tort d'exalter le talent en puissance, d'admirer l'ébauche avant de tenir le tableau.

A quoi l'on peut répondre qu'un encouragement réveille l'énergie et que le fait de soutenir une seule vocation compense le danger d'allumer l'orgueil injustifié de dix auteurs.

Et puis, des mœurs littéraires où la sympathie et la bienveillance font place à l'indifférence et à l'égoïsme sont-elles si méprisables? Le public — on l'espère du moins — saura séparer le bon grain de l'ivraie; il lui appartient, en tout cas, de dire le dernier mot, puisque la plupart des ouvrages retenus passeront sous ses yeux. En attendant voici des pages inédites extraites de quelques manuscrits remarqués qui lui permettront de se faire une opinion sur la valeur des candidats.

***

La Grand'Route des Hommes, huit fois nommée dans l'épreuve du *Rappel*, est l'histoire de deux jeunes gens pauvres qui luttent avec énergie pour conquérir leur place au soleil. MM. Jean Gaument et Camille Cé ne sont pas tendres pour leurs poulains et moins encore pour la société. L'un rêve d'être un grand poète, l'autre un grand sociologue; ils ne seront en fin de compte que de médiocres professeurs, tirant le diable par la queue. Mais en renonçant aux beaux rêves de gloire et de fortune, ils garderont la fierté de rester de braves gens, épris de bonté et d'idéal. L'œuvre qu'anime un souffle naturaliste est assez truculente de ton, mais la verve y abonde et son cœur généreux y bat à larges coups. Voici la première réception des deux héros, leur prise de contact avec l'université :

Encore ahuri du voyage, Claude, à la gare de Bourgueil, se renseigne timidement auprès d'un quidam en peau de bique : « L'Académie, s'il vous plaît? » — « Directions compliquées : rue des Banneliers, place Quinquengrogne, à la carre, en montant, une petite idée sur la gauche. » Dans sa fièvre de voir l'*Alma Mater*, il laisse en consigne son baluchon. Ses semelles à trous s'effilochent sur les pavés pointus, au long des ruelles. C'est là? C'est cette grande bâtisse? — Un petit gars morveux le renseigne : « Si c'est l'Académie des chevaux que vous sarchez, vous y êtes. »

Amusé, éberluché, il redégringole la venelle des Fromagiers et se trouve enfin nez à nez avec le palais austère. Il grimpe l'escalier silencieux de la Faculté, une inquiétude confuse au fond de lui. Dans la bibliothèque universitaire, il reste un instant intimidé, devant des alignées de bouquins graves. Autour des tables noires, des jeunes gens au corps chétif travaillent tristement.

Il ne sait guère ce qu'il veut. Il examine les titres des volumes à sa portée et tombe d'abord sur un cimetière de thèses. Tant de science morte l'épouvante. Le *Neveu de Rameau* ouvert au hasard réjouit son âme qu'il veut croire féroce et faisandée : « Si je devenais riche, je serais le plus insolent maroufle qu'on eût jamais vu. C'est alors que je me rappellerais ce qu'ils m'ont fait souffrir, et je leur rendrais bien les avanies qu'ils m'ont faites. J'aime à commander et je commanderai. J'aime qu'on me loue et on me louera. » Hé! hé! On apprend de bonnes choses à la bibliothèque universitaire, dont la meilleure est de prendre deux sous de toupet.

Enhardi, une main dans la poche, il fait le tour du propriétaire. Derrière les boîtes de fiches du catalogue, il pique du nez dans la

Gazette des Beaux-Arts : Fantin Latour-Sisley, le salon d'automne... Tiens, tiens! et le *Mercure de France* est ici comme un invité un peu jeune à qui la douairière a fait promettre de rester bien sage. Le salon est triste, mais on peut, un brin, se distraire dans les coins. Claude allonge une main nerveuse vers la couverture mauve. Sa main rencontre une autre main tremblante : « Je vous demande pardon. — C'est toi, Claude? — Mon vieux Coutour!... » Éclat de rire.

Une coulée chaude inonde leurs jeunes cœurs. Claude gesticule dans son macfarlane kaki et Jean, de plus en plus long, de plus en plus maigre, secoue sa longue barbe. « Un revenant! — Qui revient de loin! » Leur joie déborde en paroles tumultueuses. Mais une voix sèche les traduit au tribunal du bibliothécaire toussotant et bossu : « Vous avez vos cartes? — Quelles cartes? — Vous êtes immatriculés? » Claude ronchonne; il avait presque oublié qu'en France tout commence et finit par des paperasses, mais Jean conclut gaiement : « Décanillons et passons à la caisse! »

Ils errent, bras dessus, bras dessous, perdus dans les couloirs : « D'où j'arrive, mon vieux? De partout et d'ailleurs. De Londres où j'ai bouffé des briques, d'Oxford où j'ai vécu un jour, de Bar-le-Duc où j'ai tiré un an de service militaire, de Fréneuse où maman habite maintenant. — Deux ans qu'on ne s'est vu! — On se perd en route, en route on se retrouve. Le poil vous pousse au menton et l'âme aussi change de figure. J'en ai connu d'amères! » Et Claude soupire comme s'il avait déjà bu tout le fiel de la vie.

— Mon histoire, messieurs les juges, sera brève. Ivre d'histoire et saoul de clinquaillerie, j'ai joué à l'enfance du général Drouot. J'ai potassé mon grec, et mon latin tout seul, à la chandelle. Blague à part et maintenant que le plus fort est fait, j'ai le droit d'en tirer pour deux sous d'orgueil. La fausse humilité, c'est de la tisane de Tartufe! Qu'est-ce qui aurait dit, Claude, que le plus feignant du lycée se découvrirait un jour la bosse de l'enseignement?

Claude a un sourire supérieur qui blesse Jean dans sa jeune foi : « L'enseignement : une auberge de crève-la-faim où l'on fait halte en attendant le coche qui mène plus loin. » Mais Jean, qui roule une cigarette mince, se plante droit : « J'ai une bourse de licence : *licentia docendi*. C'est une manière de contrat, un engagement d'honneur qui me lie. » Son visage maigre resplendit d'humble orgueil : « Faire ce qu'on a promis de faire, et d'abord décrocher le parchemin. Ça me fait du pain sur la planche, car j'ai bougrement du retard. Toi qui es un costaud, tu vas m'aider à mettre les bouchées doubles. — On s'entr'aidera comme l'aveugle et le paralytique. By Jove! Quel travail nous allons abattre à nous deux! » Dans l'élan de son cœur, Claude se livre sans réserve. « Et moi, confie Jean, ce qui m'aplatissait, c'était de me sentir tout seul. Rigole si tu veux, mais je t'ai pleuré comme un mort. Vive la vie! »

A la porte du secrétariat, ils prennent la queue et une fierté naïve les taquine d'être déjà des étudiants. Jean campe sur l'oreille droite

son béret de velours à bande jaune : « Moi, mon petit, je suis pour la tradition. Anarchiste conservateur! »

Claude interroge ses voisins et complote de former une sorte de « Closerie des Lilas » pour lire des vers, le soir, en buvant de la bière fraîche à six sous la canette : « Qu'est-ce que vous préparez? — Mon droit. — Et votre ami? — Son droit — Et tous les autres? — Leur droit. »

Un grand roux qui grelotte dans un paletot mince s'approche timidement : « Licence ès lettres? Vous vous en tirerez. Mais pour l'agrégation, c'est une autre paire de manches. Voilà deux ans qu'on me garde là, unique étudiant, et j'y pourrais rester un siècle. La façade de la maison n'est pas trop mal, mais ces messieurs du droit ont seuls pignon sur rue. Quant à nous, les parents pauvres, on nous loge dans l'arrière-cour, au-dessus des écuries. — Un crétin, grogne Jean, qui crache dans la soupe pour en dégoûter les autres. » Et il entre fièrement au secrétariat pour payer ses vingt francs et retirer sa carte.

Majestueux et lointains, les professeurs chamarrés de pourpre s'engouffrent au fond de la galerie dans une chapelle qui n'est qu'un vestiaire et dont ils ressortent en pardessus. Un gros garçon à binocle salue d'un melon grave chacune de ces puissances. Claude et Jean apprennent de lui le nom des Dieux et la façon précise dont chacun veut être honoré. « Avez-vous fait visite à ces messieurs? » Les deux copains sourient et plaisantent. Mais l'autre se hausse sur ses courtes pattes et leur crachotte dans l'oreille : « Quand on est petit, c'est par la petite porte qu'on entre chez les grands. Une politesse est une adresse. » En bon courtisan, il continue à monter la garde dans le courant d'air, et comme Claude et Jean s'éloignent un peu écœurés, le long rouquin miséreux de tout à l'heure les rejoint : « Un finaud, ce Bouju, et qui ira loin. *Ad augusta per angusta.* Fils d'un boucher d'Argenze, il cache sous ses airs de mouton des appétits de loup. Quand il est arrivé ici, il y a quatre ans, il s'est faufilé d'abord comme gratte-papier chez un avoué. C'était la bonne place pour voir venir et faire sa cour aux puissances. Il a maintenant un fox-terrier tout comme le petit de Varengeville et une adorable maîtresse qu'il partage avec le Marrois, fils du bâtonnier. Si bien que de fil en aiguille le voilà président de l'Association et secrétaire de la ligue antijuive. Il a l'oreille du maire conservateur, ce qui ne l'empêche pas d'être au mieux avec le préfet républicain. Un malin, je vous dis, et qui ne se trompera jamais sur le côté d'où vient le vent. Son parti sera toujours le bon : celui de la majorité. » Jean crache de dégoût et Claude, dans sa candeur, ne peut croire qu'à vingt-cinq ans, on ait tant de rouerie : « Allons prendre l'air, vieux, ça nous décrassera. »

Ils vont par la grande allée de platanes au bord de la prairie royale. L'âme élargie, ils s'assoient sur un banc, et la tiède splendeur d'automne coule en nappe vermeille sur l'herbe reposée. De la vieille cité proche, il leur vient à travers la somptuosité des arbres une enivrante odeur d'études. « Allons plus loin! » s'écrie Claude qui s'exalte.

L'autre cours, au bord de la rivière, est plus large et plus profond encore. Les lourdes branches font dôme sur l'eau noire où pleuvent leurs feuilles d'or. « L'air est plein d'une haleine de roses. » Le soleil décline et Claude songe au soir d'Oxford; l'avenue, tout à l'heure sombre, s'illumine et mène en voie triomphale vers un avenir enchanté. Et soudain, comme ils s'avancent, illuminés eux-mêmes, les clochers et les flèches surgissent, au fond de l'air léger. Le globe, dans sa gloire orangée, s'arrête entre les massives tours de l'abbaye, transperce les lucarnes ajourées de ses glaives de flamme. L'occident, où rôdent des rougeurs, s'emplit pour eux de la promesse des matins nouveaux. L'aurore est en eux, avec la ferveur des jeunesses courageuses. Et parce qu'il y a de l'amour dans l'amitié des jeunes hommes, Claude dit tout bas : « L'heure est si belle, frère, que j'ai comme un besoin de te serrer contre mon cœur... »

***

Longue rue grise sous l'averse. Mais la pluie de novembre ne rafraîchit point leur fébrile enthousiasme, et ils arrivent — pèlerins humides et confiants — à la porte cochère de M. le Doyen. Un anneau rouillé réveille, au bout d'un fil de fer, une sonnette grèle. Claude et Jean traversent, le dos rond, la cour verdâtre d'un vieil hôtel où la pluie roule, comme de l'huile sur les pavés gras. Une vieille qui lavait son carrelage à genoux les apostrophe : « Décrottez vos souliers sur le paillasson. » Ils montent, le cœur battant.

Du fond de son fauteuil, M. le Doyen leur désigne devant deux chaises de parloir les petits ronds de sparterie où poser leurs pieds crottés. Jean, un peu pâle, débite son petit boniment propitiatoire. Sous une calotte de bedeau, M. le Doyen, résigné, arrondit une figure de Renaugras, à double menton. Les mains à plat, sur son ventre ecclésiastique, il écoute les yeux clos, et les deux catéchumènes se demandent, avec un commencement de terreur, si le Dieu médite ou sommeille. Près du poêle de faïence, une chatte engourdie, ronronne.

Jean déconcerté s'arrête net, au bout de son rouleau, et M. le Doyen relève à demi ses paupières flasques, — comme le meunier que ne berçait plus le tic-tac du moulin. Il darde un regard pointu sur les ronds de sparterie et les pieds de Jean, qui s'étaient égarés, rentrent précipitamment dans le cercle fatal.

Claude, gelé par le silence, s'absorbe dans la contemplation d'une petite Victoire de marbre antique, perchée sur une sellette de bazar. Comme un mort ennuyé de rentrer dans la vie, M. le Doyen ressuscite, à sa pausette : « Vous regardez, jeune homme, ma Nike : ce n'est point une Victoire aptère, et si ses ailes n'existent plus, c'est qu'elles se sont cassées dans un déménagement ». — D'un lent effort rhumatisant, le gros homme tâche à se retourner vers sa jeunesse : « J'avais à peu près votre âge, quand j'ai apporté de Naxos ce chef-d'œuvre

anonyme. Je suivais alors d'île en île, en qualité de précepteur, le fils à peu près idiot d'un comte russe à peu près ruiné. De mon unique billet bleu, j'ai payé à un terrassier cette statuette, et de Marseille à Paris, je l'ai tenue sur mes genoux de peur qu'un cahot du train ne la mutilât. Aujourd'hui encore, mes yeux las se reposent sur sa grâce blessée... » Claude la voit frissonner sous le ciel gris des Cimmériens, mais comme il ouvre la bouche pour placer son couplet, M. le Doyen se mouche, se tasse, se renfrogne — et de la hargne grince dans sa voix onctueuse : « C'est que ses ailes étaient trop fragiles : je les ai mises dans un tiroir. C'est peut-être le symbole de toute vie d'universitaire. Les temps sont passés de gémir lyriquement sur le temple en ruines. Ramassez les morceaux et dressez-en d'honnêtes catalogues. Soyez les bons gardiens du musée d'antiquités. » Décontenancés et les bras ballants, Claude et Jean écoutent gargouiller un rire gras qui s'arrête net comme une quinte de catarrhe : « Trêve de fariboles. Méfiez-vous de la folle du logis. Vous êtes venus ici pour travailler non pour rêvasser. L'examen, Messieurs! L'examen! Méthode et chasteté! » La sonnette tinte dans la cour et M. le Doyen expédie ses deux étudiants. D'un chausson mou, il se traîne jusqu'à une longue table devant la fenêtre qui donne sur un mur. Sérieux comme un prestidigitadeur, il tire une serge verte et découvre d'étroits casiers parallèles où des cartons sont enfilés sur des tiges de cuivre : « Un fichier, Messieurs, ayez un fichier. Un fait est un fait et tout le reste est fariboles. Des vers ça se compte : des rimes, ça se pèse. Tout ce qui ne peut pas se traduire en chiffres est du galimatias. » Il tire le rideau sur les cartons morts et pousse vers la porte Claude et Jean, ahuris comme de quelque énorme mystification : « Méthode et chasteté. Évitez en descendant de mettre vos pieds à côté du tapis. »

Ils reviennent l'âme en compote, aplatissant sous leur bras leur parapluie. Mais comme ils arrivent devant la Faculté, un coup de soleil allume, sous le ciel bleu lavé d'ondées, les lucarnes armoriées d'un vieil hôtel Renaissance. Et comme s'ils s'étaient donné le mot, Claude et Jean éclatent ensemble du même rire énorme qui crève comme des vessies tous les pessimismes gonflés d'orgueil. Assis face à face, chacun sur un trottoir, ils singent le bonhomme et se tapotent l'ombilic du bout des doigts : « Fichier, Messieurs, fichier! Méthode et chasteté! » Puis leur sac de rigolades vidé : « Tout ça, c'est des fariboles! Du mauvais Renan recuit qui à force de rôdillonner dans son jus est devenu de la semelle de botte. Mais ce plat raté ne nous gâtera pas le festin des dieux! Et pour commencer, pige-moi le menu! »

Le nez en l'air, devant l'affiche des cours, ils se bourrent de projets à faire crever tous les emplois du temps, et l'eau, d'avance, leur en vient à la bouche.

MM. Lecocq et Hagel ont tenté d'écrire un grand roman d'aventures qui fait songer aux épopées africaines de Paul

Adam. *Pour les Berceaux et pour les Tombes* nous transporte à l'ère des luttes économiques futures. C'est un épisode, mêlé d'éléments romanesques, de la bataille pour le pétrole que livreront entre elles les nations européennes.

Suivi d'un peloton de méharistes, le commandant Redel est arrivé au poste de Bardaï, venu d'Aïn Galakka — la source abondante — dans l'Enneri des Oudaïens, à plusieurs journées de marche au Sud. Avec des meuglements de colère, sous leurs corps d'étoupe, les méhara ont plié leurs longues jambes devant le capitaine Berthier qui accueillait, joyeux et déférent, le vieux chef impatiemment attendu.

Remettant à plus tard cette affaire dont Berthier lui a dit l'importance, il a d'abord tenu à visiter le casernement, à inspecter les hommes, à vérifier la comptabilité, les magasins, les réserves. Berthier, Charlet et Ménoge ont reçu ses félicitations, il a levé les punitions légères des Soudanais; une fois de plus il est apparu comme le chef intègre et bon dont la renommée est grande, dont le nom est prononcé avec respect par ses subordonnés blancs, avec vénération par les hommes de couleur. De haute taille, de large carrure, la face basanée comme un vieux cuir, le poil blanc et l'œil limpide où semble flotter du rire, il ne critique point : il conseille, explique, commente. Il a passé la plus grande partie de sa carrière dans les solitudes du Sahara, mystique de l'action, anachorète de l'impérialisme. L'Afrique l'a conquis; au retour il s'est juré que le peuple dont il est, conquerrait l'Afrique, non de cette annexion superficielle qu'assure la force des armes, mais de ce travail patient qui rapproche les races, assure à la longue un fond commun : le dévouement à quelques grandes abstractions : Patrie, Progrès! Cette œuvre, dont il sait n'être qu'un modeste pionnier, il ne la verra point réalisée. De sentir que, de jour en jour, elle précise son ébauche, que la vaste entreprise multiplie de plus en plus ses apprêts, cela donne à sa vie une plénitude, une justification qui lui font suppporter allégrement les périls et les fatigues de son rude métier. Il croit : sa pensée comme ses gestes s'orientent vers une fin.

Le repas fini, attentivement il a écouté Berthier. Celui-ci lui a conté ses soupçons, lui a remémoré la venue préparatoire des géologues, informés par une voie qu'il ignore, des choses qu'il devait découvrir lui-même par le jeu du hasard. Il a narré l'audacieuse tentative de Berkhani, la poursuite, le combat, puis la rencontre fortuite, puis la révélation inattendue, cette trouvaille du naphte, cette richesse qui constitue le motif secret de la tractation.

— Et c'est peu, somme toute, mon commandant, ce que j'ai vu là-bas. A peine une indication! Il y a d'autres nappes, j'en suis sûr. Tout ce coin est une véritable éponge.

Redel s'absorbe en ses réflexions, la figure attentive, cette face où l'air et le soleil ont mis du hâle et des multitudes de petites rides.

— Si j'étais le maître, — dit-il enfin, — celui qui juge et décide, je concluerais l'échange, oui, malgré tout...

Il s'arrête, médite. Sur sa veste de toile blanche, sa barbe a des reflets d'argent, un éclat terni. Et Berthier le regarde, quémandant l'explication qu'il donne d'une voix lente, où les mots se cherchent :

— Ce sont les hommes qui importent, voyez-vous, Berthier. A l'origine il y a eu les hommes, c'est d'eux que tout procède. Le peuple qui aura le plus d'hommes, sera en définitive le peuple victorieux. Entre ce pétrole et ce million de Nègres, cette Nigéria arrondissant notre Afrique Occidentale, moi je choisis les Nègres. Les grands peuples conquérants ont eu leurs mécaniques aussi. Qu'est-il advenu d'eux?... Leurs machines n'étaient rien en comparaison des nôtres, en comparaison de la puissance illimitée, croirait-on, qui est promise aux nôtres.... Tout est relatif! les peuples conquis apprirent le maniement des machines, ils s'en servirent contre leurs maîtres, puis le nombre et la jeune barbarie eurent raison de l'élite lasse...

— La machine! — rêve Berthier.

Redel précise sa pensée.

— Les Anglais ne savent rien des peuples qu'ils soumirent et qu'ils méprisent, dont ils s'attirent la haine inexpiable, je ne sais si c'est plus par la férocité de leur domination que par la superbe de leur attitude. Ce sont des égoïstes, des marchands orgueilleux. Leur écrivain représentatif, Kipling, a célébré les races supérieures, la loi hiérarchique. En quoi les laides femmes du Devonshire avec leurs pieds plats, leurs lunettes et leur triste âme luthérienne valent-elles mieux que les jolies filles de l'Inde? En quoi l'épais dévoreur de rosbeaf de Cardiff ou de Manchester, qui mange, boit, dort et travaille comme une brute, est-il supérieur au pauvre fellah de l'Égypte qui regarde le ciel et qui songe à Dieu? Ils ont acheté le monde avec le confort, les épingles de sûreté et les plumes à bec d'acier...

— La machine! — rêve Berthier, les yeux perdus dans ses souvenirs, — ça me connaît, ça, mon commandant! c'est mon ancien métier! Les turbines, les dynamos, les volants, tous les monstres qui finissent par mettre au jour, en fin de compte, des bimbeloteries, des articles de bazar! Mais les temps sont à la machine, de plus en plus, les siècles à venir la verront triompher, non point pour la création de ce grand outillage qui devait servir, comme l'a cru le rêveur, à suppléer l'effort de l'homme et alléger sa fatigue, mais pour satisfaire aux besoins nouveaux que se créent les civilisés. C'est un fait. Et pour trois siècles ou quatre, le pétrole...

— Bah! — coupa Redel, — trois ou quatre! Alors l'humanité sera unie, groupée. C'est le cycle : la famille, la tribu, la cité, la province, le royaume, la fédération... la dernière guerre a fragmenté le vieux monde en une poussière de petits États. Il a suffi que cinq cent mille hommes se trouvassent jargonner le même patois pour qu'on les constitue en peuple. Mais par-dessus la langue, les affinités et même les haines, il y a les nécessités de la vie, les besoins, la tyrannie des intérêts économiques. On en reviendra. C'est affaire de raisonnement, de logique. Et il faudra bien que ceux qui ont le blé s'arrangent avec ceux

qui ont le fer. Dans cette association de plus en plus large, sur un plan supérieur, ce sera le retour aux origines, l'individu délivré des sujétions anciennes, valant pour soi-même comme il arrive déjà dans les élites, chez les grands savants, les grands artistes. Moi, je ne crois pas à la hiérarchie des races, à la supériorité durable d'un groupe ethnique, De sorte que je refuse d'accorder à quiconque je ne sais quelle consécration de droit divin, de droit biologique... à peine un règne de domination qui ne tient qu'aux circonstances, qui est relatif, transitoire. Que demain l'on découvre une source nouvelle d'énergie dynamique, qui rende l'usage de la houille aussi anachronique que celui du bois, et des cinquante millions d'Anglais, la moitié sera de trop sur la vieille terre britannique...

— On l'a trouvée, cette force, — murmure Berthier.

Sa face se renfrogne. Les idéologies du vieux Redel, à part lui il les juge défavorablement. Parce qu'il est soldat, que l'autre est son chef, c'est doucement qu'il continue :

— On l'a trouvée cette force, mon commandant. Et c'est justement là le péril qui nous menace... elle est là, non loin de nous : Ce pétrole!... Il actionnera les tracteurs, toutes les machineries des usines. Par lui, les navires atteindront la grande vitesse. La maîtrise des mers! La maîtrise de l'air!... L'Empire du monde, le droit de modeler le monde à sa fantaisie!...

— Ce n'est pas de cette façon précaire que je veux parler, Berthier. Je pense à mieux, je songe aux jours d'après, quand cela sera usé aussi. Ce jour-là le nombre sera roi et parce que nous aurons les sympathies du nombre pour l'avoir adopté, pour avoir tendu la main et consenti une âme à ceux qui se lèveront alors, nous durerons, nous, la France impérissable. C'est pour cela que je donnerais volontiers le Tibesti avec ses trente mille Toubbous pour quelques millions de nègres, dont faire des soldats, dont discipliner la race anarchique et molle, dans l'attente, pour essayer de sauver ce qui restera de l'Europe un jour...

— Mon commandant, — dit Berthier. — que vous importe le groupe et pourquoi en appeler au sens racial puisque vous l'avez condamné? Pourquoi évoquer le prochain cataclysme puisque vous tenez pour fatale la marche à l'unité? Puis, ces millions de nègres, ces millions de soldats, comment les armer, les transporter? Vous n'aurez pas de marins, vous n'aurez pas d'avions, ni de convois mécaniques, vous n'aurez rien que de la chair humaine en posture d'humilité, tremblante devant la mort que distribueront les autres avec leurs engins terribles. Et malgré le nombre ou la sympathie du nombre, il vous faudra obéir. Mon commandant, nous serions des enfants bien sages sous la férule! nous accepterions les tarifs, nous achèterions la pacotille. Comment! le hasard nous arme, nous aussi, et cette arme nous la livrerons bénévolement?

— C'est vrai, admet Redel, c'est vrai!

— Allons-nous consentir cela? — demande Berthier d'une voix âpre.

Il s'est dressé à demi, les mains crispées au rebord de la table, la face pâle, les yeux durs. Et il continue devant le silence de l'autre, qui ne sait plus, maintenant.

— Oui, mon commandant, je vous le demande, allons-nous consentir à ce marché de dupes, nous laisser rouler par la treizième tribu? partir, quitter le pays?...

Il frappe un coup sec sur la table et il conclut :

— Dans le monde nouveau qui se prépare, il s'agit de savoir si nous allons consentir à être en vassalité. Je vous demande de saisir immédiatement le gouverneur de la colonie et, par-dessus lui, le chef de l'État. Ils ne savent pas! il faut les prévenir. Après nous verrons! S'ils ne sont vraiment point, là-bas, comme dans une hôtellerie, ils se cabreront. Nous, en tout cas, nous aurons fait notre devoir...

Sa voix tombe. Il regarde son chef qui a compris, qui se résout à consentir, à être mieux qu'un adjudant à quatre galons, usant son activité à des besognes infimes de surveillance et d'organisation. Oui, Redel, qui a compris, qui, des yeux de l'esprit, d'un seul regard, a revu l'histoire passée depuis la naissance de l'industrialisme : l'Angleterre : un bloc de charbon; le pain de la machine, la mise en coupe réglée de l'univers par des marchands favorisés et l'inexorable diplomatie de la race, cette politique toujours égale à elle-même, la Hollande évincée des mers, le Portugal réduit en vasselage, Copenhague bombardé, Dupleix et Suffren, le Canada et l'Inde, William Pitt et Wellington, puis Gibraltar, l'Égypte, les Boers, Malte, Aden, Malacca; tous les passages, tous les chemins, puis Fachoda; tout dernièrement la Propontide et l'Hellespont; encore planté au flanc du Maroc comme un couteau, le Riff où l'Espagne est commise à nous barrer la côte; Dar-es-Salam; la Nouvelle-Guinée, toutes les colonies allemandes raflées, la flotte de guerre providentiellement coulée, la flotte marchande saisie. Et après le passé, l'avenir! le monde nouveau dont Berthier avait tracé l'esquisse; les gigantesques machineries qu'actionneraient des forces nouvelles, le vieux carburant charbon remplacé par l'autre. Déjà la famille anglo-saxonne détenait les quatre cinquièmes des gisements et le monde inconnu, le monde lointain où l'on en pouvait trouver d'autres, elle se l'était approprié! Et, en ce point perdu des solitudes africaines, cette richesse que possédait la France on allait la subtiliser!...

Des siècles, durant lesquels le peuple de France serait réduit à l'esclavage économique, contrôlé, tenu de solliciter des maîtres, à des tarifs draconiens, le carburant nécessaire aux mille activités modernes. Une sorte de Portugal où un peuple de paysans végéterait, fabriquant du bon vin pour les mylords, du beurre pour les diaconesses aux dents de vieux cheval. Une peuplade quasi équatoriale à qui l'on vendrait des cotonnades, du savon pour la barbe, des stylographes et des aiguilles...

— Je vais prévenir, Berthier, vous avez raison! il faut les mettre en garde là-bas! Rédigeons cela ensemble. On va saisir Dakar, le Gou-

verneur, les Colonies, la guerre. On emploiera le chiffre... Pourvu qu'il soit temps!...

Il se leva. L'œil sombre, fourrageant sa barbe, Berthier le guida vers le bureau. Et sur la petite table, Redel tournant fébrilement autour de lui, le capitaine commença d'écrire.

— C'est cela, — disait le vieux chef, — c'est cela. Oui, mettez ça, Berthier, mettez ça...

Ils causaient à voix basse comme s'ils redoutaient qu'on pût les entendre, l'un la plume dressée, l'autre dessinant de ses mains sèches des mimiques démonstratives ou des gestes coupants :

— C'est ça, Berthier, c'est ça.

— Vous êtes sûr du chiffre? — demanda le capitaine plus tard.

— J'en suis sûr autant qu'on peut l'être avec ces gens-là. Et puis qu'importe après tout! L'essentiel est de toucher Paris.

Deux heures après, Berthier venait réveiller le télégraphiste.

— Eh là, Menoge, du travail! En vitesse... C'est sérieux, très!...

Sous la petite lampe triste, longtemps, le morse balança sa cadence monotone. Dans les antennes grésillèrent les signaux venus de là-bas, le collationnement des chiffres que l'homme suivait un à un, toute son attention bandée.

***

A ces deux romans, riches de péripéties tumultueuses, opposons deux livres discrets, tout en nuances, où se déploient des talents plus mesurés et plus fins. *Le Tourment du Passé*, de M. René de la Pagerie; forme une suite de notations mélancoliques sur le thème des regrets qu'inspirent les choses mortes et les heures écoulées :

Au sommet d'une colline, qui s'allonge du Nord au Sud en forme d'éperon, la vieille maison est blottie à l'ombre de son bois de chênes.

La côte est dure à gravir. A moitié chemin, il y a un noyer sous lequel d'ordinaire je fais halte un instant pour aspirer à pleins poumons l'air pur et embrasser du regard l'immense horizon demi-circulaire, fait de coteaux et de vallons, de champs cultivés et de forêts, où courent au premier plan, en trois lignes presque parallèles, la grand' route, la voie ferrée et la rivière. Puis je repars; j'atteins la crête que couronne le bois de chênes, et à peine ai-je franchi la grille, à peine ai-je fait cent pas dans l'allée verte, que déjà le sol commence à redescendre; les arbres s'écartent à droite et à gauche, le versant occidental apparaît, nouveau panorama aussi vaste que l'autre. La vieille maison est là tout près et pour ainsi dire à mes pieds, mais en partie masquée par un pli de terrain où elle s'abrite. Je n'aperçois tout d'abord, à travers les feuillages, que son toit inégal et rougeâtre, et la cime du grand cèdre qui se dresse devant elle au centre du jardin.

Maison basse et comme écrasée sous sa haute toiture de tuiles; maison si modeste, si rustique, que nous sourions quand les bonnes gens du pays l'appellent : « le château ». Sa façade disparaît sous les rosiers grimpants, les lierres et les vignes vierges; deux grenadiers qui montent jusqu'au premier étage, encadrent son seuil. Elle est près de deux fois centenaire, et tout en elle dit son âge, aussi clairement que la date de 1733 gravée au fronton de la porte. Mais ses murs épais d'un mètre lui font une sereine vieillesse.

Des fenêtres et du jardin la vue s'étend à l'infini, vers le couchant. A certains jours, quand les lointains s'embrument, on croirait avoir l'océan en face de soi.

C'est la maison de ma mère. Mon grand-père qui l'avait achetée vers 1840 la lui a léguée à sa mort. Elle y était venue, enfant. Enfant, j'y suis venu à mon tour. Plus tard, j'y ai vu jouer auprès d'elle d'autres enfants, ceux de mon frère et de mes sœurs. De nouveau, le pauvre Pleyel si fatigué a gémi sous des petites mains tâtonnantes; de nouveau, des petites voix claires ont chanté :

Où donc allez-vous si tard,
Compagnons de la Marjolaine?...

... C'est la maison de ma mère, c'est le vieux nid.

***

Quatre ou cinq kilomètres avant la gare, dans le fond de la vallée, entre les épais rideaux de peupliers, le sifflet des trains a une vibration assourdie et prolongée qui suffit à me donner la sensation du retour. Et presque aussitôt, par-dessus le remblai qui s'abaisse l'éperon se profile, avec les deux cyprès à son extrême pointe.

Aux jours douloureux de ma jeunesse où je venais chercher là l'unique refuge, je n'ai jamais entendu ce sifflement si particulier si connu de moi, sans un battement de cœur. J'arrivais comme la bête blessée qui regagne son gîte, sûr que ma mère m'attendait en haut de la côte, sûr d'apercevoir devant la grille sa robe noire et ses cheveux blancs. Lorsque ensuite il me fallait repartir, elle était encore à la même place, me suivant des yeux jusqu'au premier tournant de la route; je sentais sur moi en m'en allant cette muette bénédiction.

Même de loin, c'était le refuge. En proie aux vaines tristesses où ma vie s'est consumée, las de me heurter sans cesse aux mêmes énigmes, je me disais dans mes nuits d'insomnie : « Il faut penser à la vieille maison... » Et ma volonté la faisait apparaître, en effet, devant moi. Toujours elle m'apparaissait sous son calme aspect nocturne, endormie, silencieuse, toute blanche sous le grand clair de lune qui projetait à ses pieds l'ombre du cèdre et faisait briller les petits carreaux des fenêtres. Je distinguais l'étoile polaire à gauche, au-dessus du toit dont la ligne brisée se détachait sur le ciel; j'entendais s'égoutter les branches d'arbres et bruire dans l'herbe d'invisibles

bestioles. Alors mes yeux se fixaient sur la croisée de la chambre où je savais que reposait ma mère; et mes nerfs se détendaient, je retrouvais le sommeil, comme aux bienheureux jours d'enfance où je ne m'endormais que ma main dans la sienne.

***

Deux chattes, la mère et la fille, deux chattes paysannes nées à la ferme, se sont données à nous, et viennent chaque jour comme deux pauvresses quêter devant la porte. La vieille arrive assez souvent en retard. Alors, tout en lui versant un peu de lait, dans une assiette creuse, ma mère lui dit : « Mais, ma pauvre femme, il ne faut pas venir ainsi l'une après l'autre, c'est trop de dérangement. »

Elles attrapent des souris, surtout des petits mulots, et les apportent près de l'assiette, où on leur donne leur déjeuner, comme pour dire : « Eh bien, quoi! on n'est pas des fainéants. Vous nous nourrissez, c'est vrai; mais nous travaillons, nous vous tuons vos souris; nous gagnons notre pain. »

A chaque repas, elles laissent une bouchée, une seule, dans l'assiette, — comme les paysans dont c'est la manière polie d'exprimer que la portion était plus que suffisante et qu'ils n'ont plus faim.

La vieille chatte, défiante, farouche, n'avait probablement jamais été caressée. J'ai fini par l'apprivoiser un peu. Elle accepte une caresse à sa joue, la recherche même et l'aime; mais cela est pour elle si inaccoutumé, si énervant, que pendant ce temps, elle frémit, écarquille ses ongles, et semble danser d'un pied sur l'autre.

Au déclin du jour, quand ma mère va visiter ses rosiers, elles marchent toutes deux devant elle, côte à côte, à pas comptés, la queue droite, comme deux clergeons portant des cierges devant le Saint-Sacrement, ou deux bedeaux dressant leurs hallebardes.

***

La vieille maison ne change pas plus d'une année à l'autre que son décor champêtre et ses grands horizons.

Grincements de chaque serrure et de chaque gond, craquements des boiseries, sonnerie de la pendule quinquagénaire, je connais tous les bruits qui rythment sa vie, comme on connaît les diverses inflexions d'une voix amie.

Le matin, en particulier, ils se succèdent dans un ordre invariable.

Quatre heures et demie : la petite cloche du couvent lance à toute volée son clair appel.

Cinq heures : pas lourds et traînants dans la cour de la ferme; les bœufs vont boire au timbre.

Six heures : l'Angélus sonne au clocher de l'église.

Six heures et demie : au jardin, le sable craque sous les sabots de Lageon, et presque aussitôt la saccade à deux temps du puits m'indique qu'il tire de l'eau pour ses arrosages.

Sept heures : les contrevents de la cuisine s'ouvrent en gémissant, puis ceux de la salle à manger, du vestibule et du salon. A la même minute, et souvent même un peu avant, le loquet qui ferme la chambre de ma mère fait entendre en se soulevant son petit claquement sec.

Sept heures et quart : le facteur sonne à la porte de la cour, ou plutôt il essaie de sonner. Mais les fils de fer qui aboutissent à la sonnette suspendue près des grenadiers, sont si rouillés et si détendus qu'en général ils ne la font que tinter; leur tressaillement suffit à nous avertir que quelqu'un demande à entrer.

Bruits bien discrets et qui, loin de rompre l'impression de paix, y contribuent.

Il faut venir ici pour goûter le silence, pour savoir ce que c'est que l'absolu silence. Quand il ne fait pas de vent, la nuit s'écoule dans un calme si parfait que de ma chambre je puis, en prêtant l'oreille, percevoir le léger tic-tac de la pendule qui est au-dessous de moi au salon; à peine de temps en temps le stri-stri d'un grillon, le sourd roulement d'un train dans le fond de la vallée, ou quelque part au loin l'aboiement d'un chien. Durant la journée même je n'entends que des chants d'oiseaux ou de lointaines voix de bergères.

***

Tout est vieux dans la vieille maison.

Les croisées ferment mal et les portes ont une fâcheuse tendance à s'ouvrir d'elles-mêmes.

On hésite à laver les vitres parce qu'elles ne tiennent plus très bien.

Le plancher du salon a des feuilles à demi défoncées, d'autres qui plient et grincent sous le pied.

Les rideaux de la chambre rouge ont pâli sous le soleil.

Les pincettes ne pincent plus.

Dans la salle à manger, au-dessous de la fenêtre, le mur est zébré de balafres blanches qu'y ont faites les pattes de nos chiens : « Léda!... Paf!... Fracasse!... veux-tu t'en aller!... » Et le chien s'en allait d'un bond comme il était venu, et à chaque fois c'était une nouvelle égratignure au brun clair de la muraille.

Au premier étage, sur une table, trône un chien empaillé, notre premier chien, Punch. Et au grenier, dans un petit lit de fer, où j'ai dormi, Sidonie dort son sommeil de Walkyrie.

Sidonie est une ancienne poupée, grande comme un enfant de quatre ou cinq ans. C'était jadis un clergeon, vêtu d'un beau surplis blanc par-dessus sa robe rouge et coiffé d'une calotte rouge. Ayant eu la tête brisée, il fut relégué au fond d'une armoire d'où l'exhuma longtemps plus tard une nouvelle génération d'enfants. De vieilles mains très adroites lui refirent une tête avec une grosse éponge, en recouvrirent la face antérieure de calicot blanc, et y brodèrent à la soie de différentes couleurs des sourcils, des yeux, des narines et une bouche; le reste de l'éponge figurait une chevelure blonde peu soignée. Du

coup, le monstre changea de sexe; il revêtit une robe et un corsage de Suissesse, et reçut le nom de Sidonie. — Rien de plus effarant que sa rencontre, lorsqu'on l'apercevait affalé sur un banc ou dans un fauteuil avec sa face pâle... comme un linge.

Au total, une espèce de dieu Lare qui maintenant repose au grenier dans son petit lit d'enfant, les yeux toujours grand ouverts, et qui peut-être veille de là-haut sur nous.

***

On dirait que ceux mêmes qui habitent aux alentours, participent de sa longévité. On vit vieux au village. Je revois chaque année les anciens du pays, le boulanger, le boucher, l'aubergiste, le sacristain, et ils ne me semblent ni plus blancs ni plus voûtés. Le sacristain continue à détonner aux mêmes endroits du *Kyrie* ou de l'*Agnus Dei*. Lageon, le jardinier, depuis combien de temps est-il là? Et avant lui, s'il y a eu Raveaud ou Bachelier, n'est-ce pas le même être sous un autre nom, mais sous la même blouse ardoise à agrafe d'argent? La mère Chapuis ou la mère Badon, que j'ai vues tour à tour venir avec la même cape noire et le même bonnet blanc, la même démarche alourdie par l'âge, la même voix chantonnante et cassée, n'est-ce pas une seule et même bonne vieille? Parfois, lorsqu'un paysan me salue, je me dis : « C'est un tel. » Non, c'est son fils. Erreur sans importance.

***

Lageon fait partie de la vieille maison; il s'est identifié avec elle; elle et lui ne se conçoivent plus l'un sans l'autre.

Digne vieil homme, long, sec, édenté, avec un nez immense et de courts favoris blancs, qui toute sa vie a travaillé dur, et qui, raidi par les rhumatismes, marche en écarquillant ses jambes maigres. Il est pieux, très poli, volontiers bavard, et il aime à commérer un peu ou à raconter sa vie en s'appuyant sur sa bêche. Je connais si bien ses histoires, maintes fois entendues, qu'au besoin je pourrais le souffler; mais c'est inutile; comme tous ceux qui ne savent ni lire ni écrire, il a une mémoire étonnante. Le parc est devenu quasi son jardin; mieux que moi il en connaît tous les arbres, un par un; il sait quelle main a greffé ce pommier, en quelle année a été ébranché ce cèdre, comment a été cassé ce cytise et quand il s'est « repris ». Un arbre est pour lui un être vivant; en le plantant ou en l'abattant, il lui parle : « Viendras-tu? Où est-elle, ta racine? » Il ne cache pas son dédain pour les jardiniers de la ville et les nouvelles méthodes d'horticulture. Il a le respect de toute tradition. L'essentiel est à ses yeux de ne rien semer ou de ne rien cueillir qu'en « vieille lune », c'est-à-dire lorsque la lune est dans son dernier quartier ou dans son plein. Ses prédictions atmosphériques, que ponctue une prise de tabac, sont énoncées avec un air de certitude qui me ravit : « Les taupes ont fouillé; si nous

n'avons pas de l'eau ce soir, je serai bien trompé. » Il est souvent trompé; mais que je me garderais bien de railler cette science ingénue, faite d'un peu d'observation et de beaucoup de routine, cette sagesse paysanne qui rejoint Virgile!

Son vocabulaire lui-même est une survivance. Il parle comme parlait Jacques Bonhomme. Il dit : « le vent de galerne », pour le vent d'ouest; « tout chapetit » pour à petits pas; une « goulée » pour une bouchée; une « couée » pour une couvée; une « arantelle » pour une toile d'araignée; une « éloise » pour un éclair de chaleur; un « biquion » pour un chevreau; une « chalibaude » pour une flambée de menu bois; une « luma » pour un limaçon; une « grouillée » de canetons; une « frouée » de perdreaux. Il dit : « Cet arbre s'était mis d'abord à pousser comme un fou; le voilà qui délinque; il finira par mourir. » Et sans cesse au commencement des phrases revient la formule : « Si je suis du monde l'an prochain... »

Il en est depuis si longtemps, que je ne puis m'imaginer un jour où il n'en serait plus, où il finirait lui aussi « par mourir ».

***

Enfin *la Conquête de l'Idéal*, de M. Robert Coiplet, plaira aux cœurs sensibles qu'émeut le spectacle de la vie simplement contée. C'est le début d'un jeune auteur qui fait preuve d'une sincérité charmante. Là encore on voit un enfant rêver de gloire et tenter de se hausser jusqu'à l'idéal entrevu. Le drame est surtout intense; il y passe un bel amour qui sait demeurer chaste; un désespoir d'un accent émouvant s'y résout en résignation. De la gaucherie et parfois un peu trop de littérature ne parviennent pas à gâter une sensibilité très fine et un goût noble et sûr pour la beauté.

Mon père mourut comme j'allais avoir cinq ans. Il fut emporté après une très courte maladie et laissait nos affaires en un tel état qu'une fois tout réglé nous n'eûmes plus rien.

Ma mère dut gagner sa vie et la mienne.

Elle essaya d'abord de monter un commerce de modes, elle connaissait peu la partie; elle était bien faible, et bientôt elle dut travailler chez les autres.

Elle était bonne couturière, elle fit ce qu'on appelle des journées bourgeoises. C'est une triste chose, il faut partir le matin de bonne heure pour aller loin parfois, coudre tout le jour, sans perdre une minute, bien heureux si les personnes qui vous emploient ne sont pas trop désagréables et si le travail n'est pas trop mauvais, s'il ne s'agit point de vieilleries impossibles à raccommoder et qu'il faut, malgré tout, remettre en état, parce que la dame de maison a déclaré qu'elles étaient encore très bonnes.

Il arrivait parfois que le soir, au moment de partir, la dame disait :

— Puisque jeudi prochain vous devez venir, amenez donc Marcel avec vous.

Je suis allé ainsi dans les maisons où ma mère travaillait. Elle n'aimait pas beaucoup cela, ni moi non plus.

De toute la journée, je n'ose bouger. Je reste assis près d'elle, soit que je tourne les pages d'un livre, qu'on m'a prêté et qui ne m'intéresse pas, soit que je joue silencieusement avec un bout d'étoffe tombé de son ouvrage. Ils étaient bien longs, ces jeudis, mais le plus dur c'était le repas de midi; et je savais que ma mère en souffrait. Mon déjeuner était en plus de son salaire, c'était un supplément qu'elle n'avait point gagné, c'était presque une aumône. Elle n'osait pas me dire de manger à ma faim et moi, je n'ouvrais pas la bouche.

Nous n'étions délivrés que le soir en nous retrouvant chez nous.

Maman préférait rester le jeudi à la maison. Elle cousait pour nous ou pour des clients d'alentour. Ainsi elle était à moi seul. Quand mes devoirs étaient finis, je venais m'asseoir à ses pieds, et, silencieux, je l'admirais.

Elle se tenait près de la fenêtre, le jour découpait son doux profil, il mettait des lueurs dans ses beaux cheveux blonds. Je m'approchais pour la câliner, elle interrompait son ouvrage, me souriait. Sa tendresse me donnant du courage, je lui demandais de jouer du piano. Elle grondait un peu sur son temps perdu, mais ne refusait pas. Elle connaissait bien les airs que j'aimais; elle jouait, et moi, blotti dans un fauteuil qui fut à mon père, j'écoutais, les yeux clos, la musique délicieuse. Il est notre ami le piano. Comme tous nos meubles il vient du temps heureux d'avant notre misère, mais c'est lui que nous aimons le mieux.

Parfois, les soirs où je la vois plus triste et plus soucieuse, après m'avoir couché, maman revient vers lui, elle joue à la sourdine, et j'ai l'impression du lit où je reste éveillé, qu'elle et le vieux piano se comprennent et qu'ils se font des confidences que je ne devine pas.

Les jours d'école, maman me donnait trois sous qui payaient mon déjeuner à la cantine; j'emportais du pain, un peu de vin et un dessert, dans un panier. Ce dessert, bien souvent, c'était le sien qu'elle avait gardé la veille, en se cachant, pour moi.

Nous partions à deux, elle venait jusqu'à l'école, et vite se sauvait pour être exacte à son travail.

Je trouvais, à quatre heures, la clef chez une voisine. Elle était vieille et vivait seule, on la nommait madame Jacquier. J'attendais chez elle le retour de maman. Je copiais mes devoirs sur un bout de la table et madame Jacquier me faisait répéter mes leçons. Le logis était bon et doux. J'avais, chaque jour, un grand bol de chocolat que la vieille dame me réservait de son déjeuner du matin. Elle y mettait tant de sucre qu'il m'écœurait. Je n'osais rien en dire, mais j'en laissais beaucoup sans qu'on le vît et c'était un vieux chat familier qui s'en régalait. On l'appelait Pacha et il était très pares-

seux. Il avait, je crois, douze ans passés. Souvent j'interrompais mes devoirs pour lui agacer les moustaches. Ils étaient finis cependant, avant que maman ne rentrât. Elle venait si tard ma pauvre maman, certains jours surtout, dont j'avais peur, qu'elle travaillait hors de Paris.

Ces soirs de longue attente, Pacha dormant sur mes genoux, la vieille dame me contait une histoire. Elle n'en savait qu'une et j'aurais pu la dire aussi bien qu'elle. C'était un récit de l'entrée des Prussiens dans son village, en 1870.

Ils étaient arrivés après la débâcle de Saint-Quentin. Les Français remontaient sur le nord, vers Cambrai pour s'y enfermer. Tout le jour, il était passé des troupes exténuées, des blessés qui n'osaient s'arrêter de peur d'être pris par l'ennemi.

Dans la nuit, les derniers Français à peine partis, les Prussiens arrivaient. Ils étaient ivres. Ils envahissaient les maisons, se couchaient sur le sol et s'endormaient.

Le lendemain, ils avaient, plus dispos, volé les provisions des habitants.

Nos francs-tireurs les harcelaient, ils les craignaient beaucoup et croyaient partout en découvrir. Ils avaient brûlé une ferme et fusillé le paysan pour avoir caché deux mobiles.

Madame Jacquier, à cette époque, était encore une jeune fille. Ses parents avaient trois Prussiens à loger. L'un d'eux, triste et pensif, disait toujours dans son jargon : « Guerre malheur! madame, grand malheur. »

Quand il voyait un enfant dans la rue, il comptait sur ses doigts en le désignant : un, deux, trois, quatre, cinq... Il voulait dire qu'il avait laissé cinq petits enfants en Allemagne.

Quelquefois maman arrivait pendant le récit de la vieille dame. J'entendais son pas dans l'escalier et j'allais ouvrir avant qu'elle eût frappé.

Elle demandait : « A-t-il été sage? Ne vous a-t-il pas ennuyée? » Madame Jacquier faisait doucement signe que non. Nous disions bonsoir et je suivais ma mère. C'était notre meilleur moment, nous avions tant de choses à nous dire, tant de questions à nous poser : « As-tu bien travaillé? As-tu pensé à moi? » J'annonçais mes notes de l'école et je voulais savoir tout ce qu'elle avait fait. Elle répondait lasse et un peu triste, ainsi que toujours je l'ai vue. En me dressant pour me grandir, j'embrassais ses cheveux.

Je les ai vus griser peu à peu et blanchir, ces beaux cheveux que j'aimais tant, quand ils prenaient sous ses doigts le matin, leurs plis lourds et dorés.

Le dîner pour nous n'était pas bien long. Nous causions encore après, elle achevait un travail pressé, mais souvent je l'obligeais à le quitter pour me blottir dans ses bras et m'y endormir comme un petit enfant.

. . . . . .

Il m'arriva de demander la permission d'amener Charlain à la maison. Maman voulut bien, il fut convenu que mon ami viendrait passer un jeudi chez nous. Ma mère fit ce jour-là quelque dessert dont nous n'avions pas l'habitude et je sortis mes jouets pour en faire honneur à mon ami.

Charlain se montra plus timide et plus gauche encore qu'à l'ordinaire. Il parlait bas et remerciait à tout propos. Vers le soir il s'apprivoisa, notre jeu en devint plus bruyant. Je fus un chasseur, il était un lion. La chambre était la brousse, le casier à musique fut un rocher à l'abri duquel je guettais à l'affût.

Un geste malheureux du chasseur maladroit fit trébucher le meuble d'où les partitions s'écroulèrent. Maman nous demanda d'être plus calmes et, pour nous apaiser, elle se mit au piano.

Je ne sais pas ce qu'elle a joué ce soir-là. C'était un air très doux, triste et très lent. Les notes tombaient comme de lourdes larmes, un accord essayait de monter, mourait et reprenait, tel un sanglot que nul ne vient calmer.

Le jour s'effaçait dans un ciel rose et mauve et maman semblait nous avoir oubliés.

Charlain, près de moi, me serrait la main. Je songeais, sans comprendre pourquoi, à la détresse des jours saints dans les églises emplies de chants de deuil.

L'ombre à la fin l'arrêta. L'heure était venue du départ de Charlain. J'obtins de le reconduire.

Au moment où j'allais le quitter, mon ami me demanda :

— Ta mère, elle a donc du chagrin?

— Je ne sais pas, pourquoi?

— C'est que, au moment de partir, en lui disant adieu, je crois bien avoir vu... oui, je crois bien qu'elle avait pleuré en jouant du piano.

Et c'était vrai. Quand je rentrai, je le vis bien à ses yeux rouges.

Ah! pourquoi pleurais-tu? Je n'osais rien te demander, mais je t'ai serrée si fort dans mes bras que tu as compris, et j'ai cru le sentir par la douceur que tu as mise dans ton baiser.

Ce sont des lueurs qui brillent dans mon passé. Pâles lumières perçant l'ombre. Dans la suite des jours ce sont des jours moins sombres. C'était du bonheur que tout cela, c'était du bonheur puisque à l'évoquer je me sens plus calme, et que ces souvenirs m'apaisent.

Puissent-ils le faire assez pour que je dise sans trop de peine les heures lourdes qui viendront.

Je ne veux pas quitter déjà ces heures plus douces, je ne me sens pas assez fort. Je veux songer au bonheur qui n'est plus, lui demander la paix, qui si souvent me manque.

Charlain fut malade. Le maître qui savait notre amitié me chargea de le visiter.

Je n'étais jamais allé chez mon camarade. Il habitait une maison

pauvre, dans une rue sale, où l'eau des ruisseaux croupissait en empestant.

Un soir, après la classe, je montai chez lui. Madame Charlain était absente. La concierge avait la clef et m'annonça d'un air bourru qu'elle allait m'accompagner.

L'escalier était sombre, on y butait et les mains s'engluaient sur la rampe. Au fond d'un couloir infini aux portes numérotées, après avoir ferraillé, la femme ouvrit.

Charlain était couché. La pièce où l'on entrait devait servir de chambre, de salle à manger, de cuisine. On y voyait un poêle, un buffet de bois blanc, un lit où mon camarade reposait.

Il tourna vers nous son visage amaigri et me sourit.

— Tu es gentil d'être venu, — me dit-il, — assieds-toi.

Il me prit la main.

La concierge demandait :

— Tu n'as besoin de rien?

Il dit : « merci », de son doux air poli et montrant une fiole à portée de sa main :

— J'ai pris ma potion à l'heure voulue.

La concierge partie, il reprit pour moi :

— Je vais mieux, tu sais, mais j'ai été bien malade. Le médecin a dit que j'avais fait de la congestion. J'ai pris froid dans la cour, à l'école. Aussi c'est de ma faute : je ne mets jamais mon capuchon.

Il mentait : il n'avait pas de capuchon. Il m'avait dit un jour que sa mère ne pouvait point lui en acheter. Je me tus, il continua :

— Je reste seul maintenant, il n'était pas possible à maman de manquer toujours son travail pour me soigner. Elle voulait me faire entrer à son hôpital, mais j'ai eu peur, j'ai refusé.

» Je pourrai me lever dans quelques jours.

Il s'enquit de l'école et regretta que l'on eût fait, en son absence, la composition d'histoire où il était très fort.

Tout à coup, il demanda :

— Comment trouves-tu ici?

Et devant mon silence :

— C'est triste n'est-ce pas?

Je fis signe que non.

— Mais si, c'est triste, c'est pauvre. Ce n'est pas comme chez vous : vous avez de jolies choses, vraiment, des choses que je n'avais jamais vues. Ici, ce n'est pas cela, nous sommes des pauvres.

— Mais nous aussi, Charlain.

— Oh! ce n'est pas pareil : chez vous ça ne se voit pas.

Qu'y avait-il de différent? Nous ne pouvions le deviner. Dans la chambre de Charlain du linge séchait sur des cordes, de la tisane fumait sur un fourneau où des braises achevaient de brûler. Posée sur le buffet entre un berger de porcelaine et un flacon d'encre de deux sous, une Sainte-Vierge en plâtre, entourée de fleurs de papier témoignait de la dévotion de mon camarade. Les chaises de bois blanc étaient

vieilles, des calendriers décoraient les murs et certains dataient de deux ou trois années.

Chez nous ce n'était pas ainsi : Charlain avait raison. Nous avions trop de meubles pour nos deux pièces étroites, mais nous avions de jolies choses. Ma mère avait sauvé du désastre tout ce qu'elle avait pu, les souvenirs des jours de joie. Nous étions pauvres mais ça ne se voyait pas. Notre pauvreté n'était ni triste, ni laide, et la pauvreté qui n'est point laide n'a plus l'air d'exister.

Je fis à maman le récit de ma visite à Charlain.

— Nous semblons riches, — lui dis-je, — auprès de ceux qui sont malheureux comme lui. Pourquoi, puisque nous non plus nous n'avons pas d'argent?

Maman sourit et m'attira vers elle :

— Un jour tu le sauras, Marcel. Je ne pourrais pas te le dire. Sois sage et savant, d'ici là, pour me rendre heureuse.

Aujourd'hui, je sais chère disparue, pourquoi la paix était chez nous. C'est que tu étais là et que tu étais l'âme. Le jour où tu partis j'ai vu la place que tu tenais, et seul au milieu des objets que tu n'animais plus, j'ai pleuré d'abandon.

Pourquoi me manques-tu? Tout ce qui fut n'eût pas été peut-être, toi présente? Pourquoi es-tu partie sitôt? J'avais besoin de toi encore, tu aurais dû rester.

En ce moment, où pour en être aidé je cherche ton image, j'irais, si tu étais là, m'agenouiller devant toi avec ferveur et demander à la clarté de tes doux yeux d'apaiser mon tourment.

Tu n'aurais pas dû t'en aller...

Il faut borner là nos citations. Peut-être notre choix est-il arbitraire et ajoutons-nous une injustice à celles qui furent déjà commises. Les Grecs élevaient des autels votifs au Dieu inconnu. L'avenir saura bien découvrir le maître inconnu, s'il en est parmi ces débutants.

JEAN DE PIERREFEU

EN GAGNANT MA VIE[1]

X

Lorsque la neige commença à tomber, grand-père me conduisit de nouveau chez sa belle-sœur.

— Ce n'est pas un mal pour toi, non! — me dit-il.

Il me semblait que, durant cet été, j'avais beaucoup vécu, que j'étais devenu plus sage et plus vieux; mais il me semblait aussi que chez mes patrons, l'ennui s'était accru encore en ces quelques mois. Chez eux, les indispositions, les indigestions provenant d'un excès de nourriture étaient tout aussi fréquentes; on se racontait toujours avec les mêmes détails, le cours des maladies; ma grand'tante priait toujours Dieu avec les mêmes menaces et la même méchanceté. La jeune patronne avait maigri à la suite de ses couches, mais elle se mouvait avec la même ampleur et la même importance que lorsqu'elle était enceinte. Quand elle cousait du linge pour les enfants, elle chantonnait éternellement la même chanson :

Spiria, Spiria, Spiridon,
Spiria, mon cher petit frère,
Je vais m'asseoir dans le traîneau,
Spiria s'assied sur le rebord.

Quand je pénétrais dans la pièce, elle s'arrêtait immédiatement et criait avec irritation :

— Que veux-tu encore?

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

Je suis persuadé qu'elle ne connaissait aucune autre chanson que celle-là.

Le soir, les patrons m'appelaient dans la salle à manger et m'ordonnaient de raconter comment tout se passait sur le bateau.

Je m'asseyais près de la porte des cabinets et je commençais; il m'était agréable d'évoquer cette autre vie, au milieu de celle qu'on m'imposait. Je me laissais entraîner, j'oubliais mon auditoire, mais pas pour longtemps; les femmes n'avaient jamais été sur l'eau, elles m'interrogeaient :

— Mais, enfin, quand même, c'est dangereux?

Je ne voyais pas ce que l'on pouvait craindre.

— Et si tout à coup, à un endroit profond, le navire chavirait!...

Le patron riait aux éclats; j'avais beau expliquer que les bateaux ne coulaient pas toujours, je n'arrivais pas à convaincre les deux femmes. La vieille était persuadée que les bateaux n'étaient pas portés par l'eau mais qu'ils roulaient avec des roues, sur le fond de la rivière, comme les chars sur une route.

— Comment pourraient-ils flotter, puisqu'ils sont en fer? Est-ce que les haches peuvent flotter?

— Les carafes ne s'enfoncent pas non plus dans l'eau!

— Quelle comparaison! Une carafe, c'est petit et c'est vide!

Quand je parlais de Smoury et de ses livres, on me regardait d'un air méfiant; la vieille assurait que seuls les imbéciles et les hérétiques composent des livres.

— Et le livre des Psaumes? Et le roi David?

— Le livre des Psaumes est une écriture sacrée, et le roi David lui-même a demandé pardon à Dieu de l'avoir composé...

— Où est-ce écrit?

— Dans le creux de ma main; si je te prends par la peau du cou, tu le verras bien!

Elle sait tout, la vieille, elle parle de tout avec assurance, et toujours brutalement.

— A la rue Teotchorka, il y a un Tatare qui est mort; son âme est sortie par sa bouche, elle était noire comme du goudron!

— L'âme est esprit, — dis-je.

Mais elle clame avec mépris :

— Celle même d'un Tatare? Imbécile!

La jeune femme a peur des livres, elle aussi.

— C'est très mauvais de lire, surtout quand on est jeune, — décrète-t-elle.

Je vivais dans un brouillard d'ennui abrutissant et, pour m'en dégager, je m'efforçais de travailler le plus possible. La besogne ne me manquait pas; il y avait deux petits enfants dans la maison; les nourrices n'agréaient jamais aux patrons qui en changeaient constamment; je devais donc soigner les bébés, laver les langes chaque jour et, une fois par semaine, j'allais rincer le linge à la « source de la gendarmerie », où j'étais la risée des blanchisseuses :

— Regardez cette lavandière en pantalon!

XI

Je suis à la fois amusé et attristé quand je pense combien d'humiliations, de mortifications et d'inquiétudes me valut ma passion toujours grandissante pour la lecture. Une coupeuse, qui habitait auprès de notre maison, me prêtait quelques livres.

Ils me paraissaient extrêmement coûteux et, de peur que la vieille patronne ne les brûlât dans le poêle, je m'efforçais de ne pas penser à ceux-ci; je me mis à prendre de petites brochures à la boutique où j'allais acheter le pain pour le thé du matin.

L'épicier était un gaillard antipathique, toujours suant, aux lèvres charnues, au visage blême et terne, couvert de taches et de cicatrices scrofuleuses, aux yeux blancs, aux mains bouffies, aux doigts courts et maladroits. Le soir, sa boutique servait de lieu de réunion aux adolescents et aux filles légères de la rue. Le frère de mon patron venait là presque tous les soirs pour boire de la bière et jouer aux cartes. On m'envoyait souvent le chercher à l'heure du souper et, plus d'une fois, je vis dans l'arrière-boutique exiguë, la femme un peu niaise de l'épicier assise sur les genoux de Victor ou d'un autre. Le mari n'avait pas l'air de s'en émouvoir, il

ne se fâchait pas davantage quand sa sœur, qui l'aidait dans son commerce, se laissait embrasser par les chantres, les soldats et tous ceux qui en avaient envie. Il n'y avait pas beaucoup de marchandises dans le magasin, ce que l'épicier expliquait en disant qu'il venait seulement d'ouvrir sa boutique, qu'il ne s'était pas encore organisé; cependant il était là depuis l'automne. Il montrait aux clients, aux visiteurs, des cartes postales obscènes et permettait aux amateurs de copier les vers indécents qui les accompagnaient.

Je lisais des livres sans valeur et je payais un copeck pour la location d'un volume; c'était cher, et je n'en retirais aucun plaisir. Ce qui me plaisait le mieux, c'était la *Vie des Saints*; j'avais foi en ces récits qui parfois m'émouvaient profondément. Les martyrs me rappelaient tous la « Bonne Affaire »[1], les saintes, ma grand'mère et les ermites, mon grand-père.

Je lisais au hangar quand j'allais fendre du bois, ou au grenier, ce qui était également incommode. Parfois, quand le livre m'intéressait ou qu'il fallait le finir à la hâte, je me levais la nuit et j'allumais la bougie. Mais la vieille patronne remarqua que les bougies diminuaient fort vite et elle se mit à les mesurer avec une brindille de bois. Quand elle découvrait le matin qu'il manquait trois centimètres à la bougie, c'était un affreux vacarme dans la cuisine. Victor, révolté, clamait du haut de sa soupente :

— Finissez donc de crier, maman! Il n'y a pas moyen de vivre. Évidemment, il brûle la bougie parce qu'il lit. Il prend des brochures chez l'épicier, je le sais... Allez donc voir au grenier...

La vieille s'empressa d'y monter; elle trouva je ne sais quel livre et elle le déchira...

J'employai toutes sortes de ruses; la vieille découvrit à plusieurs reprises mes livres qu'elle brûla et je me trouvai devoir à l'épicier la grosse somme de quarante-sept copecks. Celui-ci exigeait l'argent et me menaçait de se payer sur l'argent des patrons, un jour que je viendrais lui acheter du pain.

— Que t'arrivera-t-il, alors? — me demandait-il en ricanant.

Il m'était indiciblement antipathique; il le sentait sans

1. Voir *Ma vie d'enfant*, Calmann-Lévy, éditeur.

doute, car il se plaisait à me tourmenter par toutes sortes de menaces avec un plaisir évident; quand je pénétrais dans sa boutique, son visage tacheté s'élargissait et il s'informait d'un ton aimable :

— Tu apportes l'argent?

— Non.

Il se renfrognait et fronçait les sourcils.

— Hein! Faut-il que je me plaigne au juge de paix? Pour qu'on t'envoie dans une colonie pénitentiaire?

Comprenant qu'il ne plaisantait pas, je résolus de voler pour me débarrasser de lui. Le matin, quand je brossais les habits du patron, j'entendais tinter dans les poches de son pantalon des pièces d'argent qui parfois tombaient et roulaient sur le sol; un jour, l'une d'elles glissa par une fente jusque dans le bûcher sous l'escalier; j'oubliai de le dire et je n'y pensai qu'en trouvant vingt copecks parmi les bûches, quelques jours plus tard. Quand je les rendis au patron, sa femme lui dit :

— Tu vois! Il faut compter ton argent, si tu en laisses dans tes poches...

Mais il répondit en souriant :

— Alexis ne vole pas, j'en suis persuadé!

Maintenant que j'étais résolu à voler, je me rappelai ces paroles, son sourire confiant et je sentis combien il me serait difficile de le tromper. A plusieurs reprises, je sortis d'une poche quelques pièces blanches, je les comptai, sans me décider à les garder. Pendant trois jours, je me tourmentai de la sorte, quand, soudain, tout s'arrangea le plus simplement du monde; le patron me demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'as-tu, Péchkof, tu as l'air ennuyé; es-tu malade?

Je lui avouai franchement tous mes chagrins; il grommela :

— Là, tu vois où ils vous conduisent, ces fameux livres! D'une manière ou d'une autre, il n'en résulte que du mal!...

Il me donna cinquante copecks en m'enjoignant sévèrement :

— Prends garde, n'en dis rien à ma femme, ni à ma mère; il y aurait du vacarme!

Puis, avec un sourire amical, il ajouta :

— Tu es obstiné. Que le diable t'emporte! Ça ne fait rien,

au contraire. Mais laisse les livres! Au Nouvel-An, je m'abonnerai à un bon journal, alors tu pourras lire...

Depuis l'heure du thé jusqu'au souper, je lis à haute voix pour mes patrons la *Gazette de Moscou*, et ses feuilletons, les romans de Vachkof, de Rokchanine, de Roudnikovsky et autre littérature à l'usage des gens que l'ennui tue.

Je n'aime pas lire à haute voix, alors je comprends difficilement ce que je lis; mes patrons écoutent avec attention et même avec une sorte de pieuse avidité, ils poussent des exclamations, s'étonnent de la noirceur des personnages et ils se disent fièrement l'un à l'autre :

— Nous, nous vivons d'autre manière, nous sommes paisibles et tranquilles, nous ignorons toutes ces vilenies, Dieu merci!

Qu'ils étaient pénibles, ces soirs d'hiver passés sous les yeux de mes patrons, dans la petite pièce exiguë! Au dehors, une nuit profonde; de temps à autre, le gel fait craquer les choses; les gens sont assis autour de la table et se taisent, pareils à des poissons gelés. Fréquemment, la tempête de neige flagellait les carreaux et les murs, sifflait dans les cheminées, affolait les girouettes; à côté, les bébés pleuraient; j'aurais voulu pouvoir me tapir dans un recoin obscur, et, pelotonné sur moi-même, hurler comme un loup.

Les deux femmes sont assises à un bout de la table, elles cousent ou tricotent; à l'autre extrémité, Victor, courbé, recopie à contre-cœur des projets; de temps à autre, il crie :

— Ne secouez pas la table! Il n'y a pas moyen de vivre...

A l'écart, installé devant un immense métier, le patron brode au point de croix une nappe de toile; sous ses doigts apparaissent des écrevisses rouges, des poissons bleus, des papillons jaunes et des feuilles d'automne rousses. Il a composé lui-même le dessin de sa broderie et c'est le troisième hiver qu'il y travaille; il en a assez de cet ouvrage et souvent, quand j'ai un moment de loisir pendant la journée, il me dit :

— Eh, Péchkof, attelle-toi à la nappe... allons... remue-toi!

J'obéis et je « remue » la grosse aiguille; le patron me fait peine et j'ai toujours eu tout le désir de l'aider selon mes moyens. Il me semble toujours près d'abandonner dessins, broderies, jeu de cartes, et disposé à entreprendre quelque autre chose intéressante à quoi il songe sans cesse. Parfois, tout à

coup, il interrompt son ouvrage, le regarde avec des yeux fixes et étonnés, comme s'il ne l'avait jamais vu; ses cheveux tombent épars sur le cou et les joues et le font ressembler à un novice au couvent.

— A quoi penses-tu? — lui demande sa femme.

— A rien, — répond-il, et il se remet à la besogne.

Peut-on demander à quoi pense un homme? Il est impossible de répondre à cette question. On pense simultanément à beaucoup de choses, à tout ce qu'on a sous les yeux, à ce qu'on a vu hier et l'année passée, et tout est confus, insaisissable, se meut et se transforme.

Les feuilletons de la *Gazette de Moscou* étaient courts pour une soirée entière; je proposai de lire les revues empilées sous le lit, dans la chambre à coucher; mais la jeune femme déclara :

— Il n'y a rien à lire dedans, ce ne sont que des gravures...

Cependant, je trouvai sous le lit non seulement *la Revue Pittoresque*, mais aussi *la Flamme*. Je commençai la lecture du *Comte Tiatin-Baltisky*, de Salias. Le héros un peu niais du roman plut beaucoup au patron qui riait à en pleurer des aventures lamentables du jeune seigneur; il s'exclamait :

— Ah! cela c'est une histoire amusante!

— Des menteries, plutôt, — ajoutait sa femme, pour manifester l'indépendance de son jugement.

Cette littérature de dessous le lit me rendit un immense service : je conquis le droit de prendre les journaux à la cuisine, ce qui me permit de lire pendant la nuit.

Pour mon grand bonheur, la vieille dormait dans la chambre des enfants, et la bonne passait par une belle crise d'ivrognerie. Victor ne me gênait guère. Quand tout le monde sommeillait dans la maison, il s'habillait sans bruit et disparaissait jusqu'au matin. On ne me donnait pas de lumière; on emportait les bougies dans les chambres, et je n'avais pas d'argent pour en acheter. Alors je me mis à récolter en cachette le suif des chandelles, je le mettais dans une boîte à sardines; j'achevais de remplir la boîte avec de l'huile à brûler et, après avoir fabriqué une mèche avec des fils tordus, j'allumais la nuit, sur le poêle, un lumignon fumant.

Quand je tournais les pages du gros volume, la petite

langue rouge de la flamme tremblotait et menaçait de s'éteindre; la mèche, à chaque instant, se noyait dans le suif fondu et malodorant, la fumée me faisait mal aux yeux; mais tous ces inconvénients s'oubliaient dans mon plaisir à regarder les illustrations et à lire les légendes.

Ces illustrations me révélaient la terre, l'ornaient de villes merveilleuses, me montraient les hautes montagnes et les splendides rivages de la mer. La vie se développait miraculeusement; la terre devenait toujours plus séduisante, plus riche en êtres humains et en cités, et de plus en plus diverse. Maintenant, quand je regardais au loin, au delà du Volga, je savais que là-bas ce n'était pas le désert; auparavant, à ce spectacle, j'éprouvais de l'ennui : les prés étaient plats, les buissons ressemblaient à des pièces rapportées; à leur extrémité, un mur noir et crénelé, la forêt; au-dessus, un ciel bleuâtre, froid et trouble. Sur la terre, c'était le vide, la solitude. Et mon cœur aussi se vidait, une mélancolie douce s'emparait de moi; tous mes désirs s'anéantissaient; rien n'occupait ma pensée; j'avais envie de fermer les yeux; le vide désolé ne promettait rien, et il semblait aspirer la substance même de mon cœur.

Plus tard, je fis connaissance avec le pharmacien Goldberg.

Cet homme savait traduire les mots savants; il possédait la clef de tous les mystères. Rajustant ses lunettes avec deux doigts, il me regardait fixement à travers les gros verres et disait, comme s'il m'eût planté des petits clous dans le front :

— Compare les mots, mon ami, aux feuilles d'un arbre; pour comprendre les feuilles, leur forme, leurs fonctions, il faut savoir comment pousse l'arbre. Étudions! Les livres, mon ami, sont comparables à un grand jardin où il y a de tout : de l'inutile, de l'excellent et de l'agréable...

J'allais souvent chez lui, à la pharmacie, pour acheter du carbonate et de la magnésie destinés à mes patrons tourmentés sans cesse par les indigestions, ou de la pommade et des purgatifs à l'usage des enfants. Les brèves leçons du pharmacien m'inspiraient une révérence toujours plus vive pour les livres; peu à peu ils me devinrent aussi indispensables que l'eau-de-vie à un ivrogne.

Ils me révélaient une existence différente de la mienne, la

vie des grands sentiments et des grands désirs, de ceux qui poussent les hommes aux nobles exploits et aux crimes. Je remarquais que les gens qui m'entouraient n'étaient capables ni de bien ni de mal; ils vivaient à l'écart de tout ce dont s'occupaient les livres; il m'était difficile de trouver quoi que ce fût d'intéressant dans leur plate existence. Je ne voulais pas vivre de la sorte... C'était résolu, je ne le voulais pas...

D'après les représentations des gravures, je savais qu'à Prague, à Paris, à Londres, il n'y avait pas de ravins au milieu de la ville, ni de chaussées sales jonchées de détritus; les rues y étaient larges et droites, les églises et les maisons différentes d'ici. Là-bas, il n'y avait pas d'hivers rigoureux longs de six mois, retenant les gens dans les demeures; il n'y avait pas de grand carême, où l'on ne devait manger que du chou aigre, des champignons au sel et des pommes de terre assaisonnées de cette huile d'œillette qui me répugnait. Pendant le grand carême, défense de lire; mes patrons m'enlevèrent *la Revue Pittoresque*, et ce fut de nouveau la vie morne et vide. Maintenant, je pouvais la comparer avec ce que je savais par les romans et les descriptions, et elle me semblait encore plus misérable et monstrueuse. Quand je lisais, je me sentais plus fort, plus robuste, je travaillais plus vite, et mieux; j'avais un but : plus tôt j'aurais fini et plus il me resterait de temps pour la lecture. Privé de livres, je devins paresseux, indifférent; une distraction maladive, que je ne connaissais pas auparavant s'empara de moi.

Je me rappelle qu'à cette période de vide survint un événement mystérieux. Un soir, comme tout le monde était couché, la cloche de la cathédrale résonna tout à coup; ce bruit troubla les habitants de la maison; à demi vêtus, ils se précipitèrent aux fenêtres, en se demandant les uns aux autres :

— Est-ce le feu? Est-ce le tocsin?

On entendait dans tous les appartements le même remue-ménage; des portes claquaient. Quelqu'un courut à travers la cour en tenant un cheval par la bride. La vieille patronne criait qu'on avait dévalisé la cathédrale; mon patron essayait de la calmer :

— Voyons, maman, vous comprenez bien que ce n'est pas le tocsin.

— Alors, c'est l'archevêque qui est mort...

Victor descendit de la soupente, s'habilla en marmottant :

— Moi, je sais ce qui est arrivé, je le sais!

Le patron me fit monter au grenier pour voir s'il n'y avait pas de rougeur au ciel; j'y courus et je grimpai sur le toit par la lucarne; on ne voyait rien de spécial; dans l'air glacial et silencieux, la cloche battait sans précipitation; la ville endormie s'était tapie sur le sol; dans les ténèbres, des gens invisibles couraient en faisant crisser la neige sous leurs pas; des fers de traîneaux grinçaient et le son de la cloche devenait toujours plus lugubre. Je retournai dans l'appartement.

— On ne voit pas d'incendie.

— Ah, mon dieu! — dit le patron, vêtu de son pardessus et coiffé d'une casquette; il avait relevé son col et mettait ses caoutchoucs d'un air indécis.

Sa femme le suppliait :

— Tu ne vas pas sortir! Entends-tu, ne sors pas!

— Nigaude!

Victor, habillé lui aussi, taquinait tout le monde :

— Moi, je sais ce que c'est...

Quand les deux frères furent partis, les femmes m'ordonnèrent de chauffer le samovar et se précipitèrent à la fenêtre, mais presque aussitôt, le patron sonna à la porte d'entrée, il monta l'escalier à la hâte et, ouvrant la porte du vestibule, il dit d'une voix changée :

— On a assassiné le tzar!

— Vous voyez bien qu'on a tué quelqu'un! — s'exclama la vieille.

— On l'a assassiné, c'est un officier qui me l'a appris. Que va-t-il se passer?

Victor revint aussi et tout en se déshabillant, il maugréa :

— Moi, je croyais que c'était la guerre!

Ils s'assirent tous quatre pour prendre le thé, en conversant tranquillement, mais à voix basse et avec prudence. Dans la rue, pareillement, le calme se rétablit; la cloche se taisait. Pendant deux jours, ils chuchotèrent d'un air de mystère, ils s'en allèrent je ne sais où, des gens vinrent en visite et racontèrent en détail je ne sais quoi. Je m'efforçais de comprendre ce qui s'était passé, mais les patrons m'enlevaient les

journaux; quand je demandai à Sidorof pourquoi on avait tué le tzar, il me répondit à mi-voix :

— Il est défendu d'en parler...

L'émotion s'effaça très vite, se perdit sous les menus faits quotidiens; peu après, il m'arriva une histoire désastreuse.

Un dimanche, comme mes patrons étaient à la messe, je fis chauffer le samovar et m'en allai mettre de l'ordre dans une chambre; l'aîné des enfants, se glissant dans la cuisine, dévissa le robinet du samovar et s'installa sous la table pour jouer. Le foyer du samovar était vif et lorsque toute l'eau se fut écoulée, la bouilloire devint incandescente et commença à fondre. De loin j'entendais que le samovar sifflait avec un bruit anormal et quand je revins à la cuisine je vis avec effroi qu'il bleuissait et qu'il oscillait comme s'il se préparait à sauter du sol. L'emboîture du robinet, complètement fondue, pendait d'une manière lamentable; le couvercle était tout de travers; des gouttes d'étain coulaient des anses; le samovar, bleu et violacé, avait l'air complètement ivre. Je l'aspergeai d'eau, il se mit à siffler et s'effondra tristement.

On sonna à la porte d'entrée; j'allais ouvrir; quand la vieille me demanda si le samovar était bouillant, je répondis brièvement :

— Bouillant.

Ce mot, jeté au hasard dans mon affolement, fut considéré comme une insolence et décupla le châtiment. On me fouetta. La vieille se servit d'une poignée de branches de sapin; ce ne fut pas très douloureux, mais il en résulta sous la peau de mon dos une quantité de profondes échardes; vers le soir, j'étais enflé comme un oreiller et le lendemain, vers midi, le patron fut obligé de m'emmener à l'hôpital.

Quand le docteur, qui était long et maigre à faire peur, m'eut examiné, il déclara tranquillement, d'une voix de basse profonde :

— Il faut dresser procès-verbal pour mauvais traitement.

La patron rougit, remua les pieds et se mit à chuchoter je ne sais quelles paroles au docteur; celui-ci, regardant par-dessus la tête du patron, répondit brièvement :

— Impossible, je ne peux pas.

Puis, il me demanda :

— Veux-tu porter plainte?

Je souffrais, mais je dis :

— Non, guérissez-moi vite...

On me conduisit dans la pièce voisine, on me coucha sur une table; le docteur se mit à enlever les échardes avec des pinces, tout en plaisantant :

— Eh bien, mon ami, on t'a joliment arrangé la peau; tu vas être imperméable...

Quand il eut achevé son travail qui me chatouillait d'une manière insupportable, il me dit :

— Je t'ai retiré quarante-deux brindilles, mon ami; rappelle-toi ça, tu pourras t'en vanter! Demain, tu reviendras à la même heure te faire panser. On te bat souvent?

Je réfléchis et je répondis :

— Autrefois, on me battait davantage...

Le docteur se mit à rire :

— Alors, tout est pour le mieux, mon ami.

Lorsqu'il me ramena vers le patron, il lui dit :

— Tenez, le voilà, il est réparé! Envoyez-le demain pour le pansement. Vous avez de la chance qu'il prenne les choses du bon côté...

Dans le fiacre, le patron me dit :

— Moi aussi, on m'a battu, Péchkof; qu'est-ce qu'on y peut? J'ai été bien battu, mon garçon! On te montre quelques égards, je n'étais plaint par personne! J'étais entouré de gens sans cœur... Ah! les hommes!...

Pendant tout le trajet, il ne cessa de récriminer; il m'attendrissait et je lui étais très reconnaissant de ce qu'il me parlât d'une manière sensée et humaine.

Je fus reçu comme si ç'avait été mon anniversaire; les deux femmes m'obligèrent à leur raconter ce que le docteur avait fait, ce qu'il avait dit; elles écoutaient et s'exclamaient, en faisant la grimace, en claquant de la langue avec volupté. Leur intense intérêt pour la maladie, pour les souffrances physiques et morales m'étonnait toujours.

Je voyais qu'elles me savaient gré d'avoir refusé de porter plainte et j'en profitai pour demander l'autorisation de prendre des livres chez la coupeuse. Elles n'osèrent me l'interdire; la vieille s'écria avec étonnement :

— Tu es un vrai démon!

Et de nouveau, je lis de gros volumes, Dumas père, Ponson du Terrail, Montépin, Zaccone, Gaboriau, Aymard, Boisgobey; je dévore ces livres très vite, l'un après l'autre et je suis joyeux, je sens que je participe à une vie extraordinaire, à une vie qui m'émeut doucement et m'excite à la vaillance. De nouveau, j'allume mon primitif lumignon; je lis pendant des nuits entières jusqu'à l'aube; les yeux me font un peu mal et la vieille patronne me prévient aimablement :

— Attends, ils vont t'user les yeux, tu deviendras aveugle, mangeur de livres...

Cependant, je compris bientôt que dans tous ces livres aux intrigues si intéressantes, malgré la diversité des événements, la différence des pays et des villes, il n'était question que d'une même histoire : l'histoire de braves gens qui étaient malheureux et poursuivis par les méchants; les méchants étaient toujours plus heureux, plus intelligents que les bons, mais, pour finir, quelque chose d'insaisissable écrasait les méchants, et les bons avaient infailliblement la victoire. L' « amour », dont tous les hommes et les femmes parlaient avec les mêmes mots, m'ennuyait profondément. Cette monotonie était non seulement lassante, mais encore elle excitait en moi un vague sentiment de malaise.

Parfois, dès les premières pages d'un livre, je commençais à deviner quel serait le vainqueur, quel serait le vaincu et dès que le nœud des événements m'apparaissait nettement, j'essayais de le dénouer par la force de ma fantaisie.

Mais derrière tout cela, je voyais les reflets d'une vérité vivante et importante pour moi, les contours d'une vie différente, de rapports différents. Je constatais qu'à Paris, les cochers, les ouvriers, les soldats et tout le petit peuple n'étaient pas comme à Nijni, à Perm ou à Kazan; ils parlaient avec plus de hardiesse aux maîtres, ils avaient, vis-à-vis d'eux, une attitude plus fière et plus indépendante. Les prêtres, dans ces livres, ne ressemblaient pas à ceux que je connaissais; ils avaient plus de cordialité et de compassion pour autrui. En général, d'après ce qu'en disaient les écrivains, la vie à l'étranger était plus intéressante, plus facile, plus belle que celle que je connaissais; à l'étranger, on ne se battait pas si

souvent que chez nous ni avec autant de brutalité, on ne tourmentait pas les gens avec cette férocité qu'on avait montrée au pauvre petit soldat, on ne priait pas Dieu d'une façon aussi inconvenante que le faisait la vieille patronne.

A chaque livre nouveau, cette dissemblance entre la vie russe et celle des autres pays m'apparaissait plus nette et me causait un vague dépit; elle accroissait en même temps ma méfiance au sujet de la véracité de ces feuilles jaunies aux coins sales.

Et soudain, un roman de Goncourt, *les Frères Zemganno*, me tomba entre les mains; je le lus d'un coup, en une seule nuit, et étonné par quelque chose que je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors, je relus une seconde fois cette histoire simple et mélancolique. Elle n'avait rien de compliqué, rien qui fît sensation; dès les premières pages, elle était sérieuse et sèche comme la vie des saints. Tout d'abord, sa langue si précise et dépourvue d'ornements, me surprit désagréablement, mais les paroles brèves, les phrases bien charpentées se gravaient avec une telle facilité dans mon cœur, racontaient si bien le drame des deux acrobates que mes mains tremblaient du plaisir que je ressentais à lire ce livre : je sanglotais tout haut en reprenant le passage où le malheureux artiste, les jambes brisées, se hisse au grenier où son frère s'adonne en secret à leur art favori.

Quand je remis ce beau roman à la coupeuse, je la priai de m'en donner un autre du même genre.

— Que veux-tu dire, de quel genre? — me demanda-t-elle avec un petit rire.

Troublé par ce rire, je ne sus expliquer ce que je désirais et elle me dit :

— Tu as trouvé l'ouvrage ennuyeux? attends, je vais t'en donner un autre plus amusant.

Quelques jours se passèrent, elle me donna *l'Histoire authentique d'un petit vagabond*, de Greenwood. Le titre du volume me déplut quelque peu; mais la première page me séduisit et me fit sourire de ravissement; et ce fut avec le même sentiment que je dévorai ce livre, revenant jusqu'à deux ou trois fois aux mêmes épisodes.

Greenwood me donna beaucoup de courage; bientôt après,

ce fut *Eugénie Grandet*, un véritable « grand livre », un « livre comme il faut », que me prêta la coupeuse.

Le vieux Grandet me rappelait absolument grand-père; j'étais à la fois ennuyé que le récit fût si bref et émerveillé de toute la vérité qu'il contenait.

Chez les Goncourt, chez Greenwood et chez Balzac, on ne rencontrait ni scélérats parfaits, ni individus irréprochablement honnêtes; il n'y avait que des êtres humains, prodigieusement vivants; on n'en pouvait douter : tout ce qu'ils disaient ou faisaient était d'une logique absolue, et n'aurait pu être autrement.

Quand je me rendais chez la coupeuse, je mettais une chemise propre, je me coiffais, je m'efforçais d'avoir l'air le plus convenable possible ; j'y réussissais difficilement, mais j'espérais pourtant qu'elle remarquerait ma correction et qu'elle me parlerait d'une manière plus simple et plus confiante, sans ce sourire figé sur son visage propret et d'expression un peu détachée qui lui était habituel. Mais elle souriait et me demandait d'une voix douce et lasse :

— Tu l'as lu? Il t'a plu?

— Non.

Haussant un peu ses minces sourcils, elle me regardait, soupirait et se remettait à nasiller :

— Pourquoi donc?

— J'ai déjà lu bien des choses sur ce sujet...

— Sur quel sujet?

— Sur l'amour...

Les paupières clignotantes, elle riait d'un petit rire sucré :

— Tous les livres traitent de l'amour!

XII

A l'arrière-automne, j'entrai comme apprenti dans un atelier d'images saintes; dès le surlendemain, la patronne, une petite vieille, douce et toujours un peu grise, me déclara :

— Les jours sont courts maintenant, et les soirées longues; aussi tu iras au magasin, tu y serviras de garçon de bureau et le soir, tu apprendras!

Et elle me livra à la domination du commis, un jeune homme

aux jambes agiles, au joli visage doucereux. Le matin, dans la froide pénombre de l'aurore, nous traversions ensemble la ville presque tout entière, par la rue Klinka, encore endormie, jusqu'au « marché d'en-bas ». Là, au second étage d'une des galeries de vente, se trouvait le magasin. C'était un ancien entrepôt transformé, sombre, muni d'une porte de fer et d'une petite vitrine ouvrant sur la terrasse couverte de tôle; il était tout encombré d'icônes de toutes grandeurs, d'armoires de livres imprimés en ancien slavon d'église et reliés de cuir jaune. A côté de notre boutique s'en trouvait une autre, où le patron, homme à la barbe noire, faisait le même commerce que nous; il était parent d'un savant vieux-croyant très âgé [1], célèbre sur les rives du Volga, au territoire des Kerjènes; le marchand avait un fils, un gamin de mon âge, alerte et sec, aux yeux furtifs de souris, au visage terreux, comme celui d'un vieillard.

Quand j'ai ouvert le magasin, je dois courir chercher de l'eau bouillante pour le thé, dans une brasserie; après le déjeuner, je balaie, j'essuie la poussière; ensuite, je fais les cent pas sur la terrasse, en veillant attentivement à ce que les acheteurs n'entrent pas à côté.

— Le client, c'est un imbécile! — assure le commis. — Il achète n'importe où, pourvu que ça lui semble bon marché; il ne connaît rien à la marchandise!

Mon compagnon heurte les unes contre les autres les icônes de bois, il m'instruit, très fier de son savoir :

— Un travail d'atelier, une marchandise inférieure, douze centimètres sur quinze, ça nous coûte tant et tant... vingt-quatre centimètres sur trente, ça nous coûte tant... Connais-tu les saints et leurs vertus? Il faut te les rappeler. Boniface, c'est contre l'ivrognerie; sainte Barbe Martyre, guérit les maux de dents et la mort subite. Vassili le Bienheureux contre les fièvres... Et les Vierges, les connais-tu? Regarde; Notre-Dame des Douleurs, de la Trinité, d'Alaba, Notre-Dame de la Consolation, celle des Sept Glaives, celle de Kazan, de Pokrov...

Je me rappelai très vite le prix des icônes d'après leurs dimensions et leur travail, j'appris les différences entre les

1. Vieux-croyants, secte très répandue en Russie qui observe les anciens rites.

diverses images de la Vierge; il me fut beaucoup plus difficile de me remémorer les vertus des saints.

Parfois, appuyé à la porte de la boutique, j'étais absorbée par mes pensées; tout à coup le commis se mettait à me poser des questions :

— Les couches difficiles, qui les soulage?

Si je me trompais, il me demandait d'un ton méprisant :

— Et la tête, à quoi te sert-elle?

Il m'était encore plus difficile d'attirer les clients; les icônes enluminées d'une manière grotesque ne me plaisaient pas et il m'était désagréable de les vendre. D'après les récits de grand'-mère, je me représentais la Vierge jeune, belle et bonne; telle Elle était également sur les gravures des revues, alors que les icônes La montraient vieille, sévère, avec un long nez tordu et des mains de bois.

Les jours de marché, le mercredi et le vendredi, le commerce marchait bien; des paysans et des vieilles femmes apparaissaient sur la terrasse, parfois des familles entières, des gens taciturnes et méfiants qui habitaient les forêts des bords du Volga et fidèles aux anciens rites. Parfois, je voyais un homme pesant, vêtu de peau de mouton et de gros drap foulé à la maison, s'aventurer avec précaution sur la terrasse, comme s'il eût craint qu'elle ne s'effondrât; j'étais gêné et honteux vis-à-vis de lui. Avec de grands efforts, je lui barrais le passage, je tournais autour de ses lourdes bottes et je bourdonnais comme un moucheron.

— Que désirez-vous, monsieur? Des psautiers faciles à lire et bien établis; les livres de Efrène Srine, les livres d'heures, les Cyrilliennes, les Lois? Jetez un coup d'œil, s'il vous plaît! Nous avons toutes les icônes que vous pouvez désirez, à tous les prix, dans toutes les dimensions, le plus beau travail! Nous peignons sur commande tous les saints et toutes les Vierges! Vous voulez peut-être commander une icône personnelle, une icône de famille? C'est ici le meilleur atelier de Russie! le plus grand commerce de la ville!

Impénétrable et incompréhensible, le client garde longtemps le silence; il me regarde comme un chien et tout d'un coup, il m'écarte du geste, entre chez le voisin, et notre commis grommelle en se frottant ses grandes oreilles :

— Tu l'as laissé échapper... Quel commerçant!

Dans la boutique voisine résonne une voix douce et mélodieuse, des phrases ensorcelantes s'enguirlandent :

— Nous ne vendons pas des peaux de mouton, brave homme, ni des bottes, mais la parole de Dieu qui vaut mieux qu'or et argent, qui n'a pas de prix...

— Diable! — chuchote le commis, envieux et charmé. — Il sait lui barbouiller les yeux, au paysan! Fais comme lui! Apprends!

J'apprenais consciencieusement à peindre; il faut connaître tous les détails du métier qu'on a entrepris! Mais je ne faisais aucun progrès dans l'art d'attirer le client ni dans celui du commerce. Ces paysans renfrognés, avares de paroles, ces vieilles, pareilles à des souris, toujours méfiantes et apeurées, tous me faisaient pitié; j'avais envie de dire tout bas aux clients le prix réel des icônes, sans prendre aucun bénéfice. Tous, ils me semblaient pauvres, misérables, et je trouvais bizarre que ces gens pussent payer trois roubles cinquante pour un livre de Psaumes, livre qu'ils affectionnaient tout particulièrement.

Ils m'étonnaient par leur connaissance des livres et de la valeur réelle de la peinture des icônes. Ils me plaisaient; je sentais en chacun d'eux quelque chose de mystérieux, comme en Jacob.

Parfois, une silhouette massive, vêtue d'une pelisse jetée par-dessus un veston fourré, pénétrait dans la boutique, enlevait sa casquette de fourrure, se signait avec deux doigts en se tournant vers l'angle où scintillait la lampe éternelle; puis s'efforçait de ne pas poser le regard sur les icônes non consacrées, et jetant un coup d'œil autour d'elle, disait :

— Donne-moi donc un livre de Psaumes!

Rejetant les manches de sa pelisse, l'homme examine longuement la page de garde et ses lèvres terreuses, fendues jusqu'au sang, remuent :

— En as-tu de plus anciens?

— Les anciens, ils coûtent mille roubles, comme vous le savez.

— Nous le savons!

Il se mouille le doigt, feuillette les pages, y laisse une

empreinte noire. Le commis le regarde de côté d'un air furieux et dit :

— L'Écriture Sainte a toujours la même antiquité; le Seigneur Dieu n'a rien changé à Ses paroles...

— Nous le savons, nous le savons! Si le seigneur n'a rien changé, Nikone ne s'en est pas privé!

Le client ferme le livre et s'en va.

Parfois, ces gens discutaient avec le commis et je m'apercevais fort bien qu'ils connaissaient mieux que lui les Écritures.

— Ces païens de marécage! — grommelait-il.

Le paysan avait beau ne pas être satisfait du livre, il le considérait avec respect et n'y touchait qu'avec précaution, comme si le volume eût pu prendre des ailes et s'envoler de ses mains. J'appréciais cette réserve, parce que pour moi aussi, le livre était un miracle : il renfermait l'âme de celui qui l'avait écrit, et cette âme, quand j'ouvrais le saint livre, conversait mystérieusement avec moi.

Très souvent, les vieux et les vieilles apportaient pour les vendre des livres en caractères anciens et antérieurs à Nikone, ou de belles copies de ces livres, faites par les sœurs cloîtrées de l'Irghize et du Kerjentz, ou encore des icônes de style ancien, des croix et des reliquaires de cuivre avec ornements de fonte étrangère, des carafes d'argent données par les princes de Moscou à leurs protégés. Tout ceci, on nous le proposait avec des airs mystérieux, avec circonspection, en cachette.

Notre commis et notre voisin étaient également à l'affût des vendeurs de ce genre et essayaient de se les enlever mutuellement; ils achetaient des antiquités pour quelques roubles et ils les revendaient, à la foire, aux riches vieux-croyants pour des centaines de roubles.

Le commis me prévenait :

— Surveille-les, ces démons, ces sorciers, guette-les de tous tes yeux! Ils apportent le bonheur avec eux!

Quand survenait un vendeur de ce genre, le commis m'envoyait chercher un vieil érudit, Piotre Vassilytch, expert en livres, en icônes d'ancien style et en toutes espèces de vieilleries.

Il était très grand, il avait la barbe longue, comme Vassilli le Bienheureux; des yeux intelligents éclairaient son visage

sympathique. Appuyé sur un long bâton, il boitait un peu en marchant, car il était amputé du métatarse à un pied; été comme hiver, il portait un long vêtement, léger et mince, une casquette de velours de forme étrange ressemblant à une casserole. Vif, le torse droit, il courbait les épaules et tendait le cou en pénétrant dans la boutique; il soupirait, se signait fréquemment avec deux doigts et murmurait sans cesse des prières et des psaumes. Cette faiblesse, cet air vénérable inspiraient du coup confiance au vendeur.

— Qu'y a-t-il qui ne va pas? — demandait le vieillard.

— Cet homme apporte une icône à vendre; il prétend qu'elle est de Stroganof.

— Hein!

— De Stroganof.

— Ah! J'entends mal, le Seigneur a protégé mes oreilles de l'abomination des paroles nikoniennes...

Il regarde attentivement l'icône et prononce son jugement :

— Au premier coup d'œil, l'image a l'air d'être de style Stroganof ou même d'Oustioujsky ou de Souzdal, mais quand on l'examine de près, on voit que c'est une imitation.

Quand il disait « imitation », cela signifiait que l'icône était rare et précieuse. Toute une série d'expressions convenues indiquaient combien l'on pouvait donner de l'icône ou du livre; je savais que les mots « désespoir et désolation » signifiaient dix roubles, « Nikone le tigre » — vingt-cinq; j'étais indigné en voyant comment l'on trompait le vendeur. Hélas! c'est le commerce! mais le jeu habile de l'expert m'amusait.

— Les vieux maîtres, comme Pimen Ouchakof — quoique ce fût un hérétique — peignaient toute l'icône eux-mêmes, le fond et les visages, et la vernissaient ensuite, mais, de nos jours, les vils petits êtres humains n'en sont plus capables. Autrefois, la peinture des icônes était une œuvre sacrée, aujourd'hui, c'est un art seulement, oui, bonnes gens, seulement un art...

Enfin, il posait avec précaution l'icône sur un rayon et, remettant sa casquette, il concluait :

— Un péché.

Ce qui voulait dire :

— Achète.

Noyé dans le flot des paroles qui lui plaisaient, stupéfait par la science du vieillard, l'acheteur demandait avec déférence :

— Et alors, l'icône, qu'en pensez-vous?

— L'icône, elle est de la main de Nikone.

— Ce n'est pas possible? Nos grands-pères, nos arrière-grands-pères la vénéraient déjà!

— Nikone a vécu avant ton arrière-grand-père!

Le vieillard promenait l'icône sous le nez du vendeur et lui enseignait d'une voix devenue sévère :

— Remarque son aspect frivole; est-ce une image sacrée, hein? C'est un tableau de mécréant, une amusette de Nikone! Il n'y a pas d'âme dans cette chose. Je dis, mon ami, toute la vérité! Que suis-je? Un vieillard, traqué pour ses croyances; je comparaîtrai devant Dieu demain peut-être, me supposes-tu assez fou pour charger mon âme de mensonges?

Il sortait de la boutique, tremblotant de faiblesse, offensé de ce que l'on doutât de sa probité. Le commis payait l'icône quelques roubles, l'acheteur s'en allait en saluant très bas Piotre Vassilytch; on m'envoyait à la brasserie chercher de l'eau bouillante pour le thé; quand je revenais, je trouvais mon expert tout ragaillardi et joyeux; il examinait avec amour le nouvel achat et il en détaillait les beautés au commis :

— Regarde : elle est grave et est peinte avec délicatesse, dans la crainte de Dieu; elle n'a rien d'humain...

— Qui en est l'auteur? — demande le commis, rayonnant et sautillant.

— Tu n'as pas encore besoin de le savoir.

— Et combien en donneront les amateurs?

— Je n'en sais rien. Donne, je veux la montrer à quelqu'un..

— Oh! Piotre Vassilytch!

— Et si je la vends, il y aura cinquante roubles pour toi, et le surplus fera ma petite part.

— Oh!

— Ne proteste pas, ce sera inutile!

Ils prennent le thé, ils discutent leurs prix d'une manière éhontée et se regardent avec des yeux de fripons. Le commis est entièrement au pouvoir de l'expert, je le vois; quand ce dernier sera parti, le commis me dira :

— Sois sur tes gardes, ne va pas raconter cet achat à la patronne!

Une fois l'affaire conclue, le commis demande :

— Qu'y a-t-il de neuf en ville, Piotre Vassilytch?

Lissant sa barbe avec sa main jaune, entr'ouvrant ses lèvres onctueuses, le vieillard raconte la vie des riches marchands, leurs affaires, leurs maladies, leurs débauches, leurs noces, leurs adultères. Pareil à une bonne cuisinière faisant des crêpes, il sert ces racontars bien à point, chauds et légers, et il les arrose de son rire persifleur. Le visage rond du commis se fronce d'envie et de ravissement, ses yeux se voilent d'une vapeur rêveuse; il soupire et dit d'un ton désolé :

— Ils vivent bien, ces gens! Et moi, je végète!

— Chacun a sa destinée, — résonne la basse de l'expert. — Les anges forgent une destinée avec un marteau d'argent; le diable en taille une autre à coups de hache...

Ce vieillard robuste et nerveux connaît tout; il sait tous les secrets des marchands, des fonctionnaires, des prêtres et des bourgeois. Rien n'échappe à son œil d'oiseau de proie; il y a en lui du loup et du renard; je voudrais le mettre en colère, mais je ne peux y réussir, il me regarde comme de loin, à travers un brouillard. Il est inaccessible à la colère ou il sait la refouler au fond de lui-même. En revanche, il lui arrive souvent de me provoquer; il s'approche tout près de moi et me pose des questions captieuses ou saugrenues :

— Écoute-moi bien et réfléchis à ce que tu vas répondre : mille personnes toutes nues sont devant toi, cinq cents hommes, cinq cent femmes; parmi elles se trouvent Adam et Ève; à quel signe les reconnaîtras-tu?

J'avoue mon embarras.

— Petit nigaud, ils ont été créés adultes, par conséquent, ils n'ont pas, ils ne peuvent avoir de nombril!

Le vieillard sait une quantité de ces problèmes mi-sérieux, mi-comiques; il est capable de me taquiner indéfiniment avec leurs solutions.

Dans les premiers temps, j'avais raconté au commis l'intrigue de quelques ouvrages que j'avais lus; on s'en servait maintenant contre moi; le commis en parlait à Piotre Vassilycht, mais en dénaturant le sens des choses à dessein en y

ajoutant des malpropretés. Le vieillard l'y aidait en posant adroitement des questions obscènes; leurs langues malicieuses couvraient d'immondices Eugénie Grandet, Lioudmila, Henri IV.

Je comprenais qu'ils le faisaient par désœuvrement plutôt que par méchanceté, mais je n'en souffrais pas moins. Après avoir pétri de la boue, ils y fouillaient comme des porcs; ils grognaient de plaisir en salissant, en ridiculisant des sentiments qui parce qu'ils étaient nobles et purs les dépassaient.

Tous les habitants du quartier du commerce, marchands et commis, vivaient d'une vie inférieure, pleine d'amusements stupides et enfantins, mais toujours malveillants. Quant un paysan étranger à la ville demandait le plus court chemin pour tel ou tel faubourg, on lui indiquait invariablement une fausse direction; ce procédé était une habitude tellement invétérée qu'elle ne divertissait même plus les plaisantins. On attrapait deux souris, on les attachait ensemble par la queue, on les posait à terre et on s'amusait à leurs efforts désespérés pour fuir de côtés différents ou se mordre l'une l'autre. Parfois, on les enduisait de pétrole et on les faisait griller. On attachait un seau de fer-blanc à la queue d'un chien; l'animal en proie à une terreur folle, s'enfuyait avec fracas et les spectateurs riaient aux éclats.

Il y avait une foule de divertissements du même genre; il semblait que les gens, surtout les campagnards, n'existassent que pour servir de jouets au Quartier du Commerce. On y sentait constamment le désir de se moquer d'autrui, de placer son prochain dans une situation ridicule ou pénible. Chose étrange, les livres que j'avais lus semblaient ignorer cette abominable tendance, pourtant si générale.

XIII

Mes devoirs à l'atelier n'étaient pas compliqués : le matin, alors que tous dormaient encore, je devais préparer le samovar des ouvriers; pendant qu'ils prenaient le thé à la cuisine, je balayais l'atelier avec Pavel, je séparais les blancs d'œufs des jaunes, puis j'allais au magasin. Le soir, on me faisait broyer les couleurs et « regarder comment on travaillait ».

Au début, je fus intéressé, mais je compris bien vite que les artisans occupés à cette besogne fragmentée ne l'aimaient pas et souffraient d'un douloureux ennui.

Mes soirées étaient libres, et je racontais à mes collègues ma vie sur le bateau; je leur racontais aussi les histoires lues, et, sans m'en apercevoir, je pris dans l'atelier une sorte de place spéciale, celle de conteur et de lecteur.

En peu de temps, je me convainquis que ces gens en savaient tous moins que moi; ils n'avaient pas vu autant de choses; presque tous avaient été placés, dès leur enfance, dans l'étroite cage du métier et ils y étaient restés enfermés depuis lors. De tout l'atelier, Jikharef seul avait été à Moscou; il en parlait d'un ton docte et sévère :

— Moscou ne croit pas aux larmes, il faut y faire bien attention!

Parfois, il me semblait que mes camarades voulaient se moquer de moi; ils affirmaient que l'Angleterre se trouvait au delà de l'Océan et que Bonaparte appartenait à une famille noble de Kalouga. Quand je leur racontais ce que j'avais vu de mes yeux, ils n'avaient pas entièrement foi en moi, mais ils aimaient tous les légendes terrifiantes, les histoires embrouillées; les plus âgés des ouvriers mêmes préféraient l'invention à la vérité. Je voyais fort bien que plus les événements étaient incroyables, plus il y avait de fantaisie dans le récit, plus on écoutait avec attention. En général, la réalité ne les touchait pas; ils contemplaient l'avenir en rêvant, pour ne pas voir la laideur et la pauvreté du présent.

Dans la malle de Davidof, nous découvrîmes les nouvelles de Golitzinsky, *Ivan Vyjiguine* de Boulgarine, un tome du baron Brambeus; je lus à haute voix ces volumes fripés, ce qui plut à tout le monde; Lariontych déclara :

— La lecture empêche les querelles et le bruit; c'est une bonne chose!

Je me mis à la recherche de livres, j'en trouvai et presque tous les soirs, je lisais. Ce furent de belles soirées dans l'atelier, le silence régnait comme pendant la nuit; au-dessus des tables rayonnaient les globes de lampes, étoiles blanches et glaciales; leurs rayons éclairaient les têtes chauves ou chevelues penchées sur les tables; je voyais des visages paisibles et pensifs;

parfois s'élevait une exclamation d'approbation pour l'auteur ou pour le héros. Attentifs et doux, les ouvriers ne se ressemblaient plus à eux-mêmes; je les aimais beaucoup en ces heures-là et eux aussi me traitaient bien; je me sentais à ma place.

— Ici, depuis que tu lis, c'est comme au printemps quand on enlève les doubles fenêtres et qu'on laisse pour la première fois pénétrer l'air pur, — dit une fois Sitanof.

Il nous était difficile de nous procurer des livres; nous n'eûmes pas l'idée de nous inscrire à une bibliothèque; néanmoins, à force de ruses, j'en obtenais; j'en mendiais partout comme des aumônes. Une fois, un capitaine de pompiers me donna le premier tome de Lermontof; je sentis alors la force de la poésie, sa puissante influence sur les gens.

Dès les premières lignes du *Démon*, je me le rappelle, Sitanof jeta un coup d'œil sur le volume, puis sur moi; il posa son pinceau sur la table, mit ses longues mains sur ses genoux et se mit à se balancer en souriant. Sa chaise grinça sous lui.

— Doucement, les copains! — dit Larionytch; — il abandonna aussi sa besogne et s'approcha de la table de Sitanof, près de laquelle je lisais. Transporté par le poème, j'étais à la fois ravi et oppressé, ma voix se brisait, je voyais mal les lignes, des larmes s'amassaient dans mes yeux. Ce qui m'émouvait encore plus, c'était un mouvement sourd et précautionneux dans l'atelier; les gens se tournaient lentement vers moi; on eût dit qu'un aimant les attirait. Quand j'eus achevé la première partie, les ouvriers étaient presque tous groupés autour de la table, les uns appuyés sur les autres, s'étreignant, souriants ou graves.

— Continue, continue! — dit Jikharef, — en baissant ma tête sur le livre.

La lecture terminée, il s'empara du livre, en examina le titre, le prit sous son bras et déclara :

— Ça, il faut le lire encore une fois, demain. Je vais le cacher.

Après avoir enfermé Lermontof dans le tiroir de sa table, il se remit au travail. L'atelier était silencieux; chacun reprit sans bruit sa place.

On soupa sans ardeur, sans le bruit et les conversations habituels, comme s'il était arrivé à tous quelque chose de très

important. Après le repas, lorsque les ouvriers furent couchés, Jikharef reprit le livre et me demanda :

— Eh bien! relis-moi encore cela! Lentement, sans te presser.

En silence, quelques-uns se levèrent, s'approchèrent de la table et s'y assirent, à demi-nus, les jambes croisées sous eux.

Et de nouveau, quand j'eus fini de lire, Jikharef déclara, en tambourinant sur la table :

— Ça, c'est une existence! Ah! le Démon, le Démon... hein, mon ami, n'est-ce pas?

Sitanof se pencha par-dessus mon épaule, il lut quelques vers et se mit à rire en disant :

— Je vais les copier dans mon cahier...

Jikharef se leva et porta le livre vers sa table, mais soudain il s'arrêta et il se mit à parler d'un ton frémissant et révolté :

— Nous vivons comme des petits chiens aveugles, nous ne savons rien de rien, nous ne sommes bons ni pour Dieu ni pour le diable! Sommes-nous des serviteurs de Dieu? Job l'était et le Seigneur a parlé avec lui! Et avec Moïse aussi! Il lui a même donné son nom. Eux, c'étaient des hommes de Dieu! Mais nous, à qui sommes-nous?

Il enferma le livre et se mit à s'habiller en demandant à Sitanof :

— Viens-tu au cabaret?

— Je vais chez mon amie, — répondit l'autre à mi-voix.

Lorsqu'ils furent sortis, je me couchai près de la porte sur le plancher à côté de Pavel Odintzof. Longtemps, il remua et renifla et soudain il se mit à sangloter tout bas.

— Qu'as-tu?

— Je plains tous ces gens à en mourir, — me répondit-il, — voilà trois ans passés que je vis avec eux, je les connais tous...

Moi aussi, je les plaignais; nous restâmes ainsi la moitié de la nuit à causer de ces artisans, trouvant en chacun des qualités, des traits de bonté, et en tous quelque chose qui approfondissait encore notre compassion juvénile.

Je vivais en fort bons termes avec Pavel Odintzof; il devint un excellent artisan; mais il ne fit pas long feu; vers la trentaine, il se mit à boire avec excès, je le rencontrai à Moscou au marché Khitrof, parmi d'autres vagabonds; et j'ai entendu dire récemment qu'il était mort du typhus.

Je frissonne en pensant au nombre de braves gens qui ont péri inutilement sous mes yeux! Les gens s'usent et meurent tous, c'est naturel, mais nulle part ils ne s'épuisent avec la même rapidité terrifiante, ni aussi stupidement que chez nous, en Russie...

A cette époque, c'était un gamin à la tête ronde, mon aîné de deux ans; alerte, intelligent et honnête; il était bien doué : il dessinait très artistement les oiseaux, les chats et les chiens, et il avait une étonnante facilité pour faire la caricature des ouvriers, qu'il représentait toujours avec des ailes.

Ceux-ci ne se fâchaient pas lorsque Pavel exhibait ses œuvres; cependant la caricature de Gogolef produisit mauvaise impression et on conseilla sévèrement à l'artiste :

— Tu ferais mieux de la déchirer; si le vieux la voit, il te démolira!

Malpropre et d'une chair malsaine, le vieillard, perpétuellement ivre, était d'une bigoterie obsédante et d'une méchanceté inlassable. Il rapportait tout au commis, que la patronne allait marier à sa propre nièce; aussi celui-ci se sentait déjà maître de toute la maison et des ouvriers. L'atelier le haïssait, mais le craignait et craignait en conséquence Gogolef.

Pavel harcelait de toute manière et sans cesse le fondeur, comme s'il se fût assigné la tâche de ne pas laisser une minute de repos à Gogolef. Je lui prêtais naturellement mon concours; l'atelier se divertissait de nos exploits, presque toujours brutaux et impitoyables, mais on nous prévenait :

— Vous le payerez, les gosses! Kouzka-Cafard vous attrapera!

Kouzka-Cafard était le surnom très approprié que l'atelier avait donné au commis.

Ces avertissements ne nous effrayaient pas; nous barbouillions de couleur le visage du fondeur endormi; un jour qu'il ronflait, complètement ivre, nous lui dorâmes le nez et, pendant trois jours, il ne put enlever la dorure des rigoles de son nez spongieux. Mais chaque fois que nous avions réussi à mettre le vieillard en colère, je ne me sentais pas rassuré. En dépit de son âge, Gogolef était assez fort pour nous rouer de coups assez souvent, en nous prenant à l'improviste; après cet exploit il allait se plaindre à la patronne.

Invariablement bonne et gaie, car elle était toujours un peu grise, la patronne s'efforçait de nous faire peur, de ses mains bouffies, elle frappait sur la table et criait :

— Vous faites de nouveau des sottises, démons! Il est vieux, il faut le respecter! Qui lui a versé du photogène dans son verre, en place de vin?

— C'est nous....

La patronne était suffoquée de surprise :

— Ah! Seigneur! et ils l'avouent encore! Ah! les maudits... Il faut respecter les vieillards!

Elle nous mettait à la porte et, le soir, elle se plaignait au commis; celui-ci me réprimandait avec sévérité :

— Comment cela se fait-il? Tu lis des livres, et même les Saintes Écritures, et tu te conduis aussi mal! Attention, mon garçon!

La patronne vivait solitaire, elle était touchante et lamentable; parfois, après avoir bu des liqueurs sucrées, elle s'asseyait à la fenêtre et chantait :

Personne ne me plaint,
Et je ne plains personne.
Personne ne connaît mon chagrin :
A qui dirai-je ma douleur ?...

Et, éclatant en sanglots, elle geignait d'une voix tremblante et caduque :

— Ou-ou-ou...

... Les ouvriers ronflent, mugissent dans leur sommeil; quelqu'un délire, profère des paroles entrecoupées; dans la soupente, Davidof tousse son restant de vie. Dans un coin, côte à côte, reposaient, enchaînés par le sommeil et l'ivresse, les « serviteurs de Dieu » Kapendioukhine, Sorokine, Perchine; dressées aux murs, des icônes sans visage, sans mains ni pieds, nous regardent. On respire une étouffante odeur d'œufs pourris, d'huile cuite, de boue aigrie dans les fentes du plancher.

— Ah! mon Dieu, comme j'ai pitié d'eux! — chuchote Pavel.

Cette compassion envers les gens me tourmente, moi aussi, de plus en plus. Comme je l'ai dit déjà, les ouvriers nous semblaient tous de braves gens et la vie cependant leur était dure. Aux jours de tempête, en hiver, alors que tout sur la terre, maisons et arbres, tremblait, hurlait et pleurait,

que les cloches lugubres annonçaient le grand carême, l'ennui faisait irruption dans l'atelier. Pour lui échapper, pour s'étourdir, ces pauvres gens allaient au cabaret, ou chez les femmes.

En ces soirées malheureuses, les livres demeuraient sans action. Alors Pavel et moi, nous essayions de distraire les ouvriers par nos propres moyens : maquillés avec de la suie et des couleurs, et coiffés d'étoupe, nous jouions des comédies de notre composition; nous luttions avec héroïsme contre l'ennui, en forçant les autres à rire. Je me rappelai la légende du soldat qui a sauvé la vie de Pierre le Grand et je la transformai en récit dialogué; nous grimpions sur la soupente de Davidof et là, nous nous démenions, en coupant gaîment la tête à des Suédois imaginaires; le public riait.

La légende du démon chinois Tzingi-Soutong plaisait tout particulièrement. Pavel représentait le malheureux diable, qui veut faire le bien, moi je représentais tout le reste : les personnages des deux sexes, des objets, l'Esprit du bien et même la pierre sur laquelle se reposait le dieu chinois, plongé dans le désespoir, après chacun de ses essais infructueux de tenter une bonne action.

Les assistants riaient et j'étais étonné de la facilité avec laquelle on pouvait provoquer leur hilarité; cette facilité me choquait désagréablement.

— Ah! les pantins! — nous criait-on. — Ah! les guignols!

Mais, de plus en plus, j'étais obsédé par la pensée que la tristesse était plus proche que la joie dans l'âme de ces gens.

La gaieté, chez nous, n'est ni spontanée, ni naturelle, il faut la faire naître, l'entretenir, l'exciter : c'est une pauvre flamme toujours prête à s'éteindre.

Et trop souvent la gaieté russe se transforme d'une manière inattendue et insaisissable en un drame féroce. L'homme danse comme un captif briserait ses liens, et soudain, libérant en lui le fauve le plus cruel, il se précipite en brute sur les autres et il mord, déchire et anéantit....

Cette gaieté factice, provoquée par des chocs extérieurs, m'irritait; excité à m'en oublier moi-même, je commençais à réciter et à jouer des fantaisies imaginées séance tenante, tant j'aurais voulu faire naître en mes auditeurs une joie durable et de bon aloi.

J'arrivais à un certain résultat, on me faisait des éloges; on était surpris de mes exploits, mais l'ennui que je croyais avoir vaincu s'épaississait de nouveau, lentement, s'affermissait et accablait l'auditoire.

Larionytch me disait affectueusement :

— Ah! que tu es amusant, que le Seigneur te protège!

— Il sait divertir le monde, — expliquait Jikharef. — Tu devrais te tourner vers le cirque ou le théâtre, Alexis; tu ferais un excellent paillasse!

On discutait beaucoup et volontiers; on condamnait, on blâmait, on se repentait, on se livrait à des querelles acharnées à propos de bagatelles et on s'infligeait les uns aux autres les pires mortifications.

Quant on revenait du bain, on se couchait dans les lits poussiéreux et malpropres; d'ailleurs la saleté, les mauvaises odeurs ne révoltaient personne. Il y avait une quantité de vils détails qui compliquaient la vie : les modifier eût été facile, mais nul n'y songeait.

Souvent on disait :

— Personne n'a pitié des hommes, ni Dieu, ni les gens eux-mêmes!...

Quand Pavel et moi, nous lavâmes Davidof, moribond, rongé par la crasse, et les insectes, on se moqua de nous; les ouvriers, par dérision, enlevèrent leur chemise, en nous proposant d'y faire la chasse; on nous qualifia de garçons baigneurs; on nous traita comme si nous avions fait quelque chose de honteux et de très ridicule.

Depuis Noël jusqu'au grand carême, Davidof resta couché; il avait des quintes de toux et lançait du haut de sa soupente sur le sol des crachats de sang qui tombaient à côté du cuveau aux eaux sales; la nuit, délirant, il réveillait ses camarades.

Presque tous les jours, on disait :

— Il faudrait l'emmener à l'hôpital!

Mais il se trouva d'abord que Davidof avait un passeport périmé, ensuite, il se sentit mieux, et finalement, on décida :

— Ça n'a pas d'importance; il mourra bientôt!

D'ailleurs, il en convenait lui-même :

— Je n'en ai plus pour longtemps!

C'était un pince-sans-rire et il essayait lui aussi, de dissiper

par de petites plaisanteries, l'ennui accablant et irrité de l'atelier; il penchait vers nous sa tête décharnée et terreuse et d'une voix sifflante, il clamait :

— Peuple, écoute la voix de celui qui est élevé sur la soupente!...

Et il récitait des futilités mélancoliques

Je vis dans la soupente,
Je me réveille de bonne heure.
Et, dans le rêve comme dans la veille,
Les blattes me dévorent !

— Il ne broie pas de noir! — remarquait l'auditoire.

Parfois, Pavel et moi, nous nous hissions auprès de lui; il plaisantait avec effort :

— Que vous offrir, mes chers hôtes? Une petite araignée bien fraîche?

Il s'éteignait lentement, ce qui l'horripilait, il murmurait avec un dépit sincère :

— Je n'arrive pas à mourir, c'est un malheur!

Son indifférence devant la mort effrayait Pavel; la nuit, il me réveillait et chuchotait :

— Alexis, je crois qu'il est mort. Ne bougeons pas... Ah! que j'ai peur des morts!

Il ajoutait :

— Ainsi, il a vécu pourquoi? Il n'a pas même vingt ans et il meurt déjà!...

Par une nuit de lune, il me réveilla et me dit, les yeux écarquillés par l'épouvante :

— Écoute!

Sur la soupente, Davidof râlait; il disait très vite et très nettement :

— Donne-moi ça ici, donne-moi ça ici...

Puis il se mit à hoqueter.

— Il meurt, je te le jure! — disait Pavel bouleversé.

Pendant toute la journée, j'avais charrié sur mon dos la neige de la cour qu'il fallait porter au dehors; j'avais sommeil, j'étais fatigué, mais Pavel me supplia :

— Ne dors pas, je t'en prie, au nom du Christ, ne dors pas!

Et soudain, se redressant sur ses genoux, il se mit à hurler :

— Levez-vous, Davidof est mort!

Quelques-uns se réveillèrent, quelques silhouettes abandonnèrent leur couche, des questions irritées s'entre-croisèrent.

Kapendioukhine grimpa sur la soupente et dit avec étonnement :

— En effet, il semble bien mort... pourtant, il est tiède...

Le silence se fit. Jikharef se signa et dit en se roulant dans sa couverture :

— Eh bien, que la terre lui soit légère et les cieux accueillants!

Quelqu'un proposa :

— Il faudrait le placer dans une autre pièce...

Kapendioukhine descendit de la soupente et regarda par la fenêtre.

— Laissons-le là jusqu'au matin; il ne gênait personne, même vivant...

Pavel, cachant sa tête sous l'oreiller, se mit à sangloter.

XIV

Dans les champs, la neige fondait, comme fondaient au ciel les nuages d'hiver, qui s'épanchaient sur la terre en pluie et en neige fondante; le soleil accomplissait sa course journalière, l'air devenait tiède; il semblait que la gaîté printanière était déjà revenue, qu'elle se cachait pour plaisanter dans les campagnes et qu'elle allait bientôt déborder sur la ville. Dans les rues s'étalait la boue rousse; au bord des trottoirs couraient des ruisseaux et les moineaux sautillaient gaîment entre les flaques d'eau de la place de la Prison. Et chez les gens, on remarque aussi un air affairé. Du matin au soir, presque sans arrêt, bourdonnent, au-dessus du tintamarre printanier, les cloches du grand carême; elles donnent au cœur de petits chocs; il y a dans cette sonnerie, comme dans les propos des vieillards, quelque chose de douloureux; il semble que les cloches parlent de tout avec un désespoir déchirant :

— C'est fini, fini, fini...

Au jour de ma fête, l'atelier me fit cadeau d'une petite icône artistement peinte, représentant Alexis, le serviteur de Dieu, et Jikharef prononça d'un ton solennel un long discours qui est resté gravé dans ma mémoire :

— Qu'es-tu? — dit-il en jouant avec les doigts et en haussant les sourcils. — Rien de plus qu'un gamin, un orphelin, tu as treize ans, et moi qui ai presque quatre fois ton âge, je t'approuve et je te complimente parce que tu regardes les choses en face et non pas de côté. Cela est bien! Continue toujours comme tu as commencé!...

Il parla des serviteurs de Dieu et des hommes de Dieu, mais la différence entre les uns et les autres resta obscure pour moi; sans doute elle n'était pas nette pour lui non plus. Il discourait d'une manière monotone, l'atelier le persiflait; j'étais debout, l'icône entre les mains, très touché et très embarrassé; je ne savais ce que je devais faire; enfin, Kapendioukhine s'écria avec impatience :

— Mais finis donc cette oraison funèbre; il en a déjà les oreilles toutes bleues...

Puis, me frappant sur l'épaule, il m'adressa aussi des éloges :

— Ce qu'il y a de bien en toi, c'est que tu sais t'arranger avec tout le monde. Même quand tu le mérites, on a de la peine à te gronder et encore plus à te battre!

Tous me regardaient avec des yeux bienveillants, on raillait gentiment ma confusion; encore un peu et j'aurais sans doute éclaté en sanglots, bouleversé par la joie inattendue de me sentir un être utile pour tous ces gens. Ce même matin, à la boutique, l'employé avait dit à Piotre Vassilytch en me désignant d'un hochement de tête :

— Un gamin désagréable et qui n'est bon à rien!

Comme d'habitude, j'étais allé au magasin dès le matin, mais l'après-midi, l'employé me dit :

— Rentre à la maison, enlève la neige qui est sur le toit du hangar et remplis-en la cave glacière.

Il ignorait que c'était le jour de ma fête, j'en étais sûr. Je croyais que personne ne s'en doutait. Lorsque la cérémonie des félicitations eut pris fin, je changeai de vêtements et je grimpai sur le toit; je jetai dans la cour la neige compacte et lourde, très abondante cet hiver-là. Mais dans mon émotion, j'oubliai d'ouvrir la trappe de la cave et je la couvris de neige, Quand je sautai sur le sol et que je m'aperçus de mon étourderie, je me mis aussitôt en devoir de dégager la trappe; mais la neige était durcie, la pelle de bois n'en prenait que de

petites quantités; je n'avais pas de pelle de fer; et je cassai mon outil au moment précis où le commis apparaissait au portail; le proverbe russe se vérifiait : « Le malheur marche sur les traces du bonheur ».

— Ah! c'est comme ça! — dit le commis avec ironie en s'approchant de moi! — Le bel ouvrier que tu fais, que le diable t'emporte! Si je te prends par ta tête insensée...

Il me menaça du manche de la pelle, je reculai et lui dis avec colère :

— Mais je ne me suis pas engagé chez vous comme portier...

Il me lança le bâton dans les jambes; je pris une poignée de neige et la lui jetai en plein visage; il s'enfuit en crachant; j'abandonnai ma besogne et je rentrai à l'atelier. Au bout de quelques minutes, la fiancée du commis descendit en courant; c'était une jeune fille pétulante, au visage inexpressif et couvert de boutons.

— Alexis, monte!

— Non, je ne veux pas! — répondis-je.

Étonné, Larionytch me demanda à mi-voix :

— Pourquoi ne veux-tu pas?

Je lui racontai l'affaire; il fronça le sourcil d'un air pensif, monta chez les patrons, après m'avoir chuchoté :

— Ah! que tu es insolent, mon petit!

L'atelier se mit à murmurer en accablant d'injures l'employé. Kapendioukhine déclara :

— On va te faire filer!

Je n'en avais pas peur. Depuis longtemps, mes relations avec le commis étaient devenues insupportables; il me haïssait et me le témoignait avec une obstination et une méchanceté croissantes; je ne pouvais le souffrir; mais j'aurais voulu savoir pourquoi il me traitait d'une façon aussi stupide.

Il semait sur le plancher du magasin des pièces de monnaie; quand je balayais, je les trouvais et je les mettais sur le comptoir, dans une sébille où il y avait des centimes destinés aux mendiants. Quand je devinai ce que signifiaient ces trouvailles, je dis au commis :

— Vous perdez votre temps en jetant de l'argent par terre pour que je le prenne!

Il s'emporta et s'écria avec impudence :

— Je te défends de me donner des leçons, je sais ce que je fais!

Mais aussitôt il se reprit :

— Que veux-tu dire par là? Moi, jeter de l'argent pour te tenter?... Les pièces tombent d'elles-mêmes.

Il m'interdit de lire au magasin en prétextant :

— Ce n'est pas ton rôle! Ou bien voudrais-tu devenir un savant, petit fainéant, parasite!

La vie me devenait de plus en plus difficile au magasin; j'avais lu tous les livres religieux; les discussions et les conversations des experts ne m'intéressaient plus : ils parlaient invariablement sur les mêmes sujets. Seul Piotre Vasilytch continuait à m'attirer par sa connaissance des côtés obscurs de la vie humaine, par son art de discourir d'une manière captivante et ardente. Parfois, je me disais qu'ainsi avait dû cheminer sur la terre, solitaire et vindicatif, le prophète Élisée...

J'étais sûr qu'on allait me renvoyer et je résolus de partir aussitôt que grand'mère serait revenue en ville; elle avait passé tout l'hiver à Balakno, où quelqu'un l'avait invitée pour enseigner l'art de la dentelle à des jeunes filles. Grand-père vivait de nouveau à Kounavine; je n'allais pas le voir, pas plus qu'il ne venait me faire visite quand il était en ville. Un jour, nous nous heurtâmes dans la rue; il était vêtu d'une lourde pelisse et marchait avec gravité et lenteur, comme un prêtre; je lui dis bonjour; il me regarda en se protégeant les yeux avec la main et murmura d'une voix pensive :

— Ah! c'est toi... tu barbouilles des bons Dieux maintenant... oui, oui... Eh bien, adieu, adieu...

Il m'écarta du chemin et continua sa promenade du même pas solennel.

Je voyais rarement grand'mère; elle travaillait sans répit, pour nourrir grand-père dont l'esprit s'affaiblissait; elle s'occupait des enfants de mes oncles. Le fils de Mikhaïl, Sacha, lui donnait beaucoup de soucis, c'était un jeune homme rêveur et épris des livres. Il travaillait dans les teintureries et changeait fréquemment de patron; dans les intervalles, il vivait aux crochets de grand'mère et attendait paisiblement qu'elle lui trouvât une nouvelle place. Grand'mère devait également pourvoir aux besoins de la sœur de Sacha, qui

avait fait un mariage malheureux : son mari, un ivrogne, la battait et la chassait de chez lui.

Quand je revoyais grand'mère, je jouissais d'une façon toujours plus consciente de son âme; mais je sentais déjà que cette âme merveilleuse était aveuglée par les contes, qu'elle n'était capable ni de voir, ni de comprendre les cruelles réalités. Mes inquiétudes, mes émois lui restaient étrangers.

— Il faut supporter les choses, Alexis! Soyons patients!

C'était tout ce qu'elle pouvait me dire en réponse à mes propos sur les horreurs de la vie, sur les souffrances des gens, sur la désespérance, sur tout ce qui me révoltait, sur tout ce qui m'accablait. J'étais peu enclin à la patience, et si je manifestais parfois cette vertu propre à l'animal, à l'arbre, à la pierre, c'était pour m'éprouver moi-même, pour connaître la limite de mes forces, le degré de ma résistance à demeurer sur la terre. Parfois, les adolescents, par un stupide enfantillage, jaloux de la force des adultes, soulèvent des poids trop lourds pour leurs muscles et leur os; ils fanfaronnent, comme les hercules qui se signent avec des haltères de trente kilos.

C'est ce que je fis aussi, au sens propre et au sens figuré, au moral et au physique, et si je ne suis pas mort sous l'effort, si je ne suis pas mutilé pour la vie, je le dois à je ne sais quel hasard. Car rien n'abat un être humain autant que la soumission à des forces supérieures.

Et pourtant si je m'effondre brisé, je dirai à ma dernière heure, et non sans fierté, que, pendant quarante ans, de braves gens ont tout fait pour défigurer mon âme, mais que leur travail opiniâtre n'a pas eu grand succès.

De plus en plus souvent, j'étais envahi par un impérieux désir de faire des gamineries, d'amuser les gens, de les exciter à rire. J'y réussissais fort bien; je savais le parler des marchands de la foire de Nijni, je les imitais; je sais imiter aussi les paysans et les paysannes, vendeurs ou acquéreurs d'icônes, et le commis qui les trompait, et les experts discutaillant.

L'atelier riait aux éclats; souvent les artisans abandonnaient la besogne pour mieux voir mes représentations, mais chaque fois, Larionytch me conseillait ensuite :

— Tu ferais mieux de jouer la comédie après le souper, tu nous empêches de travailler...

La « représentation » terminée, j'éprouvais un véritable soulagement, je m'étais débarrassé d'un fardeau qui m'accablait; pendant une demi-heure, une heure, ma tête était agréablement vide; mais progressivement, je sentais comme des petits clous qui me martyrisaient le cerveau, et je me disais :

« Est-ce possible que la voie soit ainsi? Suis-je destiné à passer mes jours comme ces gens-ci, satisfait de l'existence, n'imaginant rien de mieux? »

— Tu deviens coléreux, Alexis, — me dit un jour Jikharef en me considérant avec attention.

Sitanof me demandait souvent :

— Qu'as-tu?

Je ne savais que répondre.

La vie effaçait brutalement de mon âme les bons et naturels instincts, elle les remplaçait, avec cynisme, par de vagues inepties. Obstiné et furieux, je m'opposais à ses efforts. Je voguais sur le même fleuve que tous les autres, mais pour moi l'eau était plus froide et elle ne me supportait pas aussi facilement; parfois, il me semblait que je m'enfonçais lentement dans un remous.

On me traitait de mieux en mieux; on ne me grondait pas comme Pavel, on ne me tournait pas en dérision, on me témoignait plutôt des attentions. J'en étais satisfait, mais je souffrais de voir tant de gens s'enivrer, de voir combien ils étaient répugnants dans leur ivresse, de voir enfin leur attitude envers les femmes; et pourtant je comprends que l'alcool et la femme étaient les seules distractions à leur portée.

Mais alors, et grand'mère?

Je me mis à penser beaucoup trop aux femmes et déjà je m'étais posé cette question : pourquoi ne pas aller le dimanche là où tous allaient? Ce n'était pas un désir physique; j'étais sain et difficile, mais parfois, j'éprouvais une envie furieuse d'étreindre un être affectueux et compréhensif, de lui raconter longuement, sans rien dissimuler, comme à une mère, tous les tourments de mon âme.

J'enviais Pavel quand, la nuit, il me parlait de son roman avec une femme de chambre de la maison d'en face.

— Quelle drôle d'affaire, mon vieux : il y a un mois, je lui lançais des boules de neige, elle ne me plaisait pas, et mainte-

nant, quand je suis assis sur le banc à côté d'elle, que je me serre contre elle, personne au monde ne m'est plus cher...

— De quoi parlez-vous?

— De tout, évidemment. Elle me parle d'elle, et moi, je lui parle de moi. Et puis, on s'embrasse... Seulement, elle est honnête... Si tu savais combien elle est charmante!... Vrai, tu fumes comme un vieux soldat!

Je fumais beaucoup; en m'enivrant, le tabac émoussait mes pensées inquiètes. Par bonheur, l'alcool ne me causait que de la répulsion par son odeur et sa saveur; Pavel buvait volontiers et quand il était ivre, il geignait :

— Je veux aller à la maison! A la maison... Laisse-moi aller à la maison!...

Il était orphelin; son père et sa mère étaient morts depuis longtemps; il n'avait ni frères ni sœurs; dès l'âge de huit ans, il vivait chez des étrangers.

Dans cet état de malaise, aggravé par les appels du printemps, je résolus de m'engager de nouveau sur un bateau, de descendre jusqu'à Astrakan et, de là, m'enfuir en Perse.

Je ne me souviens pas pourquoi j'avais spécialement choisi la Perse; peut-être parce que les marchands persans de la foire, à Nijni, me plaisaient : ils étaient assis, immobiles comme des idoles de pierre, exposant au soleil leur barbe teinte, fumant en paix leur narghilé; ils avaient de grands yeux noirs qui savaient tout.

Très probablement je me serais enfui n'importe où, mais, la semaine de Pâques, alors qu'une partie des ouvriers étaient partis chez eux à la campagne et que les autres rôdaient dans les cabarets, je rencontrai, en me promenant par une journée ensoleillée, au delà de l'Oka, mon ancien patron, le neveu de grand'mère.

Vêtu d'un léger pardessus gris, les mains dans les poches de son pantalon, une cigarette aux lèvres, le chapeau sur la nuque il me sourit d'un air amical. Il avait l'aspect engageant d'un homme libre et joyeux; nous étions tout seuls sur la grande route champêtre.

— Ah! Alexis! Le Christ est ressuscité! Joyeuses Pâques!...

Les félicitations échangées, il me demanda comment j'allais; je lui avouai en toute franchise que l'atelier, la ville et tout, en général, m'ennuyait et que j'avais résolu de partir pour la Perse.

— Laisse ça! — dit-il très sérieusement. — La Perse, allons donc! Je sais ce que c'est, mon ami, à ton âge, moi aussi j'avais envie d'aller à tous les diables!...

Cette manière désinvolte de jongler avec les diables me plut; il y avait en lui quelque chose de printanier, de séduisant; des pieds à la tête, il avait un air faraud.

— Tu fumes? — me demanda-t-il, en me tendant un étui d'argent garni de grosses cigarettes.

Cette offre acheva de me vaincre.

— Écoute, Alexis, reviens chez moi! — proposa-t-il. — Cette année-ci, j'ai pour quarante mille roubles de travaux à la Foire, comprends-tu? Je t'installerai à la foire; tu me serviras de surveillant; tu recevras les matériaux, tu veilleras à ce que tout soit sur place en temps voulu, tu auras l'œil sur les tâcherons pour qu'ils ne me volent pas; sommes-nous d'accord? Tu toucheras cinq roubles par mois et cinq kopecks pour ton dîner! Ma mère et ma femme n'ont rien à te dire; tu t'en vas le matin, tu rentres le soir. Ne leur raconte pas que nous nous sommes vus; viens tout bonnement dimanche et ça s'arrangera...

Nous nous quittâmes bons amis; il me serra la main et même il me fit encore signe de loin en agitant amicalement son chapeau.

Quand j'annonçai à l'atelier que je m'en allais, il y eut tout d'abord une explosion de regrets très flatteurs pour moi; Pavel surtout était touché.

— Voyons, réfléchis, — me dit-il, d'un ton de blâme, — comment pourras-tu vivre avec toutes sortes de rustres après avoir vécu avec nous... Des charpentiers, des peintres... Oublies-tu le proverbe : « Un curé ne se fait pas bedeau. »

Jikharef grommela :

— Le poisson cherche les endroits les plus profonds et les jeunes gens où ça va plus mal...

Les adieux que me firent les artisans furent tristes.

— Bien sûr, il faut essayer ceci et cela, déclara Jikharef, tout blêmi par les excès de la veille; il faut s'accrocher à quelque chose, à n'importe quoi...

— Et pour toute la vie, — ajouta Larionytch à mi-voix.

Mais je sentais qu'ils parlaient avec effort et comme par

devoir; le lien qui m'attachait à eux semblait brusquement rompu.

Gogolef, ivre comme de coutume, s'agitait sur son lit de la soupente et râlait :

— Si je veux, ils iront tous en cellule! Je sais un secret... Qui est-ce qui croit en Dieu ici? Ah, ah!...

Rien n'était changé, les icônes inachevées étaient appuyées aux murs et comme on ne travaillait plus à la lumière depuis longtemps, les globes de verre avaient été collés au plafond; une couche grise de poussière et de suie les recouvrait. Ce tableau est si fortement gravé dans ma mémoire qu'en fermant les yeux, je revois dans l'obscurité tout le sous-sol, les tables, les godets à couleur épais sur les tablettes des fenêtres, les gerbes de pinceaux avec leurs supports, les icônes, le seau aux lavures dans le coin, sous le lave-mains de cuivre, qui ressemblait à un casque de pompier, et le pied nu de Gogolef qui pendait de la soupente, bleu comme celui d'un noyé.

J'aurais voulu m'en aller bien vite, mais en Russie on aime prolonger les instants mélancoliques; quand ils se quittent, les gens semblent célébrer un service funèbre.

Comme je montais pour dire adieu à la patronne, je me heurtai dans le corridor à sa nièce; elle me demanda :

— Tu t'en vas, à ce qu'il paraît...

— Oui!

— Si tu n'étais pas parti de plein gré, on t'aurait chassé, — m'annonça-t-elle, très sincère quoique peu aimable.

La patronne un peu éméchée me dit :

— Adieu, que le Ciel t'accompagne! Tu es un vilain garçon, un insolent! Pour moi, je ne t'ai rien vu faire de mal, mais ils disent tous que tu es un vilain garçon!

Et soudain, elle se mit à pleurer et déclara entre ses larmes :

— S'il était vivant, mon défunt, mon cher petit mari, ma chère âme, il t'aurait savonné les oreilles, il t'aurait allongé une gifle... mais il ne t'aurait pas renvoyé... aujourd'hui, tout va autrement; dès que ça cloche un peu, on vous chasse! Où iras-tu, petit, où trouveras-tu un asile?...

MAXIME GORKI

(Traduction du docteur SERGE PERSKY.)

(A suivre.)

STRATÉGIE ET POLITIQUE MILITAIRE

La bataille étant l'événement principal de toute grande opération militaire, et la stratégie ayant pour objet d'y amener les forces dans les conditions les plus favorables de nombre, de temps et d'espace, on peut dire que cette partie de l'art de la guerre est la science maîtresse du haut commandement.

Cependant, lorsque les opérations se déroulent sur de vastes théâtres parfois mal reliés les uns aux autres, lorsque surtout il s'agit de faire agir les armées de puissances alliées, mais indépendantes les unes des autres, il entre en jeu une autre partie de l'art militaire encore plus élevée que la stratégie, et qui la domine : c'est la *politique militaire*. Quelle est au juste la signification de cette expression?

Quels sont le rôle et l'importance de la partie de l'art de la guerre qu'elle désigne? Voilà ce que nous voudrions examiner.

Il y a d'abord lieu de distinguer la *politique militaire* de la *politique de la guerre*, quoique souvent des publicistes n'ayant pas réfléchi sur la matière les confondent l'une avec l'autre. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres touchant à la théorie de la guerre, on peut se reporter à Jomini.

D'après l'éminent écrivain, il faut entendre par *politique de la guerre* tous les rapports de la diplomatie avec la guerre, tandis que la *politique militaire* a pour objet les combinai-

sons militaires d'un gouvernement ou d'un général. Ainsi, une bonne politique de la guerre permettra de juger si une guerre est opportune ou indispensable, de s'assurer des alliances, de déterminer les diverses opérations qu'elle nécessitera pour atteindre son but. Une fois la guerre décidée, c'est la politique militaire qui fera connaître l'importance des divers théâtres d'opérations, le genre de guerre — offensif ou défensif — le plus convenable sur chacun d'eux, les généraux qu'on doit choisir pour les conduire.

D'après ces définitions, on voit que la politique militaire touche de très près à la stratégie et, spécialement, à ce que j'ai appelé la stratégie spéculative. On peut même dire qu'elle en fait partie, si l'on admet que la stratégie a pour objet la direction des opérations dans leur ensemble; mais je crois qu'il est préférable de les distinguer en limitant les attributions de la stratégie aux dispositions à prendre pour conduire à la bataille les forces affectées à chaque théâtre d'opérations. Toutefois, au fond, cette distinction ne peut être que théorique, et, dans le développement des hostilités, il est inévitable que la politique militaire et la stratégie empiètent l'une sur l'autre, parce que les théâtres d'opérations que l'on peut considérer sur une frontière très étendue ou sur plusieurs frontières, tout en étant distincts, ne sont jamais complètement indépendants les uns des autres. Par exemple, au début de la guerre de 1914-1918, la question de savoir s'il fallait prendre l'offensive ou la défensive dans les Vosges ou en Alsace, dans les Ardennes ou en Belgique, la détermination des forces qu'il convenait d'affecter à chaque théâtre d'opérations, était du ressort de la politique militaire; mais, une fois les hostilités engagées, la stratégie ne pouvait manquer de jouer son rôle, parce que les combats ou batailles livrés sur une zone avaient forcément de la répercussion sur ce qui se passait autre part, que l'ensemble des forces ne formait en réalité qu'une grande armée dont tous les éléments étaient solidaires les uns des autres, et que les circonstances pouvaient amener à modifier profondément leur répartition initiale. On y a été amené naturellement après la bataille de Charleroi, et c'est grâce aux mesures judicieuses qui ont été prises à la fin d'août que l'on a pu,

en ramenant sur la Marne une partie des corps malencontreusement engagés dans les Vosges, obtenir la victoire qui a dégagé Paris.

Si l'on se met au point de vue des Allemands, on voit très nettement encore le rôle de la politique militaire. Ayant à lutter sur deux fronts, ils ont décidé très judicieusement de rester d'abord sur l'expectative vis-à-vis des Russes avec de faibles effectifs, et de prendre l'offensive avec le gros de leurs forces contre la France, ayant la conviction qu'ils en auraient raison, avant que les Russes aient pu faire de grands progrès sur le territoire prussien. La bataille de Charleroi, suivie de la retraite précipitée de l'armée française, a pu leur donner l'espoir de réussir; mais la bataille de la Marne vint tout d'un coup transformer les situations respectives des armées en présence et l'on peut dire qu'une des causes de leur défaite tient à une erreur de politique militaire consistant à affaiblir les forces, d'abord affectées au front occidental, de deux corps, pour les porter sur le front oriental et à les prélever sur les armées allemandes qui étaient destinées à jouer le rôle principal dans la marche sur Paris. Au lieu d'entrer à Paris à la suite d'une nouvelle victoire, les Allemands ont dû rétrograder jusqu'à l'Aisne; malgré leurs efforts répétés, ils n'ont pu nous empêcher de prolonger notre front jusqu'à la mer, et ils se sont vus obligés de maintenir en France de gros effectifs pour conserver au moins une partie de notre territoire qu'ils avaient envahie. Une fois pénétrés du sentiment de leur impuissance, ils se sont résignés à rester sur la défensive de notre côté, de manière à utiliser toutes les formations de réserve dont ils pouvaient disposer contre les Russes dont les progrès en Galicie et en Prusse Orientale devenaient dangereux. Pendant six mois, en 1915, c'est contre nos alliés de l'Est qu'ils ont porté leur principal effort. Par une offensive foudroyante, qu'ils ont facilitée en faisant détruire un des centres de fabrication de munitions les plus importants de la Russie, ils sont parvenus à refouler les armées russes sur tout leur front, les forçant à abandonner successivement la Vistule, le Bug, la Narew et le Niémen. Ils espéraient encore mieux, et ont pu se croire en mesure, à plusieurs reprises, d'envelopper une partie des

forces russes; mais, chaque fois, leurs adversaires ont réussi à se dérober, en faisant les sacrifices nécessaires, et, devant leur ténacité et leur bonne contenance, les Allemands se sont vus obligés à faire une guerre défensive comme dans le Nord de la France.

Pendant ce temps, ils ne négligeaient pas la politique de la guerre. Dès le mois de novembre 1914, les Turcs étaient venus se ranger à leurs côtés, et pendant l'été suivant, les Bulgares allaient se joindre à eux en entrant dans l'alliance des puissances centrales.

Comptant sur ces appuis, les Allemands ont été amenés encore une fois à modifier leur politique militaire. Après avoir cherché successivement des résultats décisifs en France et en Pologne, ils ont pris le parti de porter leur effort principal dans les Balkans dans le but de s'ouvrir la route de Constantinople. Le premier acte de cette nouvelle entreprise était d'écraser la Serbie en combinant les mouvements des forces austro-allemandes avec l'armée bulgare. Il fallait être aveugle pour ne pas comprendre l'importance des opérations qui se sont déroulées dans cette région.

Du point de vue de la politique de la guerre, nous n'avons pas su retenir les Bulgares; de puls nous nous sommes fait les illusions les plus complètes sur les dispositions de la Grèce qui proclamait sa neutralité, mais que la perspective de voir les Russes à Constantinople devait rejeter du côté des Allemands. Les côtes de la Grèce devinrent un repaire pour les sous-marins, qui y trouvaient, en outre, le moyen de se ravitailler, non seulement avec la tolérance des agents du pouvoir, mais avec leur protection. Après l'abandon de la Serbie à laquelle la Grèce était liée par un traité qu'elle a préféré considérer comme un chiffon de papier, le refus de recevoir Chypre de l'Angleterre était une preuve suffisante que, sous aucun prétexte, le gouvernement de la Grèce ne voulait appuyer l'Entente. Cependant, la nation était au fond avec les puissances occidentales à qui elle devait son existence, et il semble qu'un moment le roi Constantin, poussé par le ministre Venizelos, ait eu quelque velléité de prendre parti pour elles.

Quelques-uns prétendaient que, pour se prononcer en notre faveur, le gouvernement grec attendait que nous fussions en force pour le soutenir. Alléguer un pareil motif était faire preuve de mauvaise foi, car, en attendant les troupes qui allaient débarquer à Salonique, les Grecs en se rangeant à côté des Serbes auraient doublé leurs forces, et c'était suffisant pour lutter avec avantage contre les Bulgares. Constantin, au contraire, préparait son armée avec l'intention bien arrêtée de la tourner contre nous dès que les armées allemandes approcheraient. En attendant, le gouvernement grec montrait une certaine courtoisie, et même mettait ses chemins de fer à la disposition des Alliés. Mais, en même temps, la dissolution de la Chambre grecque, ce qui était un véritable coup d'État, le renvoi de Venizelos, et le maintien de l'armée mobilisée, ne pouvaient laisser aucun doute sur la résolution du roi. On pouvait lire, il est vrai, dans certains journaux, que les Grecs ne pouvaient être qu'avec nous, parce que nous avions des droits à leur reconnaissance, et que d'ailleurs ils ne prendraient pas une attitude hostile contraire aux engagements réciproques intervenus entre eux et les Alliés.

C'étaient là des considérations de peu de valeur pour Constantin qui, terrorisé par sa femme, la digne sœur du Kaiser, ne pouvait manquer de violer une fois de plus ses promesses, à supposer qu'il en eût fait. Il n'y avait donc rien à attendre de la Grèce, à moins que la nation se prononçât contre ceux qui exerçaient le pouvoir illégalement. Mais, pour l'entraîner, il aurait fallu montrer des forces nombreuses au commencement d'octobre 1915. C'eût été fort possible, et alors, ayant le moyen d'agir, la France et l'Angleterre n'auraient pas dû hésiter à mettre la main sur le roi de Grèce et à établir un gouvernement national. Les hésitations des Alliés ont eu pour conséquence l'envoi trop tardif en Orient de forces insuffisantes.

En outre, à côté des défaillances de notre diplomatie, on est forcé d'enregistrer celle de notre politique militaire.

Dès que la Turquie s'est déclarée l'alliée de l'Allemagne, on a bien songé à la combattre, mais en prenant des dispositions lamentables. On a dit que c'était sur l'invitation de

la Russie qu'on avait été amené à diriger des forces contre l'empire ottoman, afin d'obliger les Turcs à retirer une partie de leurs troupes du Caucase. Il était juste de prendre la demande des Russes en considération; mais, pour les aider, on n'était pas obligé d'aller s'engager aux Dardanelles dans une entreprise sans issue. Il y avait beaucoup mieux à faire : c'était de débarquer une grosse armée au Golfe d'Alexandrette. Pour cela, il aurait fallu tout d'abord se rendre compte des propriétés de cette position essentiellement stratégique. Il était manifeste que, une fois établis dans cette région, nous pouvions soit nous porter en avant vers l'Euphrate pour aller au-devant des Russes qui opéraient dans le Caucase, ou au-devant des Anglais qui se trouvaient en Mésopotamie, soit prendre à droite et occuper la Syrie, ce qui était la meilleure manière de protéger l'Égypte, soit encore tourner à gauche dans la direction de Constantinople à travers l'Asie Mineure. Quant aux moyens d'exécution, on avait de grandes facilités pour mener l'opération à bonne fin : grâce à l'occupation de Chypre par les Anglais, en effet, on était dans les meilleures conditions pour faire en silence tous les préparatifs de l'expédition, en réunissant dans cette grande île peu à peu les vivres et les munitions nécessaires, sous la protection d'une forte garnison; en même temps, on rassemblait en Égypte les troupes venant des Indes, dans le but apparent de s'opposer à toute attaque des Turcs contre le canal de Suez, tandis que les troupes françaises étaient réunies en Tunisie; une fois les préparatifs terminés, on débarquait brusquement au golfe d'Alexandrette, d'où, en quinze jours, le corps principal pouvait atteindre l'Euphrate tandis qu'on occupait Alep, à droite, Marach et les passages du Taurus, à gauche. En trois mois, nous pouvions être maîtres de l'Asie Mineure en donnant la main aux Russes débouchant du Caucase. Alors on pouvait songer à attaquer Constantinople de tous les côtés.

Au lieu de s'attacher à une grande opération en utilisant cette position que ses propriétés stratégiques rendaient vraiment unique, on a préféré opérer par paquets un peu partout. D'abord, pour protéger l'Égypte, les Anglais ont dû y immobiliser des forces considérables; en même temps, ils ont

débarqué au golfe Persique un corps d'une force insuffisante. Il était dérisoire de prétendre remonter le Tigre avec un corps de 20 000 hommes qui était destiné à poser les armes dans des conditions lamentables.

Enfin, pour attaquer sur Constantinople, on n'a rien trouvé de mieux que de débarquer dans la presqu'île de Gallipoli, avec l'espoir de forcer le détroit des Dardanelles. En ne comprenant pas qu'une grande armée réunie au golfe d'Alexandrette permettait d'atteindre d'un seul coup tous les buts que l'on pouvait viser, on a commis une grande faute de politique militaire [1].

Cependant il faut reconnaître que l'attaque des Dardanelles aurait peut-être pu réussir si elle avait été brusquée après une préparation soignée et concordante de la flotte et des troupes de terre. On peut dire au contraire qu'elle a été conduite d'une manière pitoyable. D'abord, la flotte a échoué en essayant de forcer seule le détroit; ensuite on a attendu deux mois pour faire une nouvelle attaque, après avoir laissé aux Turcs le temps de se fortifier. Tous ceux qui ont passé par là disent qu'ils étaient inexpugnables tant qu'ils auraient des munitions. Or, elles ne devaient pas leur faire défaut, puisqu'ils étaient maîtres de communiquer avec les Allemands à travers la Bulgarie, qui, même avant de se ranger résolument du côté des Empires centraux, montrait pour eux une neutralité bienveillante.

Entre temps, une nouvelle puissance venait d'entrer en ligne : c'était l'Italie qui, après s'être déclarée neutre au début des hostilités, s'était résolue en mai 1915 à déclarer la guerre à l'Autriche. C'était le résultat d'une bonne politique de guerre de l'Entente : il devait lui valoir un supplément de force de 2 millions d'hommes. Restait à résoudre

1. Dès le mois de décembre 1914 je me suis rendu compte des avantages du débarquement d'une grande armée au golfe d'Alexandrette et je les ai exposés dans les *Tablettes des deux Charentes* du 4 novembre 1915. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que la première condition du succès était le secret. Tout récemment, j'ai retrouvé les mêmes idées dans l'ouvrage du maréchal Hindenbourg (page 257). « Si jamais, dit-il, il y eut perspective d'une brillante opération stratégique, ce fut bien à Alexandrette. » Et il ne s'explique pas comment l'Angleterre ne s'en est pas rendu compte.

le problème de politique militaire consistant à en faire l'emploi le plus judicieux.

Tout d'abord, les Italiens devaient songer à leurs propres frontières, en se demandant si l'offensive était possible et dans quel secteur elle pouvait être tentée avec espoir de succès. Il est certain que partout elle était fort difficile, car les Alpes, depuis la frontière suisse jusqu'à l'Isonzo, présentaient une barrière redoutable, où les obstacles naturels étaient renforcés de puissantes fortifications. D'une manière générale, on peut admettre que, avant de prendre l'offensive, il faut commencer par asseoir son système défensif de manière à bien assurer ses communications. En se plaçant à ce point de vue, les Italiens devaient s'abstenir de tenter une offensive sérieuse par le Trentin; mais, pour bien asseoir leur système défensif, ils devaient s'efforcer d'y progresser autant que possible jusqu'à ce qu'ils se heurtassent à une forte résistance; à partir de ce moment, il convenait de s'arrêter et de se fortifier de manière à tenir en échec avec des forces inférieures les Austro-Allemands, si ceux-ci étaient tentés de prendre l'offensive en sens inverse. En somme, j'estime que, dans toute cette zone, on devait être conduit à se tâter et à s'observer, à se contenir sans arriver d'un côté ni de l'autre à rien de décisif. Il fallait néanmoins que les Italiens y portent une grande attention, car une défaite sérieuse eût été beaucoup plus grave pour eux que pour leurs adversaires. Quand même ils auraient refoulé les Austro-Allemands au delà du Brenner et dans le bassin de l'Inn, les communications de ces derniers n'auraient été compromises d'aucun côté; ils auraient toujours eu le moyen d'exécuter leur retraite en bon ordre. Il en aurait été tout autrement pour les Italiens s'ils avaient été battus sur l'Adige et la Chiesia, des deux côtés du lac de Garde. En cédant le terrain dans cette région, ils livraient les communications de leurs armées opérant sur l'Isonzo, et ces armées pouvaient se trouver dans une situation critique. C'est pour cela que, dans la situation des armées en présence, il fallait plus que jamais, du côté des Italiens, avant de prendre l'offensive par la droite, bien asseoir son système défensif à la gauche. Une fois cette condition satisfaite, ils pouvaient, avec leur masse princi-

pale, chercher à progresser par la Carniole; mais, dans aucun cas, il ne faudrait croire que leur tâche fût simple et facile. Car, sur l'Isonzo comme dans le Trentin, les Autrichiens disposaient de forces considérables. Cependant, fortement engagés contre les Russes pendant l'été de 1915, ils n'étaient pas en mesure de prendre de suite l'offensive. En réalité, les opérations dans cette région devaient se dérouler pendant plusieurs mois sans amener de grands résultats; mais bientôt l'intervention d'une nouvelle puissance belligérante allait ouvrir de nouveaux horizons. C'était la Bulgarie qui, après bien des hésitations, venait de donner son appui aux Empires centraux.

Le premier but des Bulgares allait être d'écraser les Serbes, et les Austro-Allemands, après avoir remporté des succès décisifs sur les Russes, devaient y concourir. Ils comprirent bien que l'écrasement de la Serbie allait les rendre maîtres des Balkans en leur ouvrant toute grande la route de Constantinople, puis celle de l'Asie Mineure qui conduit en Égypte et en Mésopotamie. On allait donc se trouver, du côté de l'Entente, en présence d'un nouveau problème de politique militaire.

Et, malheureusement, on n'en a pas compris l'importance; les puissances de l'Entente ont montré dans cette circonstance un aveuglement inexplicable, car, malgré sa complexité apparente, la situation était fort claire. On connaissait fort bien, depuis longtemps, les négociations de Ferdinand de Bulgarie avec l'Allemagne; c'était le secret de Polichinelle. Vers le milieu de juillet, on possédait, à Paris et à Londres, une copie textuelle du traité d'alliance conclu entre les deux pays. Mais les ministres des Affaires étrangères de France et d'Angleterre se sont trouvés d'accord pour déclarer que ce traité était sans importance et qu'il n'y avait aucune disposition particulière à prendre pour soutenir les Serbes.

Cependant deux hommes en France ont reconnu rapidement tous les avantages qu'il y aurait à porter la guerre dans les Balkans : le général de Castelnau, parmi les militaires, et M. Briand, parmi les membres du gouvernement.

Dès la fin de 1914, au moment où les Autrichiens étaient

battus par les Serbes, le général de Castelnau comprit qu'en appuyant la Serbie avec une armée anglo-française, on aurait sans doute précipité la défaite de l'Autriche, ce qui aurait eu forcément une grande influence sur l'attitude des peuples voisins (Bulgarie et Roumanie) et, par suite, sur la conduite de la guerre en France comme en Russie. Le général exposait volontiers ses idées dans son entourage; elles trouvèrent un accueil favorable dans certains milieux politiques et spécialement chez M. Briand qui, à ce moment, faisait partie du ministère Viviani comme Garde des Sceaux, et qui essaya de faire valoir auprès de ses collègues les avantages d'une puissante intervention en Orient [1].

Il aurait voulu que la France et l'Angleterre organisassent une expédition de 300 000 hommes qui, en débarquant dans un port de l'Adriatique, auraient été joindre les Serbes dès le commencement de l'année 1915. Mais, en exposant son projet dans le Conseil du gouvernement, il se trouva presque seul de son avis. MM. Millerand, ministre de la Guerre, et Delcassé, ministre des Affaires étrangères, surtout y étaient opposés, et, pour le combattre, ils purent s'appuyer de l'avis des militaires. Le général de Castelnau faisait exception, et il n'était pas sympathique aux hommes qui étaient à la tête du gouvernement. Au G. Q. G., on déclara que l'expédition que proposait M. Briand était impossible, parce qu'elle aurait pour conséquence d'affaiblir notre front occidental d'une manière dangereuse.

On aurait pu prévoir l'opposition des chefs de l'armée, si l'on avait apprécié l'esprit étroit qui anime souvent les militaires lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes. Mais il s'agissait d'une question qui n'était pas exclusivement de leur ressort. Nous avons toujours soutenu qu'il n'appartient pas au gouvernement d'intervenir dans l'exécution des opérations; mais il n'en est pas de même pour la politique militaire qui a pour objet la conduite de la guerre dans son ensemble; et le gouvernement avait absolument le droit de décider l'envoi d'une puissante armée pour appuyer les Serbes, s'il en avait bien compris la nécessité.

Or, les conséquences de l'abandon de la Serbie ne pouvaient

1. Voy. *G. Q. G.* de M. de Pierrefeu (tome I, p. 189).

être douteuses. Au milieu de l'année 1915, il était certain que la Serbie attaquée par des forces écrasantes ne pourrait tenir longtemps. Réduits à l'impuissance en France et en Russie, nos adversaires allaient trouver dans les Balkans l'occasion de nouveaux succès. Au bout de deux mois, les Serbes, malgré leur héroïque résistance, devaient abandonner la moitié de leur pays, la jonction des Allemands avec les Bulgares serait faite, et la route de Constantinople leur serait ouverte.

C'est devant une pareille perspective que les gouvernements de la France et de l'Angleterre ont pu déclarer que la détermination de la Bulgarie était sans importance! L'histoire diplomatique n'offre guère d'exemple d'une pareille aberration, à laquelle on n'a pu être conduit que parce qu'il n'y avait personne, ni dans le gouvernement, ni dans l'armée, qui fût à même de traiter le sujet sous toutes ses faces.

D'une part, des militaires, étrangers aux considérations politiques et incapables de sortir de leur spécialité pour s'élever aux larges conceptions de la politique militaire; et, d'autre part, des hommes d'État n'ayant aucune notion de stratégie. Dans ces conditions, ces derniers, conscients de leur ignorance, devaient baisser forcément pavillon devant les objections des militaires, alors qu'autrement il eût été facile de leur répondre.

Dans le cas particulier que l'on avait à traiter, on pouvait faire observer que rien ne s'opposait à l'envoi en Orient d'une puissante armée, à la seule condition de renoncer provisoirement à toute offensive de grande envergure sur le front occidental. Mais c'est justement ce dont on ne voulait pas entendre parler au G. Q. G. où, même dans leur spécialité, les pontifes du 3e bureau avaient les idées les plus fausses sur la conduite des opérations. Ne tenant aucun compte du caractère particulier qu'avait pris la nouvelle guerre à la suite de la course à la mer, on y avait déjà formé le projet de percer les lignes allemandes, avec l'espoir chimérique de libérer notre territoire par une vigoureuse offensive, et l'on estimait que, pour mettre un pareil projet à exécution, on n'aurait jamais trop de forces à sa disposition. Les tentatives que l'on allait faire devaient échouer misérablement :

on aurait pu le prévoir avec quelque sagacité si l'on avait pu s'affranchir des doctrines d'avant guerre qui, malgré ce qui se passait depuis six mois, étaient aussi tenaces que mesquines.

Il s'est trouvé cependant des militaires que la guerre de tranchées n'a pas dû surprendre, et notamment le colonel Émile Mayer qui, avec une singulière perspicacité, avait prévu, longtemps à l'avance, qu'on y serait fatalement conduit. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter à l'article remarquable que cet écrivain militaire a publié dans la *Revue militaire suisse* du mois de mai 1902, où il ne faisait d'ailleurs que développer les idées dont il avait déjà émis l'essentiel en 1891. Il y annonçait de la manière la plus nette que les armées opposées, impuissantes sur leurs fronts, chercheraient à se déborder, en s'étendant de plus en plus, jusqu'à ce que l'on soit arrêté par un point d'appui, une mer, une montagne ou la frontière d'une nation neutre. « A partir de ce moment, disait-il, il n'y a pas de raisons pour que la lutte finisse, du moins de ce côté. C'est ailleurs, c'est en dehors de ce champ de bataille — où on ne se bat pas — qu'on cherchera la victoire. »

C'est exactement ce qui est arrivé à la suite de la bataille de la Marne. Les deux armées opposées en s'étendant et en se retranchant se sont appuyées d'un côté à la mer, de l'autre à la frontière suisse.

Depuis le mois de novembre 1914, toutes les attaques qui furent tentées de part et d'autre échouèrent complètement. Malgré leur nombre les Allemands ne purent réussir à briser notre résistance ni sur l'Yser, ni à Ypres : de notre côté, nous éprouvâmes un échec grave en voulant prendre l'offensive en avant de Soissons, et il était probable qu'en choisissant un autre point d'attaque, nous n'obtiendrions pas de bien meilleurs résultats. C'était donc ailleurs, comme le disait le colonel Mayer, qu'il fallait chercher la victoire. Or, une occasion se présentait de la chercher en Orient; au point de vue politique comme au point de vue militaire, il fallait la saisir sans hésitation.

Il est vrai que, telles que les présentait M. Briand, ses propositions n'étaient pas réalisables. Il n'y avait pas, sur

la côte orientale de l'Adriatique, un seul port où l'on pût débarquer une armée de 300 000 hommes, ni de chemins praticables leur permettant d'avancer en Serbie à travers l'Albanie; mais, si la solution particulière que proposait M. Briand ne pouvait pas être prise en considération, il n'en était pas de même de l'idée essentielle et fondamentale d'où elle procédait et qui consistait à appuyer les Serbes avec une puissante armée. Il était donc désirable d'adopter ses propositions dans ce qu'elles avaient d'essentiel, sauf à les modifier de manière à les rendre pratiques. M. Briand, sous la suggestion du général de Castelnau, avait eu l'idée juste au point de vue de la politique militaire; il appartenait aux militaires de trouver les moyens de la réaliser.

Pour cela, il suffisait, en rejetant le projet d'un débarquement sur l'Adriatique, de porter directement l'armée alliée à Salonique. C'était là la vraie solution du problème que l'Entente avait à résoudre au milieu de l'année 1915, et il suffisait de s'y rallier pour transformer complètement à notre avantage les conditions de la lutte. Qu'on songe, en effet, à ce qui serait arrivé si seulement au mois de septembre nous avions eu 200 000 Français et Anglais prêts à débarquer à Salonique. De concert avec les Serbes, on pouvait se jeter sur la Bulgarie et l'écraser avant l'arrivée des Allemands. Ensuite, en marchant vers le Danube, on aurait sans doute amené l'intervention des Roumains un an plus tôt. Avec 300 000 Serbes, autant de Roumains, autant d'Anglo-Français, et 100 000 hommes qu'auraient pu fournir les Italiens, on aurait disposé d'un million d'hommes qui, en menaçant la Hongrie par le sud, auraient tenu en échec au moins un pareil nombre d'Austro-Allemands. Enfin, avec cette manière d'opérer, on serait entré par la Roumanie en liaison directe avec les Russes et on aurait probablement empêché leur défection. Il ne faut pas oublier que c'est pour défendre la Serbie que la Russie est entrée en guerre et qu'en même temps, elle visait Constantinople. L'abandon de la Serbie, qui assurait la liaison des Allemands et des Turcs, n'était pas fait pour encourager les Russes à poursuivre les hostilités.

Toutes ces considérations auraient dû entraîner la détermination de l'Entente.

En France, on a rejeté les propositions de M. Briand parce qu'on s'est laissé hypnotiser par la présence des Allemands à Noyon, et, pendant deux années, on devait faire des efforts infructueux pour les en chasser; mais on y était opposé surtout en Angleterre où l'on ne voulait envisager que le front occidental : par crainte de voir les Allemands s'établir sur les côtes de la Manche, les Anglais ne voulaient pas en distraire une partie importante de leurs forces. Si, de notre côté, il n'y eut sans doute qu'un véritable aveuglement, conséquence de l'incompétence de nos dirigeants en matière de politique militaire, il n'en était peut-être pas de même de la part de nos voisins d'Outre-Manche. Dans aucun pays, plus qu'en Angleterre, on n'est pénétré de l'idée — fort juste, dans son principe, — que la guerre n'est que le moyen de la politique; l'art militaire en lui-même n'y est considéré que comme une chose secondaire. Sans négliger les résultats immédiats des opérations militaires, on songe surtout à l'après-guerre. Les Anglais n'ont pas dû manquer de se dire que, en fermant aux Allemands le chemin de Constantinople, on l'ouvrirait aux Russes qui, après y avoir pris pied, ne voudraient plus en sortir. Or, c'est un des principes de la politique anglaise de ne pas laisser la Russie mettre la main sur les détroits. On aurait préféré à Londres les voir en possession de la Bulgarie ou de la Grèce sous la protection des puissances occidentales; de fait, il n'en aurait peut-être pas fallu davantage pour empêcher la Bulgarie de prendre parti pour les puissances centrales; mais la Russie, de son côté, ne voulait pas entrer dans cette voie.

Ces compétitions plus ou moins avouées eurent pour résultat de nous aliéner les Bulgares qui, alors que l'Angleterre comptait encore les avoir dans son jeu, étaient déjà liés avec nos ennemis. Quand le danger devint manifeste, en France comme en Angleterre, on finit par se raviser, mais on devait subir les conséquences de cette détermination tardive. Quand les premières troupes alliées débarquèrent à Salonique, l'offensive austro-allemande avait déjà commencé, et l'on ne put réussir à dégager les Serbes parce qu'on n'y employa que des forces insuffisantes. Cependant, une fois résolu à intervenir, il n'eût sans doute pas été impossible d'enrayer leur

débâcle si l'on avait mieux utilisé toutes les forces dont on disposait. D'abord, l'armée de Gallipoli; l'entreprise des Dardanelles était une grosse erreur à laquelle on s'était laissé entraîner en obéissant aux suggestions de l'Angleterre, qui aimait mieux marcher par cette voie sur Constantinople que d'aller au-devant des Russes. Mais, en laissant aux Allemands les moyens de communiquer avec les Turcs, on leur permettait de les aider de leurs conseils et de leurs ressources. Ainsi purent-ils opposer une résistance vigoureuse aux Alliés qui échouèrent dans toutes leurs attaques en subissant des pertes énormes. Au mois de septembre, il était encore temps de réparer l'erreur commise en ramenant à Salonique l'armée de Gallipoli : des renforts venant de France et d'Égypte auraient permis de disposer rapidement d'une centaine de mille hommes, avec lesquels on pouvait essayer de dégager les Serbes dans le courant d'octobre. Il convenait aussi de réclamer le concours des Italiens.

Si, au printemps, on avait entrepris l'expédition du golfe d'Alexandrette dont nous avons parlé plus haut, l'Italie aurait pu y participer dès sa déclaration de guerre à l'Autriche, à la condition de se tenir sur la défensive sur la frontière des Alpes au moins provisoirement; car, avec cette détermination, elle n'avait pas besoin de toutes ses forces dans le Nord de l'Italie. Les Italiens auraient pu objecter qu'ils n'avaient aucun intérêt à défendre en Asie Mineure, mais c'eût été une objection sans valeur. Il ne s'agissait pas de conquérir une province pour la garder, mais de trouver le moyen de détruire des forces ennemies. Plus tard, la France devait envoyer une armée en Italie, sans avoir la moindre idée de s'y établir, et, à son tour, l'Italie devait fournir plusieurs divisions pour appuyer notre résistance. En envoyant ces corps de troupes à Alexandrette, ils nous auraient aidés à détruire les forces turques en Asie, c'est-à-dire au siège même de leur puissance, et c'était là un important résultat dont la répercussion se serait fait sentir ailleurs. Au surplus, en leur demandant d'envoyer un corps de troupes pour opérer dans les Balkans, il eût été facile de leur faire comprendre qu'ils y avaient un intérêt particulier. Qu'on suppose, en effet, qu'avec leur concours on eût réussi à refouler

les Austro-Allemands au delà de la Save et du Danube; pendant que les Anglo-Français, joints aux Serbes et ralliant les Roumains qui n'auraient pas manqué d'entrer en ligne, progressaient au Sud de la Hongrie, les Italiens, tournant à gauche, pouvaient remonter la Save par Agram et Laibach et venir ouvrir la porte à leurs camarades qui se battaient sur l'Isonzo.

C'eût été le meilleur moyen de s'ouvrir la route de Vienne. Et c'est le cas de dire que si ce chemin n'eût pas existé, il aurait fallu l'inventer. Les Italiens pouvaient y arriver par plusieurs voies : d'abord, en renforçant les Monténégrins dont le roi était le beau-père du roi d'Italie; ensuite, en partant de Vallona qu'ils occupaient depuis un certain temps, pour se frayer un chemin vers Monastir; enfin, en portant le corps principal à Salonique pour opérer à la gauche des Anglo-Français et en se liant avec le corps venant de Vallona. Tout cela était possible, et, au mois de septembre, on aurait pu joindre les Serbes avec près de 300 000 hommes qui, un mois plus tard, auraient été renforcés de 100 000 autres.

Si l'on envisage les conséquences possibles de l'envoi d'une puissante armée dans les Balkans à l'été de 1915, on peut donc affirmer qu'à tous les points de vue, elle était opportune, et qu'aucune entreprise ne pouvait être plus favorable aux intérêts de la Quadruple Entente. Aussi n'hésitons-nous pas à dire que l'abandon de la Serbie a été la plus grande faute de politique militaire qui ait été commise par les puissances de l'Entente pendant la durée de la guerre. Elle a eu des conséquences déplorables : écrasement de la Serbie en 1915, écrasement de la Roumanie en 1916, défection de la Russie en 1917. En fin de compte, elle est la cause principale de la prolongation de la guerre qui, autrement, aurait pu sans doute être terminée à notre avantage dans le courant de l'année suivante.

Quant à nous, Français, nous n'aurions couru aucun grave danger en participant en forces à cette opération; nous n'aurions pas eu à défendre Verdun au printemps 1916, parce que les Allemands ne l'auraient pas attaqué. Obligés de soutenir les Autrichiens sur le Danube et sur le Dniester,

ils n'auraient pas eu le moyen de prendre en France une offensive redoutable.

En essayant de montrer tous les avantages que pouvait procurer à l'Entente une puissante intervention dans les Balkans, nous ne prétendons d'ailleurs pas qu'elle aurait suffi à amener la fin de la guerre. La France restait toujours le théâtre des opérations décisives, et c'était là qu'il fallait battre les Allemands pour les amener à reconnaître leur défaite. Mais, en raison des difficultés de la nouvelle guerre, on ne pouvait les attaquer, avec l'espoir de succès prolongés, qu'après avoir affaibli leurs moyens de résistance. En 1813, les coalisés ont accablé Napoléon à Leipzig, mais ils n'y ont réussi qu'après qu'il eut usé ses forces en Espagne et en Russie. Le duc de Wellington avait dû lutter longtemps contre son gouvernement avant de l'amener à soutenir les Espagnols avec des forces considérables; il avait compris de bonne heure la conséquence probable de l'intervention anglaise qui, tout en ayant l'apparence d'une diversion, devait avoir pour résultat d'épuiser les forces de la France. La campagne de Russie fut un autre coup terrible pour la puissance de Napoléon; mais c'est la guerre d'Espagne qui commença à l'ébranler. C'est là qu'est venue se fondre l'admirable armée qui avait vaincu l'Europe à Austerlitz, à Iéna et à Friedland. S'il l'avait eue en 1813, il n'aurait pas été battu en Allemagne; Leipzig est la défaite irréparable, mais l'Espagne et la Russie l'avaient préparée.

L'intervention des puissances de l'Entente dans les Balkans pouvait produire des effets analogues. Nous trouvons donc qu'une bonne politique militaire devait nous amener à concevoir la conduite de la guerre de la manière suivante :

A l'automne de 1915, on aurait porté la guerre dans les Balkans à l'appui des Serbes en y consacrant toutes les forces disponibles. On en eût fait le théâtre principal des opérations jusqu'à la fin de l'hiver suivant; pendant ce temps, on se serait contenté en France d'une défensive très active. C'eût été d'autant plus convenable qu'en 1915, l'organisation des armées britanniques était loin d'avoir pris tout son développement. Pendant qu'elle s'achevait, on aurait préparé en France une grande offensive pour l'été de 1916.

Avec cette matière de procéder, on avait des chances de terminer la guerre deux ans plus tôt, car les armées de la Serbie et de la Roumanie n'auraient pas été écrasées, et celles de la Russie n'auraient pas fait défection. D'autre part, une partie des forces de l'Allemagne se serait usée sur le Danube pour protéger la Hongrie de l'invasion dont elle était menacée. Et il faut bien comprendre qu'elle y était obligée; sans quoi, les armées combinées de l'Entente venant du Danube et de la Vistule seraient entrées à Budapest et à Vienne, et l'Autriche-Hongrie eut été mise hors de cause.

On se trouvait donc, au milieu de l'année 1915, en présence d'un grand problème de politique militaire que les puissances de l'Entente se sont montrées incapables de résoudre. Mais, nous le répétons, c'est en France que devait être porté le dernier coup. L'intervention en Orient n'était, après tout, qu'une puissante diversion qui devait faciliter l'événement décisif en amenant l'adversaire à user ses réserves loin du théâtre principal des opérations.

En préparant pendant l'hiver 1915-1916 tous les moyens matériels que pouvaient fournir la France et l'Angleterre, on avait le temps de réfléchir sur les dispositions à prendre pour arriver à briser en France la résistance de l'Allemagne. On devait être conduit à la solution par l'analyse raisonnée de l'ensemble de la situation. Quel devait être, en effet, le premier objectif de notre offensive? C'était d'éloigner l'ennemi de Paris, qui était sans cesse sous la menace des Allemands occupant la région comprise entre l'Oise et l'Aisne. C'est de là qu'il fallait les débusquer pour commencer.

Or, les attaques par le Sud étaient une grosse erreur; on avait essayé au mois de janvier 1915, et l'on avait éprouvé un grave échec en avant de Soissons. On ne comprend pas cette tentative d'aller chercher l'ennemi au delà d'une rivière pour lui livrer bataille avec cette rivière dans le dos. Attaquer par la Champagne ne valait pas beaucoup mieux, car l'ennemi était fortement établi aux abords de Reims et dans l'Argonne; en s'avançant dans l'intervalle on pouvait bien commencer par obtenir quelques succès, mais on devait être rapidement arrêté; c'est ce qui avait eu lieu à l'automne de 1915, et,

en voulant persévérer dans cette voie, non seulement on avait peu de chances de réussir, mais on risquait d'éprouver de graves échecs. D'autre part, l'attaque par les Flandres était trop excentrique.

On était donc conduit à attaquer logiquement par la Picardie, des deux côtés de la Somme, et par l'Oise. Une pareille opération ne présentait aucun danger, et, si elle réussissait, elle pouvait procurer de grands résultats. Le premier objectif était de chasser l'ennemi de Péronne et de Bapaume, puis de Saint-Quentin et de Cambrai, en appuyant la poussée d'une action secondaire entre la Somme et l'Oise jusqu'au canal Crozat. L'axe de notre offensive devait être la ligne Saint-Quentin, Vervins, Mézières; on pouvait la suivre avec des rabattements alternatifs à droite et à gauche. Dès que l'ennemi était chassé de Saint-Quentin, on passait l'Oise au-dessus du confluent de la Serre, de manière à déborder par le nord la ligne La Fère-Laon, que l'ennemi aurait été obligé d'évacuer. A ce moment, pour précipiter la retraite, une armée secondaire débouchait de Compiègne dans la direction de Laon. Ces opérations formaient la tâche des armées françaises, tandis que les armées britanniques, après l'occupation de Cambrai, poussaient leur droite jusqu'à Guise pour se rabattre ensuite à gauche entre la Sambre et l'Escaut. L'offensive se prolongeait ensuite vers la droite, en attaquant le Chemin des Dames par l'Ouest, tandis qu'une attaque venant de Champagne débordait Reims par la Suippe. On arrivait ainsi à tourner l'Argonne par le Nord tandis qu'une autre armée progressait entre l'Argonne et la Meuse. Telle est la suite des opérations que j'avais entrevues dès le mois de novembre 1914, et que j'ai exposées dans plusieurs notes qui ont été communiquées aux chefs de l'armée et spécialement au général Joffre.

En réalité, c'est dans cette voie que l'on s'est engagé en prenant l'offensive sur la Somme au mois de juillet de 1916, pendant que, en Russie, le général Broussilow attaquait, entre le Bug et le Dniester. On sait que, de part et d'autre, après quelques succès, on fut arrêté par la résistance des Allemands et des Autrichiens, et que le résultat le plus appréciable de l'offensive française fut de dégager Verdun.

Mais on voit par ces considérations que ces opérations auraient pu produire des résultats bien autrement décisifs, si, à l'automne de 1915, les Austro-Allemands avaient été aux prises avec un million d'hommes dans les Balkans et sur le Danube, sans compter les Russes. Non seulement Verdun n'aurait pas eu besoin d'être dégagé, mais l'offensive française, conçue comme je viens de le dire, aurait pu nous conduire jusqu'à la Meuse dans le courant de l'année 1916, et obliger les Allemands à demander la paix deux ans plus tôt. Il n'est donc pas exagéré de dire que l'abandon de la Serbie est la plus grande faute qui ait été commise pendant toute la durée de la guerre.

Il y avait là un grand problème de politique militaire que les puissances de l'Entente se sont montrées incapables de résoudre parce qu'elles n'en ont pas compris l'importance. On ne paraissait même pas se douter qu'il y avait une branche de l'art de la guerre qui domine tout le reste, et, si l'on parlait parfois de « politique de la guerre » ou de « politique militaire », c'était en les confondant et sans se rendre compte de la signification exacte de ces expressions.

Et cependant, comme nous l'avons expliqué plus haut, elles répondent bien à des réalités, et s'appliquent à deux branches de la science militaire qui ont des objets nettement distincts.

En essayant de simplifier et de préciser les définitions que Jomini en a données, nous dirons que la *politique de la guerre* a pour objet les rapports de la guerre avec la diplomatie, tandis que celui de la *politique militaire* réside dans les rapports de la guerre avec la stratégie. Mais la première n'est pas plus toute la diplomatie que la seconde n'est toute la stratégie. La diplomatie doit avoir en vue autre chose que la guerre : on peut même dire que son but principal est de l'éviter, et que la guerre n'est que son dernier moyen. De même, si la politique militaire se rattache à la stratégie en conduisant à choisir les théâtres d'opérations et à déterminer leur importance relative, la stratégie a ensuite pour objet spécial la direction des opérations sur chacun d'eux. Par suite, ces deux parties de la science du haut commande-

ment ont forcément une influence mutuelle. C'est ainsi que l'on ne pouvait être conduit à débarquer une grosse armée au golfe d'Alexandrette qu'après avoir apprécié d'une manière précise les propriétés stratégiques de cette position. De même, avant de se résoudre à envoyer des forces considérables à Salonique, il importait de se rendre bien compte des avantages respectifs des diverses opérations auxquelles on pouvait être conduit par l'emploi de ces forces. En somme, tout cela se tient et les facultés des diplomates et des généraux ont à se montrer simultanément ou successivement dans la préparation et l'exécution des grandes opérations militaires.

Pour le dénouement en notre faveur des complications de la guerre européenne, une bonne politique de la guerre nous aurait donné l'appui de la Grèce et de la Bulgarie; une bonne politique militaire nous aurait conduits de bonne heure à débarquer 200 000 hommes à Salonique, et une bonne stratégie aurait montré comment il fallait employer ces forces pour secourir les Serbes et barrer aux Allemands la route de Constantinople. Au contraire, l'Entente s'est laissé jouer par la Grèce et par la Bulgarie; et, quand leurs desseins ont été dévoilés, elle ne s'est pas montrée capable d'en empêcher la réalisation. On n'a même pas pu se résoudre à montrer quelque énergie vis-à-vis de Constantin qui, cependant, faisait visiblement le jeu des Allemands. Mais on voit, par ces considérations, combien sont complexes les problèmes qu'ont à résoudre le haut commandement et les gouvernements dont il émane, et ce que leur solution exige de connaissances variées pour évoluer avec sûreté dans le domaine de la diplomatie et de la stratégie. Ces deux sciences, de l'homme politique et du général, reposent sur une base commune qui est l'histoire. Il n'y a de bonne stratégie que celle qui repose sur l'étude approfondie des campagnes des grands capitaines. Les études historiques sont encore plus nécessaires pour le diplomate que pour le général. Dans le courant d'une grande guerre comme celle que nous venons de traverser, il fallait connaître à fond l'échiquier européen, non seulement le passé des divers peuples, leurs traditions, leurs aspirations, mais aussi la mentalité de leurs chefs.

C'est sur ce point que les diplomates de l'Entente se sont gravement trompés. Ils ont fait de la diplomatie subjective et sentimentale, au lieu de chercher à se mettre en présence de la réalité. Autrement, ils auraient compris que Constantin n'était pas plus un Grec que Ferdinand n'était un Bulgare, que l'un et l'autre étaient des Allemands, agents du pangermanisme, et acceptant d'avance d'être les vassaux de Guillaume II, sauf à sacrifier l'indépendance des nations qu'ils avaient pour mission de gouverner. De cette compréhension de l'état réel des choses, on aurait conclu que, pour utiliser les aspirations des peuples en notre faveur, c'est à ces peuples eux-mêmes qu'il fallait s'adresser, et non pas à leurs chefs cherchant à les détourner de leurs voies naturelles.

Il faut aussi convenir que la difficulté de la tâche de nos chefs fut singulièrement aggravée par la nécessité de se mettre d'accord avec nos alliés qui avaient souvent des points de vue différents des nôtres.

Ce qui a fait la faiblesse de la Quadruple Entente, c'est qu'il n'y avait pas d' « entente », et c'est pour cela que, malgré notre supériorité en hommes et en munitions, nos adversaires nous ont tenus en échec partout, pendant quatre ans, et ont pu convaincre les neutres qu'ils étaient et resteraient victorieux. Du côté des Alliés, chacun avait ses visées dont il ne voulait pas démordre. On poursuivait des objectifs géographiques, semblant ne pas comprendre que ce qui importait, c'était de battre les Allemands n'importe où et n'importe comment, et que, une fois la victoire obtenue, le reste viendrait par surcroît. A l'automne de 1915, le théâtre d'opérations des Balkans nous était très favorable. C'est là qu'il fallait chercher la victoire, de manière à empêcher d'abord les Allemands de porter des munitions aux Turcs, et ensuite pénétrer sur le territoire autrichien. Or, cette victoire, il était possible de l'obtenir avec un peu de discernement et de prévoyance. Une fois le mal fait, la seule manière de le réparer ou au moins de l'atténuer, était encore de porter sur Salonique le plus de forces possible. Comme conséquence de cette détermination, j'admets qu'il fallait renoncer à toute offensive en France au moins pour un certain temps.

Pour combiner judicieusement les grandes opérations mili-

taires, on doit se dire qu'il y en a toujours une, à chaque instant, qui domine toutes les autres. Au mois d'octobre 1915, elle était aux Balkans; il convenait de lui subordonner le reste. On pouvait s'y résoudre d'autant plus facilement que tout ce qui s'était passé sur le front occidental depuis un an montrait l'impuissance de notre offensive comme de celle de nos adversaires. Quelques-uns contestaient cette assertion en s'appuyant sur la bataille de Champagne; mais, en réalité, cette bataille la confirme. Il en est de même du côté des Italiens qui annonçaient que, pour partir, ils n'attendaient que la prise de Goritz; mais, pendant six mois, on a annoncé la prise de Goritz tous les jours. Une fois Goritz prise, l'avance des Italiens ne devait pas aller beaucoup plus vite, d'autant plus que l'hiver arrivant allait rendre les Alpes impraticables. Il aurait fallu profiter des derniers beaux jours pour aller ouvrir la porte par derrière.

Après avoir manqué au printemps 1915, l'offensive en Asie Mineure par le golfe d'Alexandrette, il y avait donc encore des opérations fructueuses à entreprendre en Orient à l'automne de la même année, à la condition d'y faire concourir toutes les forces disponibles de la France et de l'Italie. On a préféré rechercher la solution sur le front occidental; c'était une erreur fondamentale; on laissait se répandre le bruit d'une offensive prochaine et foudroyante dont, en réalité, la perspective se dérobait sans cesse devant nous, comme par un effet de mirage, dès qu'on croyait en approcher. Les offensives en Artois et en Champagne n'ont servi qu'à montrer notre impuissance, tandis que nous laissions échapper toutes les occasions d'obtenir quelque succès retentissant, qui, où qu'on l'eût réalisé, aurait eu forcément sa répercussion sur les autres théâtres d'opérations.

Après avoir laissé écraser les Serbes, on voulut se maintenir à Salonique et l'on eut raison. Mais nous ne pouvions que rester sur une défensive peu menaçante pour l'adversaire. Les Bulgares, avec quelques divisions austro-allemandes, étaient suffisants pour nous observer; dès lors, les Allemands avaient les moyens de préparer la formidable offensive contre Verdun, qu'ils ont prononcée au mois de février 1916.

Ce devait être pour nos troupes l'occasion de donner une

nouvelle preuve de leur vaillance, et, pendant plus de six mois, tous les efforts des armées du Kronprinz vinrent s'y briser contre notre résistance. Mais il ne faut pas oublier que, pendant que les Allemands s'acharnaient contre Verdun, les Russes prononçaient une puissante offensive sous la direction du général Broussilow qui débuta par de brillants succès, et que, en même temps, tout en tenant ferme sur la Meuse, nous trouvions le moyen de prendre sur la Somme une puissante offensive avec le concours des armées britanniques.

Ces attaques simultanées produisirent à l'automne de 1916 quelques avantages, si bien que l'on put espérer un moment que l'intervention de la Roumanie, qui eut lieu à ce moment, allait amener des succès décisifs obligeant les puissances centrales à demander la paix.

C'était un succès de la politique de guerre de l'Entente; mais, là encore, la question de politique militaire fut mal traitée, et l'entrée en ligne de la Roumanie fut pour les Allemands l'occasion de nouveaux succès militaires.

En pénétrant en Transylvanie sous le prétexte d'occuper une région qu'ils convoitaient, les Roumains commettaient une faute semblable à celle que nous avions commise au mois d'août 1914 en prenant l'offensive en Alsace et en Lorraine. En outre, ils ne trouvaient pas chez les Russes l'appui qu'ils en attendaient. Livrés à eux-mêmes, ils ne se trouvèrent pas capables de résister aux contre-attaques exécutées par les forces combinées des Allemands, des Autrichiens et des Bulgares. Pour avoir quelque chance de succès, ils auraient dû rester sur la défensive, du côté de la Transylvanie, et attaquer les Bulgares en allant au-devant de l'armée alliée de Salonique qui, en même temps, aurait pris l'offensive sur tout son front. Mais les circonstances n'étaient plus aussi favorables qu'un an plus tôt, quand l'armée serbe était debout. Il devait être plus difficile de reprendre les Balkans que de les défendre à l'automne 1915; l'intervention de 300 000 Roumains à cette époque eût été plus utile que celle de 500 000 hommes en 1916. Ce qui a manqué surtout, c'était l'appui de la Russie; il aurait fallu que, le jour même de la déclaration de guerre de la Roumanie, 200 000 Russes fussent prêts à entrer dans la Dobrutcha par le bas Danube.

Alors peut-être aurait-on pu écraser les Bulgares et se joindre à l'armée de Salonique. Mais les Russes ne tinrent pas leurs promesses; dès cette époque, quelques-uns de leurs dirigeants commençaient à entrer dans les voies de la trahison. L'écrasement de la Roumanie ne pouvait que donner de la force au parti russe qui désirait arrêter les hostilités contre l'Allemagne. Tout cela provenait de ce que, depuis le commencement de la guerre, les puissances occidentales n'avaient jamais attaché à la région balkanique l'importance qu'elle méritait au point de vue de la politique militaire. Il devait en être de même jusqu'à la fin.

En 1918, pendant la grande offensive franco-britannique consécutive à l'intervention des États-Unis, la Bulgarie fut la première à poser les armes devant l'offensive de l'armée d'Orient conduite par le général Franchet d'Espérey. Sa capitulation, qui eut lieu le 29 septembre, fut suivie, à un mois de distance, de celle de la Turquie (31 octobre). Une bonne politique militaire aurait pu, dans l'intervalle, amener les armées alliées à pénétrer en Hongrie; mais il faut bien se rendre compte que cela n'eut modifié en rien les conditions de la paix. Si la France n'a pas obtenu les résultats qu'elle était en droit d'espérer, cela ne tient pas à ce que la victoire n'a pas été complète, mais à l'opposition de l'Angleterre et de l'Amérique, qui voulaient ménager l'Allemagne en atténuant les conséquences de sa défaite. En raison de la situation de la Russie il y avait mieux à faire, que d'aller en Hongrie. Le Bolchevisme était devenu tout-puissant et, au moment même où la résistance de l'Allemagne touchait à son terme, il importait de l'écraser pour obtenir le repos de l'Europe. Afin d'atteindre ce résultat, il convenait de porter les armées du général Franchet d'Espérey en Roumanie.

L'occupation de la Bulgarie aurait permis de les ravitailler par Salonique sans trop de difficultés. De plus, comme la capitulation de la Turquie nous rendait maîtres des détroits, nous avions le moyen de transporter par mer les approvisionnements nécessaires aux bouches du Danube. Une fois en Roumanie, on entrait par la gauche en liaison avec la

Pologne, et, au commencement de 1919, on pouvait pénétrer en Ukraine, renverser le gouvernement des Soviets et établir en Russie un état stable en lui épargnant les atrocités dont elle est encore aujourd'hui victime. C'eût été la conclusion de la grande guerre, et le meilleur moyen de rétablir en Europe une véritable paix qui, à l'heure actuelle, n'existe pas encore.

Mais les puissances de l'Entente ne pouvaient atteindre de pareils résultats qu'à la condition de se mettre d'accord, et ce qui s'est passé a montré une fois de plus la faiblesse des coalitions.

Toutes ces considérations montrent combien sont complexes les questions à résoudre au cours d'une lutte gigantesque comme celle dont l'Europe vient d'être le théâtre, et que, quoiqu'il s'agisse surtout de batailles, la tâche des hommes d'État est aussi importante et aussi difficile que celle des chefs d'armées. Ces derniers seuls sont appelés à diriger les opérations, mais il faut le concert des uns et des autres pour conduire la guerre dans son ensemble.

En 1914, pendant la première période des hostilités, ce sont surtout les erreurs des militaires qui ont amené l'invasion de la France, mais, plus tard, c'est l'aveuglement des puissances de l'Entente, leur imprévoyance, leur incapacité à traiter les questions de politique militaire, qui les ont empêchées de profiter des occasions qui se sont présentées d'obtenir des avantages décisifs. Parmi toutes les erreurs commises, nous croyons qu'il n'en est pas de plus grave que l'abandon de la Serbie à l'été de 1915. C'est celle-là qui a engendré toutes les autres et qui a permis aux puissances centrales de prolonger la résistance pendant plus de quatre ans, malgré l'infériorité de leurs moyens; tandis que, avec des vues plus justes sur la conduite de la guerre, on aurait sans doute pu en amener le terme deux ans plus tôt.

COLONEL A. GROUARD

LA

CRISE FINANCIÈRE ALLEMANDE

ET LES RÉPARATIONS

Dans un premier article[1], nous avons examiné la crise financière allemande en nous plaçant au point de vue des leçons monétaires qui s'en dégagent. Nous avons montré où la politique du papier-monnaie a entraîné le Reich, à quelles difficultés formidables se heurtent ses gouvernants pour arrêter la débâcle qu'ils ont délibérément provoquée.

On ne joue jamais impunément avec l'inflation. C'est un engrenage terrible. Il broie irrémédiablement l'économie des peuples qui commettent l'imprudence de s'y laisser prendre et qui n'ont pas ensuite le courage de s'en arracher à temps. L'Allemagne, après la Russie et l'Autriche, après les expériences du même ordre dont l'Histoire nous avait déjà transmis les enseignements, nous fournit un nouvel exemple à méditer.

Nous aurons, d'ailleurs, occasion d'y revenir. Il faudra bien que l'aventure se liquide et une liquidation de cette importance ne peut manquer de fournir l'occasion d'observations intéressantes dont nous pourrons faire notre profit. Mais ce n'est pas de sitôt que l'Allemagne sera en mesure de réaliser son assainissement financier et monétaire. Le mal a fait de tels progrès qu'une opération chirurgicale de grand style est maintenant nécessaire; on n'y saurait procéder sans préparation et cette préparation sera longue.

Ceux qui croient qu'on peut régler en un tournemain la

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

crise allemande méconnaissent à la fois et l'ampleur du problème et les éléments premiers de sa solution. Ces éléments, au surplus, ne sont ni malléables, ni faciles à éliminer et à combiner entre eux comme le supposent volontiers les partisans d'une orthopédie énergique. Ce n'est que lentement, progressivement, qu'on peut espérer corriger leur action et l'orienter vers le but à atteindre.

Aussi bien, le rétablissement de l'ordre dans les finances du Reich n'est pas notre affaire. Imposons nos contrôles, exigeons des garanties pour nous prémunir contre l'inertie ou les manœuvres dilatoires de notre débiteur; c'est notre droit de créanciers. N'allons pas plus loin. En prétendant choisir les remèdes et diriger leur application, nous prendrions une responsabilité dont les développements ne pourraient être limités à notre gré et nous risquerions de compromettre nos droits. La crise que traverse l'Allemagne nous intéresse surtout dans la mesure où elle affecte sa capacité de paiement. Il n'est pas douteux que la ruine de son crédit rend difficile le recours à l'emprunt; que la ruine de sa monnaie paralyse les transferts d'actifs intérieurs qu'elle pourrait nous faire. Mais il ne faut rien exagérer. Cette incapacité n'est que partielle et elle ne sera pas indéfinie; même en ce moment, elle laisse des possibilités dont nous devons tirer parti.

Qu'est devenue cette crise depuis que nous avons écrit notre précédent article?

Elle s'est considérablement aggravée. Le désordre monétaire a été porté très au delà de ce que nous faisions prévoir. Nous avions indiqué le chiffre de 400 *milliards* de marks comme niveau *probable* de la circulation des billets de toutes sortes, fin octobre, c'est-à-dire au moment où notre étude devait paraître; c'est 500 *milliards* qu'il eût fallu écrire pour approcher de la vérité. A cette date la circulation de la Reichsbank était à 470 milliards; celle des Caisses de Prêts à 14 milliards. La progression s'accélère : de 22 milliards de marks en juillet, l'augmentation a passé à près de 50 milliards en août, à plus de 79 milliards en septembre; elle a été, en octobre, de 153 *milliards*.

Les escomptes commerciaux de la Reischsbank ont passé de 50 milliards, le 30 septembre, à 101 milliards le 31 octobre; son portefeuille de bons du Trésor, de 350 à 477 milliards. Ce dernier chiffre représente la presque totalité des bons émis par la Trésorerie pour couvrir ses excédents de dépenses. Ces bons trouvent de plus en plus difficilement preneur : la signature du Reich est devenue invendable. Les Caisses de Prêts sont, elles aussi, beaucoup plus que par le passé, mises à contribution pour cette mobilisation générale des actifs. En juillet dernier, leurs avances se tenaient encore entre 20 et 25 milliards; elles s'élevaient, fin octobre, à 55 milliards.

C'est maintenant par *dizaines de milliards*, que s'accroît chaque semaine, la circulation totale. Le 15 novembre, dernière situation que nous ayons sous les yeux, elle atteignait près de 600 *milliards*, bien qu'entre temps le taux d'escompte de la Reichsbank ait été porté de 8 à 10 p. 100 et celui des avances des caisses des prêts relevé dans les mêmes proportions. Nous n'osons plus essayer de prévoir où elle ira.

Ce n'est d'ailleurs pas tout. Les circulations de secours émises par des villes, des banques régionales, des firmes industrielles et commerciales se multiplient. Le *Reichsanzeiger* (journal officiel du Reich) du 31 octobre, a publié d'un seul coup 348 autorisations nouvelles d'émission. En principe, cette circulation accessoire doit être couverte par un dépôt de garantie; mais il semble bien qu'on ne tienne pas la main à l'observation de cette règle. « On a l'impression, dit la *Gazette de Francfort*, que la plupart des municipalités émettrices ont moins en vue de remédier à la pénurie des instruments monétaires que de se procurer, par ce procédé, les fonds qui leur manquent. »

Quoi de surprenant à ce que cette débauche de papier-monnaie entraîne un effondrement toujours plus accentué et plus rapide du mark?

Les indices des prix et des changes au début de novembre faisaient ressortir une diminution effarante du pouvoir d'achat de l'unité monétaire. A l'intérieur, ce pouvoir d'achat ne représentait plus que 1 /945e de ce qu'il était en 1914, alors qu'au début d'octobre, il était encore de 1 /440e. Dans le mois, il a donc diminué de plus de moitié. Les prix de gros,

depuis juillet dernier, ont *plus que décuplé*; les prix de détail sont *douze fois plus élevés* et tendent d'ailleurs à s'ajuster aux prix de gros. D'heure en heure, la hausse fait des progrès.

Quant au change, il accuse une dépréciation bien plus considérable. Sur les marchés extérieurs, le mark ne valait plus, au commencement de ce mois, que 1 /1 500e de sa valeur d'avant-guerre. Il en fallait donner environ 6 000 pour se procurer un dollar. Depuis, on a dépassé le cours de 9 000, ce qui correspond à 1 /2 200e de la valeur normale.

La situation, on le voit, va de mal en pis. S'il est vrai que M. Helfferich, ancien directeur de la Deustche Bank et ministre des Finances pendant la guerre, ait dit : « *Nous briserons le mark, mais nous n'exécuterons pas le traité* », il faut reconnaître que la première partie de ce programme a été consciencieusement menée. Le mark est brisé et bien brisé; il ne se relèvera jamais du discrédit dans lequel il est tombé.

Est-ce à dire qu'il suffira au Reich de produire sa faillite monétaire pour que ses créanciers le dispensent de tenir ses engagements de réparations?

Ceci est une autre affaire. La destruction de la valeur de centaines de milliards de papier-monnaie n'a supprimé ni le territoire allemand, ni ses industries, ni ses mines, ni ses habitants, ni sa capacité de production. Les certificats que l'Allemagne se fait délivrer par des experts de son choix, et qui concluent à son incapacité de payer, n'y changeront rien. En dépit des apparences de misère par lesquelles il essaye de nous apitoyer, notre débiteur reste solvable. Nous pouvons exiger et obtenir qu'il paye une fraction importante de sa dette si nous avons vraiment la volonté de recevoir le paiement. Il suffit, pour cela, de fixer le montant de nos exigences annuelles à un chiffre raisonnable et de trouver des modalités pratiques d'acquittement.

Les *paiements en nature* sont une de ces modalités. C'est celle dont nous nous occuperons plus spécialement dans la suite de cet article.

Les récents débats à la Chambre et au Sénat, sur la question des réparations, ont fait faire un grand pas au problème.

Jamais, jusqu'ici, il n'avait été envisagé aussi complètement et — on peut bien l'ajouter — aussi librement dans ses données techniques. Jamais, non plus, certaines vérités économiques, pourtant élémentaires, n'avaient eu, dans la recherche des solutions, comme elles l'ont eu cette fois, la place logique qui leur revient. Au fond, ces vérités heurtaient des préjugés et des intérêts. Peu à peu, la raison reprend ses droits et il semble, maintenant, que l'opinion commence à avoir une conception plus juste des réalités.

Deux idées maîtresses ont été dégagées au cours de ces discussions :

1° Si nous voulons être payés, il faut que nous nous décidions à recevoir ce qui nous est dû sous forme d'importations de marchandises ou de services, en provenance d'Allemagne ou d'ailleurs;

2° Pour éviter que ces importations ne troublent trop profondément notre économie, il convient de limiter nos exigences annuelles au montant de l'intérêt et de l'amortissement des emprunts que nous contractons pour les réparations.

Un pays débiteur de l'étranger ne peut s'acquitter de ses dettes qu'en exportant des marchandises ou des services. Réciproquement, les pays créanciers ne peuvent transférer à l'intérieur de leurs frontières ce qui leur est dû qu'en acceptant de recevoir du dehors des marchandises ou des services.

Cette vérité fondamentale est à la base du problème des paiements de l'Allemagne; elle rétablit sur son véritable plan la question, si controversée, des paiements en nature et des paiements en espèces. Paiements en nature, cela signifie que nous accepterons de recevoir directement de l'Allemagne des marchandises ou des services; paiements en espèces, cela signifie qu'elle nous réservera le produit de ses ventes ou de ses emprunts dans d'autres pays. Dans le cas d'emprunts, c'est par des ventes ultérieures qu'elle en devra couvrir l'intérêt et l'amortissement.

Mais une fois en possession de ce produit, qu'en ferons-nous? Nous ne pourrons l'utiliser à la satisfaction de nos besoins, à l'allègement de nos charges de réparations qu'en nous en

servant pour régler des achats de marchandises ou de services fournis par l'étranger.

Si l'Allemagne versait au gouvernement français des dollars, des livres sterling, des florins par exemple, celui-ci serait forcé de les réaliser, de les transformer en francs, s'il voulait s'en servir pour acquitter ses dépenses à l'intérieur. Qui achèterait tout ce change, sinon ceux qui auraient à payer à l'étranger et seraient débiteurs soit de marchandises déjà importées ou à importer, soit de services?

Sans doute, le Trésor pourrait conserver ces devises pour liquider ses dettes au dehors au fur et à mesure de leur échéance. Dans ce cas, ce sont des importations antérieures qui seraient réglées par ce moyen, et cette liquidation de l'arriéré n'irait évidemment pas sans avantage. Toutefois, notre dette commerciale extérieure — nous laissons de côté la dette politique dont la compensation est envisagée par d'autres moyens — n'est pas si importante qu'elle puisse absorber de grosses quantités de devises. Cette dette remboursée, le problème se poserait dans les termes que nous venons d'indiquer.

Notre débiteur a donc deux moyens de se libérer envers nous : par des fournitures directes! par la livraison de devises. Nous, *nous n'avons qu'un seul moyen de recevoir paiement, c'est d'importer des marchandises et d'accepter des services pour un montant égal à notre créance.*

Il faut abandonner résolument le mirage des marks-or. Ce mirage a trop longtemps voilé aux yeux du public les réalités techniques du problème des réparations. Le mark-or n'est plus une de ces réalités. Il ne l'a d'ailleurs jamais été que de façon passagère et encore, tout au début, lorsque l'Allemagne a expédié à l'étranger la plus grande partie de ses espèces métalliques pour régler ses premiers réapprovisionnements. Il ne reste plus dans les caisses de la Reichsbank qu'*un milliard de marks en or effectif*. Qu'est-ce que ce milliard en face des obligations auxquelles doit satisfaire l'Allemagne?

C'est uniquement dans sa capacité d'exporter qu'est notre garantie. Voilà un premier point acquis. Voyons maintenant par quoi est conditionnée cette capacité d'exportation.

La capacité d'exportation de l'Allemagne est fonction

de deux facteurs : l'un interne, l'autre externe. Le facteur interne, c'est son activité productrice; le facteur externe, ce sont ses débouchés avec leurs possibilités d'extension.

L'activité du Reich est grande. Elle l'a toujours été et il n'est pas douteux que, depuis l'armistice, elle est allée sans cesse en progressant. Tous ceux qui ont visité l'Allemagne dans ces dernières années, même récemment, ont rapporté l'impression d'un pays travaillant sans relâche et à plein rendement. Mais cette impression était due en partie à une consommation intérieure très intense, constamment surexcitée par les subsides que distribuait l'État, par ses propres dépenses et aussi par la crainte que faisait éprouver aux capitaux d'épargne l'abus croissant du papier-monnaie.

Les ventes à l'étranger ne se sont pas développées, à beaucoup près, dans la même proportion. Des obstacles leur ont été opposés dans tous les pays, et on a parfois dressé devant elles des barrières infranchissables.

C'est un fait qu'au lendemain de la guerre, on a assisté un peu partout, même en Angleterre, à une poussée du protectionnisme, s'appuyant sur un sentiment national exacerbé. On a été hanté par l'idée que l'Allemagne devrait encombrer de ses produits les marchés du monde pour s'acquitter de sa dette. Les craintes ont augmenté lorsqu'on se fut aperçu que l'écart entre la valeur extérieure et la valeur intérieure du mark, qu'entretenaient les progrès continus de l'inflation, faisait bénéficier les exportateurs allemands d'une véritable prime de sortie.

Pour compenser ce « dumping » d'un caractère particulier et considéré comme très redoutable, on a surélevé les tarifs. Certains pays — et c'est le cas de la France — les ont portés à un niveau prohibitif. Conséquence : les débouchés se sont fermés ou se sont considérablement rétrécis, diminuant par là même la capacité d'exportation du Reich. C'est là une vérité qu'il faut avoir la loyauté de reconnaître.

On n'a peut être pas vu suffisamment que cette supériorité de l'Allemagne, que le danger de la concurrence de ses produits, venaient surtout de ce que, n'exécutant pas le traité, elle était dispensée d'incorporer dans ses prix de revient les charges de cette exécution. Au lieu de chercher à rétablir l'équilibre

par la majoration des droits de douane, il eût été plus sage, plus conforme à l'intérêt général, de faire bloc pour la forcer à payer ce qu'elle devait.

Mais, au fond, s'en souciait-on beaucoup? La peur de la concurrence allemande paraît avoir été surtout un prétexte pour développer insidieusement la protection outrancière qui, dès avant la guerre, sévissait dans un grand nombre de pays. Les restrictions qu'on a établies, ont eu le plus souvent un caractère général, frappant, par suite, au même degré, amis et adversaires. Ces restrictions ont, graduellement, isolé les peuples et déterminé une crise aiguë des échanges. Les affaires du monde entier ont été paralysées par cette politique étroite; elles ne reprendront que lorsqu'on y aura renoncé.

Quoi qu'il en soit, ce que nous devons retenir de cette situation, au point de vue de l'étude que nous poursuivons en ce moment, c'est que l'excès des restrictions a entravé le commerce international au moment même où il eût fallu lui donner de l'ampleur afin de réaliser, avec un minimum de trouble, les transferts que devait entraîner le paiement des réparations. A cette contradiction sont dues la plupart de nos difficultés actuelles et, partiellement, nos déceptions.

En attendant que le monde ait pris conscience des inconvénients résultant de cette politique, nous devons, quant à nous, l'abandonner, au moins dans la mesure suffisante pour ne pas entraver les transferts en nature que notre débiteur nous ferait directement. Il ne faut d'ailleurs pas s'en exagérer la répercussion sur nos industries. Cette répercussion sera facilement supportée si nos exigences sont maintenues dans des limites raisonnables.

Et ceci nous amène a rappeler la seconde des deux idées dégagées au cours des débats sur les réparations : *il convient, pour le moment tout au moins, de limiter nos réclamations au montant des annuités* (intérêts et amortissement) *des emprunts pour la restauration des régions dévastées.*

C'est un minimum, mais qui suffirait à la garantie des opérations financières qu'il nous faut envisager dans le prochain avenir. Il n'est guère possible au surplus d'aller plus loin si on prend en considération l'état actuel de l'Allemagne et la situation de notre propre économie. On peut regretter

l'un et l'autre; on est bien forcé de compter avec eux dans la recherche des compromis.

Ce minimum, l'Allemagne peut-elle le payer malgré la crise où elle se débat?

Oui, si nous acceptons d'élargir ce que j'appellerai la *politique douanière du paiement*. Cette politique, c'est celle que nous appliquons déjà aux prestations en nature organisées par les accords de Wiesbaden et de Berlin. Peut-être pourrait-on l'étendre à d'autres importations, *sous condition que la contre-valeur en soit versée au crédit de notre Trésorerie*.

Avant d'aller plus loin, il nous faut écarter une objection trop facilement admise et relative à l'impossibilité où serait actuellement le Reich de régler aux fournisseurs des prestations en nature le montant de leurs livraisons.

Comment, en effet, fonctionnent ces prestations?

Les fournisseurs allemands livrent aux sinistrés des matériaux de reconstruction. Le Reich est crédité au compte « Réparations » d'un certain montant de marks-or, correspondant à ces livraisons et il en verse la contre-valeur en marks-papier aux fournisseurs qui les ont effectuées. Il y a donc transfert d'une créance sur le Reich, des mains de l'État français créancier, aux mains du sinistré et, des mains du sinistré, aux mains d'un ressortissant du Reich. Si le gouvernement allemand est incapable, pour le moment, d'acquitter cette créance, n'est-il pas équitable et rationnel de demander aux fournisseurs des prestations en nature de lui accorder tous délais nécessaire plutôt que d'imposer aux sinistrés la suspension des livraisons promises? C'est la nation allemande tout entière, il ne faut pas l'oublier, et non pas seulement le gouvernement du Reich qui est notre débiteur. Les embarras de ce dernier ne pourraient être pris en considération que s'il se heurtait à des impossibilités parallèles de la part de ses ressortissants. Or, ce n'est pas le cas.

La capacité d'exporter ne fait pas défaut à l'Allemagne. Ce qui complique le problème — nous l'avons dit plus haut — c'est surtout l'opposition que font à ces exportations les pays qui doivent les recevoir. Mais, précisément, les prestations

en nature ont été placées, à cet égard, dans une situation spéciale; les rigueurs douanières sont atténuées en ce qui les concerne et, de ce fait, la capacité d'exportation de l'Allemagne se trouve accrue, à charge d'utiliser cet accroissement à la libération de sa dette « Réparations ».

Ce qui est en question, par conséquent, ce n'est pas la possibilité matérielle d'effectuer les prestations en nature, c'est simplement la possibilité pour le gouvernement du Reich d'en acquitter la contre-valeur à ceux qui les font. Cette dernière difficulté ne saurait être opposée aux créanciers étrangers dès lors qu'il est possible de la résoudre par des opérations de crédit à l'intérieur.

Le gouvernement français n'est-il pas engagé envers les créanciers de dommages de guerre? Pour payer à l'industrie nationale les marchandises et matériaux de reconstruction qu'elle a livrés aux régions dévastées, il a dû recourir largement à l'emprunt. Pourquoi le gouvernement du Reich ne pourrait-il faire de même? Et si la situation générale ne lui permet pas de solliciter directement l'épargne allemande, pourquoi ne s'adresserait-il pas aux industriels bénéficiaires des livraisons aux sinistrés? Ceux-ci seraient vraisemblablement disposés à lui faire crédit, car *les prestations en nature sont, aujourdhui, pour eux, et seront bien davantage encore demain, une nécessité vitale.*

La crise monétaire allemande, par le développement qu'elle a pris, au cours de ces derniers mois, a réduit considérablement la capacité d'absorption du marché national. La « fuite devant le mark » s'est traduite, à l'intérieur, par un stockage intensif, non seulement de la part des commerçants, mais aussi de la part des particuliers. Quiconque avait des épargnes les a investies en valeurs réelles, en choses matérielles : approvisionnements alimentaires, vêtements, mobiliers, constructions, objets de luxe même, etc. D'autre part, au fur et à mesure que les prix montent, la couche des acheteurs capables de les aborder se rétrécit.

Au fond, ce qui se passe en Allemagne est la réplique de ce qui s'est passé, en France, au printemps de 1920, mais à un tout autre degré. La crise de sous-consommation a commencé. Tous ceux qui avaient des disponibilités sont maintenant

approvisionnés pour plusieurs mois; les autres ne peuvent plus acheter des marchandises devenues beaucoup trop chères pour leurs moyens. L'industrie allemande est, par suite, menacée dans son avenir. Ou bien, elle trouvera sur les marchés extérieurs un exutoire pour ses excédents de production, ou bien elle sera obligée de limiter son activité.

Nous ne sommes pas de ceux que réjouit cette perspective. Un créancier n'a jamais intérêt à la ruine de son débiteur, ni même à une forte réduction de son activité productrice. Cette réduction aurait pour conséquence une crise de chômage qui risquerait, dans les conditions politiques et économiques présentes, d'entraîner des désordres sociaux extrêmement graves. Le maintien et même le développement des prestations en nature sont un moyen pour l'Allemagne d'échapper à la catastrophe, d'éviter peut-être des troubles révolutionnaires qui paralyseraient pour longtemps, et à notre grand détriment, sa capacité de travail.

La subite conversion de Stinnes et de bien d'autres industriels qui continuent de faire des offres de fournitures aux régions sinistrées, n'a pas d'autre explication. Il est donc permis de penser que ces industriels préféreraient accorder au gouvernement du Reich le moratoire qu'il réclame plutôt que de suspendre ces prestations.

Si l'on tombe d'accord sur le principe d'un moratoire à accorder au gouvernement du Reich par ses ressortissants, et *non plus par ses créanciers étrangers*, la formule d'application sera facilement trouvée.

Le gouvernement du Reich pourrait, par exemple, souscrire, au profit des fournisseurs, des obligations en marks-or (avec ou sans garantie d'un taux minimum de conversion en marks-papier) pour un montant équivalent à celui des fournitures faites et du crédit porté à son compte « Réparations ». Ces obligations seraient facilement mobilisées, soit directement dans les banques, — dont les intérêts sont, en Allemagne plus qu'ailleurs, liés intimement à ceux de l'industrie, — soit indirectement par des émissions de valeurs qu'elles serviraient à gager. Ainsi, les bénéficiaires se procureraient les fonds de trésorerie nécessaires à la marche de leurs entreprises. D'autres modalités peuvent être envisagées. Le mieux est

encore de laisser les intéressés régler cette question à leur fantaisie, quitte à exercer sur ces opérations tous contrôles qu'exigerait la sauvegarde de nos droits.

L'avantage de cette combinaison serait de créer une solidarité étroite entre le gouvernement allemand et les industriels, d'intéresser ces derniers à l'assainissement financier et monétaire du Reich, dont ils deviendraient créanciers à terme. Ainsi, disparaîtrait une des causes essentielles des difficultés que nous avons éprouvées jusqu'ici pour obtenir de notre débiteur qu'il remplisse ses engagements de paiement.

On dira peut-être : mais les industriels ne voudront pas de cette solidarité. Qu'en sait-on? On ne pourra connaître l'issue d'une négociation de cet ordre, surtout dans le moment présent, qu'après l'avoir tentée.

Si on se heurtait à un refus, ce refus constituerait une nouvelle preuve de mauvaise volonté, de sabotage systématique de l'économie allemande, en même temps qu'il ferait prendre aux industriels la responsabilité des troubles que ne manquerait pas de provoquer un arrêt du travail. Nous serions dès lors bien plus forts pour employer, vis-à-vis d'eux, tels moyens de contrainte qui seraient jugés efficaces.

Encore une fois, il ne s'agit, en somme, pour le Reich, que de mobiliser son crédit auprès de ses nationaux. Cette mobilisation devrait être d'autant plus facile que les industriels allemands, bénéficiaires de l'opération, seraient appelés à y ajouter leur caution. L'Allemagne doit pouvoir faire ce que la France fait depuis trois ans. Ce serait encourager sa carence que de moratorier, comme d'aucuns le proposent, ses obligations de paiements en nature.

La formule ne pourrait-elle pas être élargie?

Un des reproches que l'on fait aux prestations en nature, telles qu'elles sont organisées, est qu'elles peuvent donner lieu à des abus. « Les importations allemandes admises au bénéfice du tarif réduit risquent, dit-on, de déborder les régions dévastées. Il y aurait là un privilège inadmissible pour le sinistré qui pourrait retirer des profits anormaux, soit directement, soit avec la complicité des intermédiaires, d'une opération commerciale n'ayant rien à voir avec les

réparations ». Le reproche est fondé. Mais tandis que ceux qui le font concluent à la suppression des prestations en nature, nous concluons, nous, à la généralisation du principe sur lequel elles reposent.

Quel est ce principe? *Ont droit au tarif réduit les importations faites en atténuation de la dette de l'Allemagne, lorsque la contre-valeur en est versée au Trésor français.* C'est bien le fond du système, si on le dégage de sa complication administrative.

Pourquoi limiter son application aux régions dévastées et à certaines des fournitures qui leur sont faites? Il semble que rien ne s'oppose à ce qu'on l'étende à toutes les importations que l'Allemagne consentirait à faire aux mêmes conditions, c'est-à-dire *sans en exiger paiement*, le Reich désintéressant le fournisseur et l'acheteur français acquittant au Trésor le montant des marchandises reçues.

Le mécanisme d'exécution pourrait être des plus simples; il pourrait se réduire à la vente, par l'État français, de *Bons d'importation* en forme de diptyque, une partie destinée à l'exportateur allemand pour valoir créance vis-à-vis du Reich, l'autre étant conservée par l'acheteur pour justifier, auprès de la douane, de son droit au tarif réduit.

Il va sans dire que les importateurs français n'achèteront ces bons que s'ils trouvent des fournisseurs allemands disposés à les recevoir en paiement. Mais la situation est-elle différente dans le système actuel des prestations en nature? Ce système ne peut fonctionner que s'il y a accord préalable entre vendeurs et acheteurs.

Quant au trafic auquel ces bons pourraient donner lieu, il serait facile de l'empêcher, dans la mesure où il pourrait être nuisible à nos intérêts, par une organisation sévère du contrôle. On peut faire confiance à l'administration des douanes et à celle des finances, quand on sait comment l'une et l'autre ont su organiser le cordon douanier établi en 1921 entre l'Allemagne et la Rhénanie. Lorsque ce cordon douanier a été supprimé, il commençait à donner de très sérieux rendements et on pouvait en attendre de bien meilleurs encore si on l'avait maintenu.

Mais alors, objectera-t-on, c'est l'Allemagne admise au traitement de la nation la plus favorisée? Pourquoi pas, si

on limite ce bénéfice aux importations qu'elle nous fera sans que nous ayons à les lui payer? Qu'on ne dise pas que nous allons l'enrichir, que nous allons lui permettre d'augmenter sa puissance d'agression économique. C'est en ne la forçcant pas à s'acquitter de ce qu'elle doit que nous permettons à ses industriels de s'organiser, d'opposer aux nôtres, sur tous les marchés du monde, une concurrence insoutenable tandis que nous nous épuisons à faire l'avance des réparations. L'heure est venue de prendre une décision et de sortir des contradictions paralysantes qui ont grandement contribué, jusqu'ici, à nous empêcher de recevoir ce qui nous est dû.

Un pays ne peut payer ce qu'il doit qu'en travaillant et en vendant ensuite aux autres les produits de son travail, de même qu'un industriel ne peut faire face à ses échéances qu'en travaillant et en faisant argent de ses produits.

Un créancier qui entraverait les ventes de son débiteur sous le prétexte qu'elles risquent de nuire à ses propres fabrications, en absorbant la puissance d'achat de quelques-uns de ses clients, aurait une singulière façon de soigner ses intérêts. Et si, le débiteur éprouvant des difficultés pour se défaire de ses produits, il refusait de les recevoir en paiement, quitte à s'en arranger au mieux, tout le monde jugerait son attitude ridicule et sa créance compromise bien par sa faute. C'est cependant ce que nous avons fait. Il nous a fallu trois ans pour nous décider à admettre — et encore avec combien de réserves! — cette vérité d'élémentaire bon sens.

Certes, le paiement en nature n'est pas l'idéal. Il a tous les défauts, tous les inconvénients du troc; il réduit, dans des conditions parfois gênantes, la liberté de celui qui le reçoit. Mais, dans la situation présente, il faut savoir s'en accommoder et s'ingénier à tirer le plus possible du débiteur. Nous avons perdu trop de temps à la recherche du mieux. Nous ne l'avons pas trouvé. Et nous ne l'avons pas trouvé parce que nous avons constamment tourné le dos à la logique et à la vérité économique. *Poursuivre le recouvrement d'une créance et maintenir ses frontières fermées à l'importation des marchandises étrangères est une contradiction.* Il faut choisir. Il faut se décider pour le paiement et ouvrir les frontières, ou laisser les frontières fermées et renoncer au paiement.

Le temps perdu a singulièrement compliqué le problème. Les embarras financiers sont venus. Nous n'avons plus aujourd'hui la liberté de continuer nos atermoiements. Il faut opter, et au plus vite, pour la politique douanière de nos besoins.

Cette suggestion est-elle la meilleure? Évidemment non. Il n'y en a aucune de meilleure. Chacune a ses défauts et ses qualités. Dans le numéro du 15 août de cette *Revue*, M. François Marsal en a apporté d'excellentes, qu'il a d'ailleurs reprises dans son discours au Sénat, à l'occasion des débats auxquels nous avons fait allusion plus haut. Le Gouvernement en envisage d'autres. Qu'on les étudie toutes avec un large esprit réalisateur.

Nous n'avons, quant à nous, d'autre ambition que d'apporter à la solution de ce formidable problème des réparations, qui prend chaque jour davantage une importance tragique, une modeste contribution technique. Nous l'apportons loyalement, nous inspirant uniquement de vues d'intérêt général. A ceux qui ont la responsabilité du pouvoir, en ces heures difficiles, de la juger et d'en tirer le parti qu'ils croiront convenable.

J. DECAMPS

TABLEAUX DE MARSEILLE

Ce soir, les danseuses du roi Sisowath donnent une représentation, au Pavillon du Commissariat Général de l'Indo-Chine, pour le maharajah de Kapurthala et quelques privilégiés. Assistance de fin d'exposition, hétéroclite, que le smoking seul, rend un peu homogène, où l'on voit des visages basanés et des crânes blafards et qui est composée de gens qui se cherchent, heureux s'ils se connaissent et peuvent former un groupe.

L'altesse hindoue est signalée... Elle entre dans un grand battement de portes et un courant d'air glacé, aux grêles dissonances de l'orchestre indo-chinois.

Au fond de la salle, devant une large portière sur laquelle des dragons enlacés vomissent leur fumée chargée d'étincelles, des Cambodgiens forment une immobile et vivante clôture, à la fois sombre et colorée; ils tiennent des deux mains, la hampe laquée de rouge de leurs fanions capricieusement décorés, qu'une armature invisible maintient déployés et rigides au-dessus des têtes. Dans l'ombre, on devine leurs pieds chaussés d'épais souliers de soldats, mais peu importe, car leur visage couleur de chocolat au lait compte seul, parmi les cannetilles d'or. Devant eux, la scène : une sorte de large table basse, sur laquelle évoluera tout à l'heure une partie du spectacle. A droite, accroupis, les musiciens habillés de vert émeraude; à gauche, également assises sur un tapis, les choristes.

Des lanternes et des plafonniers de papier, décorés de branches de cerisiers en fleurs par un artiste de la rue Annamite éclairent la salle. Les sièges sont vermillonnés et dorés et, partout, s'étalent monstres et chimères, déroulant leur queue, ouvrant leurs pattes griffues, offrant aux clartés de la lumière électrique les aspérités dorées de leur tête hérissée de fureur et de leur corps liseré d'arêtes.

Lorsque le Maharajah a pris place avec sa suite, trois danseuses paraissent devant la haie des porte-fanions et viennent s'incliner devant lui. Ce sont des objets de vitrine. Elles sont connues. Elles figurèrent dans une fête à l'Opéra. Elles resteront dans le souvenir des visiteurs de l'Exposition de Marseille. Ce soir, elles nous effleurent en dansant et l'objet de vitrine de section coloniale, perd de son clinquant exotisme pour devenir humain. Des trois premiers sujets, une seule est jolie, de cette beauté qui s'impose à travers les différences de races; qui fait que, partout où elle passera, chez les blancs, les jaunes et les noirs, cette *Ith* sera remarquée et recevra les hommages des hommes. Le teint est clair, le fard l'anime, on ne sait par quel miracle, la jeune femme est parvenue à obtenir cet épiderme presque occidental de rose morte. Le visage est d'une idole, mais d'une idole qui dissimulerait, derrière l'autel, une alcôve. Elle a l'air, sous les tourelles ajourées de sa coiffure, d'une Dame aux Camélias de Kampot, avec le cœur incarnat d'une rose glissée derrière l'oreille... Elle sourit parfois, mais avec la retenue d'une femme qui connaît sa puissance et, toujours, avec cette sorte de démenti que le regard baissé donne aux lèvres complaisantes. Elle semble impassible, alors qu'en réalité, elle nous observe incessamment; dès que son regard en croise un autre, les paupières se baissent sur le mystère naïf de cette petite âme de coquette indo-chinoise, qui est belle et conçoit l'amertume des adulations qui doivent s'arrêter au seuil du pavillon de bois où on l'a cantonnée, avec ses pareilles. J'imagine qu'elle rêve d'une vie européenne faite de délices; le séjour en France lui a appris à mépriser la société de ses comparses. La danseuse qui tient le rôle de la princesse, dans l'espèce de conte mimé, interminable, dont les phases se déroulent devant nous, avec la lenteur des complaintes du moyen âge,

est laide, grognon, apathique. Le troisième premier sujet est enfantin : une bonne petite fille; mais elle, qui sait que tous les regards se concentrent sur son petit front bombé, ses larges paupières, sa bouche énigmatique, ses petits gestes rythmés, elle est réellement femme. Tout à l'heure, les danses terminées, le corps de ballet entier s'accroupira sur plusieurs rangs, le long de la grande table basse. Elle sera la première. Un spectateur bien intentionné a apporté de bruyants petits jouets de bébés et les distribue. Un mirliton microscopique lui échoie. Elle l'a tenu un instant entre ses doigts indifférents, sans le regarder, puis le passe à sa voisine avec cet étrange sourire féminin, qui veut dire, à présent : « Ceci est pour toi, pauvre créature, non pour moi. » Le spectateur attentionné remplace aussitôt le mirliton par un crin-crin. Même sourire distant pour remercier, même absence de considération pour le présent, même impertinence dédaigneuse : « Non, non, ce que je voudrais, disent les lèvres sensuelles, aux commissures retroussées, les narines frémissantes, le feu du regard, ce que je voudrais, ce sont des parures, des fleurs, un palais! »

Le marquis de B... vient lui tourner un madrigal et lui baiser le bout des doigts. Son visage s'est enflammé de plaisir. Une souveraine n'aurait pas tendu la main avec plus de gracieuse simplicité. Le complimenteur est d'âge, mais il agit avec cette aisance qu'une Cambodgienne qui a dix-huit printemps et qui se sait belle, peut discerner.

La marquise de B... approche à son tour... La danseuse lui tend la main, en inclinant la tête. Elle fait *gna, gna, gna,* avec grâce, pour montrer qu'elle sait être dame, elle aussi...

Derrière l'estrade, dans l'ombre, la tête rasée, mais gantée de blanc, et un éventail fermé à la main, les yeux malicieux dans un visage de vieille de Chardin asiatique, la maîtresse de ballet, la Mariquita de la troupe, drapée dans une écharpe de soie violette, essaie de surprendre au vol, des oreilles et des yeux, ce qui se dit et se passe...

C'est au Maharajah que, sans paraître l'avoir même aperçu, vont toutes les pensées de la première danseuse. Lorsque le prince s'approche, elle redevient idole... Elle attend le compliment et les avances. Sous le corsage brodé, cousu après elle,

sous sa tête gemmée, dans son petit corps qu'on a mis quatre heures à orner, le sang court, plus brûlant... Mais, voici que le chambellan du roi Sisowath, en tunique de lamé or, la poitrine constellée de décorations, s'approche pour faire les présentations... Et le prince de l'Inde se met aussitôt à parler de sanscrit, à faire des rapprochements entre les mots de la langue dans la presqu'île d'Hindoustan et ceux employés dans la presqu'île d'Indo-Chine... Sur les deux rives du golfe du Bengale, les mots sont à peu près demeurés les mêmes... Le prince et le chambellan parlent, l'un et l'autre, le français le plus pur :

— Ah! ah! vous aussi, vous avez Vichnou! — s'écrie le prince, comme un royaliste dirait : « Vous avez des conservateurs... »

La danseuse accroupie sur l'estrade les regarde, sans chercher à comprendre, l'esprit ailleurs, suivant sans doute un rêve qui s'éloigne sur l'aile des dragons cornus et griffus. Mais, l'angle de son sourire a l'air de confier aux profondeurs de son âme de courtisane :

— Ne pleure pas, m'amie... Tôt ou tard, nous nous rattrapperons, avec un autre!...

***

Le 2 novembre, dès le matin, dans le Vieux-port, le *House-Boat*, du Club Nautique, avait été fleuri d'une vingtaine de couronnes de feuillage et de fleurs naturelles, ornées de rubans, sur lesquelles on pouvait lire l'hommage aux marins disparus des Compagnies de navigation de Marseille. Puis, après que la population des quais eut défilé devant les couronnes, à 2 heures de l'après-midi, trois embarcations les emportèrent vers la pleine mer, au large du Frioul, où elles furent déposées une à une, sur la courbe élancée des vagues.

Et puis, les vedettes rentrèrent, ramenant l'amiral qui présidait la cérémonie et sa suite.

Ce matin, dans la vedette balancée qui nous emmène vers le château d'If, j'évoque cette coutume — et dans le creux de chaque vague, nous croyons voir glisser encore la robe violacée d'une rose des Morts.

Vue du large, Marseille apparaît dans la laideur anarchique et pelée de certaines villes de l'Islam, non dans cette ampleur architecturale des grandes cités, comme Alger, comme Messine ou Naples, qui étendent leurs larges quais en bordure de la mer. On ne distingue de loin, ni le port, ni le cœur de la ville, ni un palais, mais seulement les hauteurs avoisinantes, couvertes de pauvres bâtisses et sur l'ocre desquelles aucun arbre n'ouvre son vert parasol. C'est comme un récif mangé de soleil et rongé par les infusoires. Le transbordeur du Vieux-Port met, au-dessus des constructions de premier plan, l'armature de fer d'un simulacre de pont, évocation des docks septentrionaux, enfouis dans la brune... Vers la droite, les villas et les pins de la Corniche ramènent à l'idée de Riviera... Mais, Marseille est beaucoup plus orientale que Nice et, pour comprendre mieux la vérité symbolique des deux fresques de Puvis de Chavannes, dans l'escalier de son Musée, c'est de la mer, qu'il faut l'avoir vue, d'abord, dans sa vétusté vivante, grouillante de plus de vitalité que jamais, de la mer, où elle paraît mourante, hellénique, galiléenne. Ce n'est qu'en approchant que s'aperçoivent, vers la gauche, les bassins de la Joliette, les noires cheminées fumantes des steamers, baguées de rouge et de blanc, et seulement se devine alors, derrière cet amas de platras et de constructions en délabre, le cœur palpitant d'une ville immense.

Le Provençal, le Catalan, qui viennent visiter Marseille, vont faire une promenade au château d'If.

Ce n'est pas une excursion élégante, on y conduit les enfants et le voyage qui ne dure qu'une heure et demie, permet de joindre aux agréments d'une traversée, la visite des cachots où séjournèrent non seulement le Masque de Fer, mais Monte-Cristo et l'abbé Faria...! Le château d'If, c'est le mont Saint-Michel marseillais. Un mont Saint-Michel inhabitable et inhabité, sans un arbre, îlot couvert de gravats, sur lequel le château, construit sous François Ier, se dresse avec des airs de forteresse sarrasine, au long de la côte d'Afrique. Le récif est couleur de craie; la mer lentement le ronge, d'accord avec les dents de scie du vent et l'haleine enflammée du soleil. Mais l'onde est d'un bleu de saphir contre le roc qui s'y réver-

bère et qui devient précieux comme une gemme sous les projections de lumière d'un joaillier titanique. Et nous pensons, devant cette blonde Marseille étendue au soleil du Midi, souveraine lépreuse dans le creux de ses collines arides, nous pensons au Masque de Fer, dont on nous montre la « fenêtre », doublement grillée dans l'épaisseur du mur, mais, si adroitement disposée qu'il ne pouvait apercevoir de la cellule, ni le rideau tremblant de chaleur de l'azur, ni l'attirant et mouvant chemin de la mer.

De l'autre côté du château d'If, trois îlots allongés, de granit blanc, rebelles à toute végétation, comme certains cœurs à la pitié et à l'amour, trois îlots qui paraissent regretter les fonds troubles et froids de la mer et ne semblent pas avoir encore compris la douceur du soleil, depuis qu'ils émergent au-dessus des flots : *le Frioul*, séjour des passagers en quarantaine. Peu de prisons au monde offrent semblable image de désolation et de spleen. Ailleurs, il faut les murs pour isoler les condamnés ou le patient, mais, derrière ces murs, les usines hululent, les feuillages bruissent, les cultures sont fumantes, la vie passe, avec son douloureux et chaud murmure. Ici, l'air n'apporte aux oreilles que le bruit sec de la vague retombant sur ce sol de pierre, dont ne voulurent Apollon, ni Neptune, et que la terre et l'eau repoussent encore aujourd'hui, pareillement.

***

Les guides destinés aux visiteurs d'une exposition ou d'un musée, sont toujours établis en dépit du bon sens; aussi, les familiers doués de quelque esprit et que la vie a enrichis d'un peu d'expérience, se dispensent-ils de s'en embarrasser. Mais, il leur faut un certain flair, pour découvrir d'emblée, dans le labyrinthe, la bonne issue... Le *Pavillon du Ministère des Colonies*, est le premier à visiter, bien que son architecture n'emprunte ses formes et sa décoration à aucun rêve asiatique ou africain. C'est un palais banal, un de ces échantillons à colonnades en hémicycle, construits en plâtre et ciment, que les expositions universelles ont vulgarisés à plaisir et que l'on emploie à tout propos, pour n'avoir pas à chercher ailleurs.

C'est donc derrière une façade, dite de style gréco-Louis XVI, que s'abritent les salles où sont rangés les souvenirs, à la vérité bien humbles, sans grand éclat ni valeur, les souvenirs qui relatent les efforts de plusieurs générations d'hommes, auxquels la France doit aujourd'hui son Empire Colonial.

Les visiteurs, qui ne cherchent dans une exposition que l'objet de valeur artistique ou marchande, peuvent traverser en courant ces trois salles qui ne leur apporteront rien. Je n'y vois que des photographies : la plupart ne sont même pas encadrées et certaines ont déjà terni, aux brûlures du jour, le velours brun de leur épiderme sensible.

D'autres documents ont été découpés dans *l'Illustration*, ou remontent plus loin encore, à l'époque des « bois » de Gustave Doré et de Daniel Vierge, au *Monde Illustré*. Mais, quels souvenirs émouvants ils évoquent, que d'héroïsme, que de caractère et de volonté, chez certains êtres! Pourquoi toujours remonter aux Croisades, lorsque nous cherchons des exemples de foi, de dévouement, les marques d'une âme chevaleresque, et ces symboles qui donnent à une figure sa noblesse? Le XIXe siècle a fourni sans répit toute une magnifique floraison de ces saints laïques, la plupart méconnus, jamais récompensés, qui moururent solitaires et blessés, comme les premiers martyrs chrétiens, le sourire aux lèvres.

L'ilote, le commerçant aux buts matériels, le mondain frivole, ont tôt fait de traiter de cerveaux brûlés ces hommes qui étouffent parmi eux et rêvent encore d'espaces à conquérir, dans un temps où tout a été morcelé, loti et vendu à des agioteurs. Cerveaux brûlés, après tout, peut-être, mais à quelle flamme!

Il faut regretter que plus de Français, plus de jeunes gens, ne soient passés à l'Exposition Coloniale de Marseille, dans la salle particulièrement réservée aux explorateurs du siècle dernier.

... Devant la crête dentelée des monts du Hoggar, enfouies dans les sables, les deux petites cabanes faites de boue séchée et de tiges de palmiers, dans lesquelles vivait le Père de Foucault...

... Debout, long, mince, le visage creusé par la fièvre, brûlé par l'haleine du désert, vêtu de la robe rayée de blanc, et de

noir du bédouin, Savorgnan de Brazza, prince mélancolique des solitudes...

... Assis au milieu de tapis jetés sur le sable, gardé par une haie de guerriers farouches, au poitrail nu, leurs noirs pectoraux gonflés, lance au poing, voici le commandant Marchand, reçu par Ménélik, au retour de Fachoda... Tableau magnifique dont l'objectif a rendu mieux qu'un peintre, la sauvage grandeur et la décevante opportunité...

Et des visages, de grands noms, des ombres... De Lamoricière à Lyautey, de Gouraud à Laperrine, du colonel Moll à la mission Foureau-Lamy...

Dans une salle voisine, une cinquantaine de portraits, mesurés à la nature par un artiste probe, M. Eugène Burnand, représentant tous les types de soldats ayant fraternisé sur le sol de France : le visage et quelques détails du torse, presque photographiques, si l'on veut, mais, par un dessinateur consciencieux, jusqu'au mysticisme. On voudrait que des reproductions de cette réunion de toutes nos énergies armées s'en aillent orner les murs des écoles de France. Les enfants y verraient, du Sénégalais à l'Annamite, du fusilier-marin breton au petit chasseur basque, quelle immense coopération fut nécessaire pour vaincre et comprendraient mieux, devant la volonté bien marquée de l'Allemagne de ne rien payer et de recommencer la lutte un jour, l'utilité d'être prêts.

Et aussi, sur les murs de nos écoles, la carte de nos possessions et, comme ici, cette inscription éloquente : *Vingt fois la superficie de la France. Cinquante millions d'habitants. Onze milliards d'affaires par an*

Il semble, derrière les fragiles cloisons du pavillon, dont une carte des possessions françaises emplit tout le fond, il semble que ce soit le simoun, non le mistral, qu'on entende souffler, par ce clair après-midi de novembre, et l'on voudrait, en écartant les portes de la main, apercevoir à son tour l'horizon dévoré de lumière et recevoir l'appel de l'infini.

***

Le *Pavillon du Maroc* occupe une place privilégiée et il faudrait ignorer jusqu'au nom de Lyautey, pour ne pas être

convaincu qu'aucun autre ne saurait lui être comparé, non seulement pour la magnificence, mais encore, mais surtout, pour l'ordre avec lequel tout y fut prévu, la clarté des consignes données, la frémissante activité de la colonie qui expose, les progrès réalisés, l'harmonieuse impulsion qui préside à ses destinées...

Sous le plafond de chaque salle, une large frise énumère en quelques phrases sobres, mais lumineuses, la production des céréales, les disponibilités, la croissance de la culture. Des tableaux comparatifs, des schémas fort clairs indiquent la montée constante du rendement. Et, plus éloquente encore que tous les « graphiques », la photographie vient apporter son irrésistible et indéniable témoignage et, d'année en année, d'un même point de Casablanca ou de Rabat, nous montrer, d'abord, le sable couvert d'ajoncs et de quelques bouquets de palmiers, puis les premières bâtisses, puis un embryon de rue, puis un immeuble, puis deux : et le bouquet de palmiers qui perd un tronc chaque saison, est devenu, dix ans après, boulevard bordé de larges trottoirs où circulent autos et tramways.

On a souvent parlé, dans des livres écrits par des voyageurs qui ne s'étaient pas toujours crus obligés de visiter le pays dont ils trouvaient opportun d'entretenir leurs lecteurs, de ces cités d'Amérique, édifiées en quelques mois, et qui, de bourgades deviennent, en peu de temps, les rivales des plus fameuses capitales. Malheureusement, depuis dix ans, le cinéma nous y fait vivre et nous sommes bien revenus sur le confort et l'aspect de ces babylones spontanément jaillies du sol.

Le maréchal Lyautey impose d'abord la préservation des villes musulmanes, puis le dessin, les plans soigneusement tracés des villes européennes qui viennent doubler celles que le temps avait lentement établies là... Voisinage, mais non juxtaposition. Et voisinage séparé par des jardins. Pour la population autochtone, le maréchal fait construire, à la manière marocaine, des rues qui continuent à sinuer le long de murs percés de rares fenêtres, mais élargies, assainies, amenant insensiblement l'indigène au progrès, sans l'arracher brusquement à ses habitudes.

Les tapis, les anciennes poteries, la reliure sont remis en

honneur par la Résidence, qui multiplie les ateliers, afin de faire renaître l'art du Maroc, dans toutes les perfections de sa somptueuse sobriété.

Sur l'habileté du Maréchal à coloniser, les anecdotes abondent, mais l'une des plus typiques se déroule dans le grand vestibule d'entrée du Pavillon du Maroc, à Marseille même. Le Maréchal avait désiré que le banquet offert aux fils des principaux cheiks venus visiter l'exposition, eût lieu dans le pavillon, dont les murs revêtus de faïence, le sol couvert de carreaux émaillés, reproduisaient fidèlement les habitations de ses hôtes. Derrière chaque convive, se tenait un soldat marocain, lance au poing et, par la porte ouverte, apparaissait le patio dallé et bleu, au centre duquel retombait le jet d'eau d'une vasque... Au dessert, l'hôte se lève et dit : « Je ne suis pas suspect d'aimer ce que font les Anglais, il est une de leurs coutumes, que j'admire cependant : c'est, à la fin d'un banquet et avant tout discours, de porter un toast au souverain. Je propose donc de boire à la santé du Président de la République... Mais, comme nous sommes ici au Maroc, je propose de boire également à la santé de Sa Majesté Moulaï Youssef. »

Les vivats éclatèrent... Les jeunes chefs de demain applaudirent avec allégresse... Le maréchal Lyautey est un grand colonisateur.

***

Un matin d'automne, au ciel bas, dont les nuages s'effilochent à la crête des collines environnantes. Quelques gouttes tombent par instant, puis un pâle rayon de soleil traverse l'atmosphère... Toutes sortes d'attelages campagnards ou industriels suivent les rues étroites qui descendent de la gare Saint-Charles : camions tintinnabulants et charrettes remplies d'un foin bottelé, si vert qu'il ne paraît pas vraisemblable. Le trottoir n'a guère plus de cinquante centimètres de large et la boue que les averses de la nuit ont étalée sur la chaussée, le recouvre en éclaboussant les murs déjà lépreux. Au flanc des maisons dont l'*allée* obscure se perd dans une nuit éternelle, de misérables échoppes révèlent au passant cette sordide pauvreté où se plaisent les êtres marqués pour elle et qui ne

peuvent s'en dégager parce qu'ils ne l'auront jamais voulu. Leur fourneau, leur table à manger, leur grabat, sont là, ils se touchent, au niveau et même en contre-bas de la rue... Des femmes et des enfants infects se devinent, penchés sur leur chevelure, qui est une préoccupation, une coquetterie et une souffrance de tout instant. Près d'un arc de triomphe élevé par la ville de Marseille à la République, des écuries pour un grand nombre de chevaux s'ouvrent entre deux boutiques, et l'odeur du crottin, le bruit des sabots heurtant la cloison des box, nous saisissent au passage, avec tout ce que leur saveur et leur sonorité ont de désuet et d'évocateur d'autrefois. Et puis, après la place, des ruelles recommencent, escarpées, avec un nombre croissant de bâtons suspendus devant chaque fenêtre, perpendiculairement à la façade, par des cordes et portant la lessive récente, placée là, pour l'essorer et que trempent de nouveau les averses. Sans doute, la ménagère sait la pluie passagère; bientôt, le soleil reparaîtra, pour sécher la toile blanche, la cotonnade bise et la batiste rose, qui domine parmi ces hardes suspendues et donne parfois, sur les gris environnants, des colorations d'une délicatesse extrême.

Nous montons, nous redescendons d'autres rampes, pour remonter encore. Par toutes ses ouvertures, aux rayons du soleil matinal qui se décide à trouer la nuée opaque, il semble que la ville laisse voir, comme les malades des hôpitaux, à l'heure de la visite, toutes ses plaies béantes, toutes ses infirmités... Nous nous égarons à la recherche de ce vieux clocher ocre que l'on aperçoit du port, sur la droite, et que nous n'aurons pu atteindre. Nous voici entraînés par les ruelles glissantes, rue du Vieux-Château, rue Farinette, rue du Palmier. Nous avons dû contourner le sommet de cette nouvelle éminence, dont le « vieux château » est remplacé par des masures branlantes, lézardées, devant un grand mur à pic, derrière lequel il n'y a que d'autres ruines. Les fenêtres ouvertes montrent encore des femmes, des enfants et des vieux, et toujours, des chevelures défaites, étalées, sur lesquelles le profil d'une autre femme est penché. Une fontaine basse lance son eau claire en bouillonnant au seuil des chambres; le chemin qui dévale en pente roide, devient torrent. Deux laveuses tordent des linges en écartant les jambes, avec de

grands éclats de rire. Le torrent s'engouffre dans une ouverture ménagée à l'endroit le plus vertical de sa chute, à la base du vieux mur, tandis que la ruelle déclive devient escalier et aboutit brusquement à une rue qui a l'aspect habituel des voies populeuses et que suit, au ras du trottoir, un tramway bruyant...

La large rue de la République traverse ces vieux quartiers; on l'y a creusée comme un fleuve creuse son lit dans la marne. Un flot serré de véhicules s'y écoule lentement, dans les clameurs. Et, mêlés aux chevaux, aux capotes des automobiles, aux carcasses bariolées des trams, des noirs en uniforme couleur de moutarde, des Sénégalais, des Soudanais, coiffés de leur haute calotte vermillon, les pieds alourdis de chaussures éléphantines, traînant dans la boue noire... Et des Italiens, au feutre vert, au veston pincé au-dessus des hanches, et des Anglais de banque et des Anglais d'agences de voyages, les premiers coiffés d'un melon noir, les seconds de chapeaux ayant perdu lustre et couleur, et des Levantins, et des Russes, et des Espagnols olivâtres et des spécimens d'humanité de tous les points de la terre... Ce flot franchi, nous retrouvons un escalier et d'autres ruelles inclinées, qu'il faut gravir, les pieds dans l'eau, parmi des immondices colorées, dont les derniers romantiques diraient qu'elles sont truculentes, mot imagé, mais vulgaire : tranches de pastèques rongées, feuilles de salade, écailles de poissons, fleurs pourrissantes. Trois fillettes en cotillons courts s'amusent auprès d'un robinet de cuivre, dont l'eau coule encore en bouillonnant, à vider de petites pieuvres blanches, qui ont l'air de gants retournés et dont elles lancent, sur le pavé gras, les déchets flasques. Et, de nouveau, des chambres aperçues par toutes les fenêtres béantes, sous les masses de linge entassées, à l'air humide, et qui se rejoignent parfois au-dessus de nos têtes sur les bâtons suspendus par des cordes. Des courses bruyantes d'enfants déchirent l'air, puis, un grand passant efflanqué, malingre, le visage couleur d'ananas et qui porte sur une épaule, une cargaison de rouleaux odorant la moleskine fraîche et qui crie : « Toile cirée! Toile cirée... » D'entre les paquets de cotonnade et de batiste imbibées d'eau, une tête surgit à un second étage et une voix de femme, qui tout de suite s'égosille, appelle,

avec un accent intraduisible : « Monsieur! Monsieur!... » Le vendeur ambulant se retourne et lève, vers les guenilles déliquescentes, sa face d'ananas aux yeux de bélier...

Et puis, une grande ouverture presque abrupte découvre la cathédrale nouvelle, *la Major*, bâtie sur une esplanade qui forme quai au-dessus des bassins de la Joliette, les docks, l'animation fumante des navires aux noires cheminées... Toutes sortes d'images et de comparaisons s'élèvent dans l'esprit, devant la masse compacte de pierres grises scellées sur le roc et l'essaim de paquebots prêts à prendre l'essor, aujourd'hui que les grèves sont finies.

Au flanc de la grande basilique, pseudo-orientale, le sanctuaire primitif, humble, enfoui dans le sol, mystérieux, caché... On devine comme elle devait être exiguë, dans sa nouveauté, cette église de navigateurs, bâtie devant la mer et comme, au contraire, l'autre, *la Major*, est vide dans son immensité, l'air à jamais inachevée et désaffectée, déjà prête, on le dirait, à devenir entrepôt ou cinéma. La foi chrétienne nous fut apportée par la mer et l'on se demande, sur ce quai, entre la neuve basilique, dont la splendeur désolée écrase, et cette fumante et noire armada de commerce, si quelque nouvelle et légère embarcation, toujours prête à carguer vers d'autres conversions, ne serait pas plus nécessaire que cette Sainte-Sophie sinistre, plus du boulevard Malesherbes et de l'époque Napoléon III que de la Byzance qu'elle voulait évoquer devant la mer.

Marseille, porte de l'Orient, cet Orient qui vient de rapporter une fois encore, sur la côte de Provence, à l'Exposition du Prado, la confiance dans un avenir plus lumineux et ranimer ce besoin d'expansion, cette fièvre de coloniser, qui ne peut jamais sommeiller longtemps dans le cœur du Français, non plus que son besoin de croire en Dieu.

***

Nos mères ont aimé le Japonais. C'était au temps où Alfred Stevens peignait ses Parisiennes aux jupes drapées, sur des fonds de paravents brodés d'ibis et des cabinets de laque, surmontés de potiches. Leurs petites-filles se sentent un attrait,

que la mode façonne, d'ailleurs, à son gré, pour l' « art » plus rudimentaire du Soudan, du Congo, et de nos possessions noires. Le *Pavillon de l'Afrique Occidentale*, avec son revêtement de torchis couleur de Sienne rose, aura procuré quelques jouissances aux artistes qui se sentent un *gri-gri* dans le cœur et se montrent émus devant certaines effigies d'aspect plus que rudimentaire, taillées dans un bois noir, et auxquelles le sculpteur a peint de blanc la sclérotique. Sur les charmes de la plupart de ces sujets, j'avoue ma froideur. A peine ai-je distingué, dans les vitrines de la collection du Gouverneur Merwart ou d'autres, deux petits bustes de femmes. Encore, mon admiration ne saurait-elle avoir grande valeur, car ces ouvrages ont retenu mon attention, pour des qualités qui les rapprochaient à mes yeux de l'art français ou italien des XIIIe et XIVe siècles...

Mais,... mais, il faut reconnaître à certaines étoffes, à certaines poteries, certains objets, certaines vanneries, certains sièges, un pouvoir évocateur, une couleur générale, ou plutôt, une absence de couleurs, une sorte d'harmonie en noir, brun et blanc, qui évoque à mes yeux le désert... Les sièges, avec leur dossier courbe, leurs pieds formés de deux couples, hommes et femmes, singes et guenons, semblent une transposition, un peu macabre, assez funèbre, mais qui n'est pas inharmonieuse, du style Jacob, baptisé « retour d'Égypte ».

Ces objets ne sauraient figurer au milieu d'un ameublement du XVIIIe siècle! Pour avoir une idée de ce qu'ils pourraient « rendre » chez nous, il faut imaginer, d'abord, une pièce aux murs passés à la chaux, au sol dallé, et sur lequel on aurait jeté des tapis de haute laine exécutés par les mêmes mains; puis, quelques matelas couverts d'étoffes tissées de ces dessins linéaires, géométriques, où dominent le brun, le noir et le blanc... Quelques toiles de peintres modernes s'accommoderaient de ce décor et aussi quelques tables faites de ces beaux acajous, dont le Pavillon de l'Afrique Occidentale nous montre de si magnifiques spécimens. Pour les gens qui aiment à être bien assis, des fauteuils de cuir voisineraient avec ces petits sièges rituels, ces bancs gravés qui ont leur perfection. Des fleurs coloriées dans des poteries dahoméennes, achèveraient un ensemble, à la vérité fort simple, mais ayant peut-

être un pouvoir calmant assez agréable... En tous cas, nous les préférerions à beaucoup d'autres du *Salon d'Automne*, ou de l'Exposition d'art moderne du Musée des Arts Décoratifs.

Mais, pour rassurer les esprits pratiques, dépêchons-nous de dire que l'Afrique Occidentale produit aussi beaucoup de coton, — de quoi alimenter le marché français, le jour où l'Amérique cessera de nous en vendre, et à quel prix! et du bois, et des fibres destinées au papier, qui cesserait d'être scandinave, ce qui serait peut-être préférable, pour les directeurs de journaux, les éditeurs... et leur clientèle.

... Dehors, au pied des murs, le campement sénégalais, avec sa cuisine en plein air, mais enfoncée dans le sol et garantie par une cloison et un toit de branchages. A côté, sous l'auvent de leur cagna, deux noirs vêtus de blanc sont assis et devisent comme des campagnards de France, la journée de travail terminée. Une tige de bambou inclinée forme l'entrée du « Village », mais celui qui nous conduit peut, ici, pénétrer partout. Présentations... Le plus grand des Sénégalais qui nous domine de la tête, barbiche grisonnante, parle un français si pur et le prononce avec des inflexions de voix si douces que l'on croirait à une supercherie. Il porte le petit ruban de la Légion d'honneur sur sa gandourah, non la croix elle-même comme les Asiatiques. Ce noir est un grand Monsieur... Je lui demande où il a appris notre langue. — « A Dakar », répond-il avec un sourire... Et puis, comme il suit nos regards, attirés par la mimique irrésistible d'une fillette à la tête rasée, le crâne orné seulement de deux mèches de cheveux crépus, noire de peau et qui se dandine, les pieds nus, il nous dit, avec cet accent si curieusement, si invraisemblablement français, en désignant la petite mauricaude :

— Ah! vous regardez Thérèse!

« Thérèse! » Décidément, nos colonies sont bien à nous!

***

Rue Longue-des-Moines, à quelque distance de la rue Saint-Fèrréol, à deux pas de la Cannebière... Il est 6 heures et demie du soir, et il semble que la rue vienne seulement de

retrouver son activité et sa gaîté. La foule y est tout à coup si dense, qu'une voiture ne pourrait suivre la chaussée.

C'est l'instant où les ménagères paraissent s'être brusquement rappelé que l'heure de dîner approche. Elles descendent dans la rue et n'ont que l'embarras du choix. L'étalage du matin n'offre, semble-t-il, que les restes de la veille au soir... C'est pour cette minute-ci, aux clartés de la lumière électrique, que les boutiquiers ont paré leur éventaire, mis à l'étalage les légumes, les fruits, le poisson, les fromages, les produits de toute sorte. Le matin, c'est à peine s'ils sont réveillés. Des marchands poussent des charrettes pleines ou portent des paniers, autour desquels les acheteuses s'empressent. Le vendeur lance des cris rauques, les ménagères l'interpellent. On rit, on se dispute, mais gentiment. Ici, malgré tout, c'est la bonne humeur qui transpire, même quand on veut paraître sévère ou méchant. Une odeur de cuisine à l'huile achève de colorer délicieusement pour les narines l'atmosphère de la nuit. Plus loin : le marché au poisson, environné de rumeurs et tout luisant de reflets, nacré de vert et de bleu, de flancs qui s'opalisent, de ventres qui s'argentent, merlans, rougets, dorades; de tronçons de saumon à la chair rose qui reposent sur des feuillages glacés! — Venez! Venez par ici!... Eh! mon petit monsieur... belle fille, venez donc!...

L'animation joyeuse du matin, transposée douze heures plus tard... Dans cinq minutes, il sera 7 heures : 19 heures! On se demande quand ces gens-là dîneront!

***

Dès que tombe le soir, les cinémas, music-hall et théâtres éclairent brillamment leur façade. Le Marseillais, comme l'Italien et l'Espagnol, est plus noctambule que le Parisien. L'habitude des nuits chaudes... A minuit, la Cannebière présente encore, malgré le mistral ou la pluie, autant d'animation qu'à six heures du soir. On sent que les gens qui se promènent là, n'ont pas envie d'aller dormir. Les trompes des taxis ne semblent nulle part si bruyantes et continuent de claquer tard dans la nuit, avec leur petit air pressé, parfois

si agaçant et si menaçant pour le piéton qui traverse la chaussée.

Une salle de concert à Paris semble maussade, figée, à côté d'une salle analogue du Cours Belzunce ou des Allées de Meilhan. Le public du promenoir, porté par les coudes posés sur le rebord de velours rouge, communique avec les artistes, joyeusement, promptement... Un refrain n'a pas été chanté une fois, par un comique, qu'il est déjà repris en cœur par la moitié de l'assistance... Au quatrième couplet, l'artiste en scène ne chante plus, il se contente de battre la mesure. Pour marquer leur plaisir et le rappeler en scène, les spectateurs ne se contentent point d'applaudir. Ils sifflent : de longs sifflements qui raient le tympan au milieu des battements de mains... On est surpris que dans une chanson d'actualité, où passent des noms que nous croyons essentiellement parisiens, les mêmes rires partent en fusée que sur les boulevards; mais, si la « légèreté » la plus débridée, trouve le public accueillant, la petite larme ne lui est pas moins agréable et n'est pas moins facile à faire monter à ses yeux — et l'on voit des femmes se moucher, qui riaient à gorge déployée, moins d'une minute plus tôt...

***

La gare, 7 heures du soir, au départ. Dix trains prêts à s'ébranler, fumants. Une animation noire et bise, aux lueurs des globes électriques, le long des sombres wagons.

Pour l'adieu à Marseille, le mistral, ce soir, souffle, glacé.

Le train de Vintimille vient d'entrer en gare... Les voyageurs se précipitent vers le wagon-restaurant où leur meute était attendue, car la porte en est barricadée. L'homme à casquette noire, debout sur le marche-pieds, dispense les petits tickets blancs d'une liasse préparée... un à un, comme un enfant distribue des miettes de pain à des canards... Dix charriots de bagages enchaînés les uns aux autres, longent le quai dans un bruit infernal, faisant s'écarter avec effroi, les spécimens de tous les peuples qui sont représentés là...

— « C'est une reine de l'Inde », dit à un autre, un employé tout près de moi, en désignant une forme féminine, sans

chapeau, la tête voilée, une écharpe de zibeline jetée sur un manteau qui sent la confection. Une plus jeune femme, à peu près pareillement vêtue, vient à la suite, puis un homme couleur de bois de teck et coiffé d'un feutre gris.

— Venez par ici, prince, — dit l'employé, qui prend l'Indien familièrement par le bras, puis pousse les dames comme des paquets, vers un sleeping...

Dans cette trombe déchaînée, sous ce hall nocturne et glacé, cette vision de la maharine de Baroda, l'une des altesses les plus considérables de l'Inde, vers laquelle, dans son pays, nul n'a le droit de lever les yeux, et à laquelle on ne saurait parler sans s'incliner et joindre les mains, — bousculée, hissée, inconnue, — c'est la dernière image que j'emporte de Marseille; pendant que, dans le couloir, trois ministres qui viennent d'inaugurer un Congrès évoquent le banquet de la veille :

— Bon dîner, — s'écrie l'un.

— Oui, mais douze discours, — répond le second.

— Treize! — riposte le troisième, en levant des bras exténués.

ALBERT FLAMENT

L'ARPENTAGE DU CIEL

Nous commençons à pouvoir lever vers le Ciel nos yeux que tant de soucis abaissaient vers la Terre; d'autres peuples, plus heureux que nous, ont conservé, pendant les dernières années écoulées, le loisir et la liberté d'esprit nécessaires pour faire progresser les sciences pures, dont l'Astronomie est la plus belle, et c'est ainsi que nous retrouvons, plus avancés vers leur solution, les problèmes que nous pose l'Univers étoilé. Dresser le bilan de ces progrès n'est pas inutile; mais il faut noter dès l'abord que la lumière reste l'unique moyen que nous sachions utiliser pour communiquer avec les astres; tout ce que nous savons sur eux, c'est par elle seule que nous l'avons appris; nous ne connaissons donc que les étoiles lumineuses, et c'est pour cela que notre enquête est incomplète, car le Ciel est un cimetière d'astres éteints, dont quelques-uns nous ont été révélés par hasard, mais dont le plus grand nombre échappe à notre science. En dépit de cette lacune, nos connaissances astronomiques forment un ensemble dont je voudrais présenter un bilan très sommaire, avant d'étudier les hypothèses cosmogoniques qui s'essayent à nous expliquer l'évolution du monde dont nous sommes un point, pendant un instant.

Aussitôt que la forme immuable des constellations eut révélé aux hommes la fixité des étoiles, leur première préoccupation fut de mesurer les angles que ces astres forment entre

eux; les Chaldéens, et surtout les Grecs, avaient constitué pour cet objet un appareillage assez perfectionné, qui permettait des mesures angulaires dont la précision était très supérieure au degré; Hipparque se servait, il y a deux mille ans, d'une *dioptre*, constituée par un cercle vertical divisé sur lequel se mouvait une règle, munie de pinnules, qui fixait la ligne de visée; Tycho-Brahé, qui observait le ciel seize siècles plus tard, n'avait pas d'instruments plus perfectionnés et pourtant son habileté était telle que le catalogue d'étoiles qu'il a laissé contient peu d'erreurs supérieures à une minute d'angle. La lunette astronomique ne donnait pas mieux, à ses débuts; ce n'est que grâce à un perfectionnement continu des appareils et des méthodes qu'on s'est élevé à la précision des mesures actuelles, précision qui dépasse largement la seconde; et on se rendra compte de ce qu'un tel résultat a dû coûter d'efforts en se représentant que l'angle d'une seconde est celui sous lequel on verrait (si on pouvait le voir) un mètre distant de 500 kilomètres.

Mais le monde atteint par nos instruments est trop compliqué avec ses millions d'étoiles pour que l'observation à la lunette soit suffisante; elle ne peut que fixer la position des étoiles qui servent de repères, et auxquelles on rapportera tous les astres voisins; c'est donc à la photographie qu'on a eu recours pour lever le plan du Ciel. Il nous est agréable de constater que cette œuvre admirable est d'inspiration française, puisqu'elle est née, en 1887, des travaux des deux frères Henry, secondés par l'initiative de l'amiral Mouchez; mais les observatoires des deux mondes ont pris part à sa réalisation : la surface du firmament a été divisée en 22 154 petits carrés, dont chacun a été photographié séparément, dans des conditoires convenues et toujours pareilles : chaque cliché porte trois poses, de vingt minutes chacune, obtenues en déplaçant très légèrement la plaque entre deux opérations, si bien qu'une étoile est représentée en réalité par trois points, précaution nécessaire pour éviter que les taches ou les piqûres, comme il s'en rencontre dans les meilleures plaques, ne soient prises pour des étoiles. Mais ces clichés, qui portent tous les astres jusqu'à la quatorzième grandeur, donnent des étoiles principales, qui servent justement de repères, des images

surexposées et par suite un peu floues; on est donc obligé de doubler chacun d'eux par un astre, dont l'exposition n'a duré que six minutes; toutes les opérations sont effectuées avec des lunettes mues par un mouvement extrêmement précis, de façon à suivre la rotation apparente de la sphère céleste, car il est nécessaire que chaque étoile vienne former son image en un point invariable de la plaque, pendant toute la durée d'exposition.

La photographie du Ciel est aujourd'hui achevée, si l'on peut parler ainsi d'une œuvre qui se renouvelle sans cesse. En tous cas, elle fixera, pour les âges à venir, l'aspect du firmament au début du xxe siècle. Pour apprécier le progrès qu'elle représente, on peut remarquer que la carte la plus complète établie à la lunette, celle d'Argelander, comptait quelque 300 000 étoiles, tandis que cent millions d'astres, au bas mot, ont laissé leur empreinte sur les plaques de l'atlas photographique; d'ailleurs, la méthode possède une sensibilité illimitée puisque l' « œil photographique » permet d'accumuler les impressions; il suffit donc d'accroître la durée de pose pour voir apparaître dans le Ciel de nouvelles étoiles. En même temps qu'elle est la plus féconde, cette méthode est la plus précise : le cliché photographique, examiné à l'aide de microscopes mus par des vis micrométriques, livre tous les détails de la structure et permet des pointés rigoureux; la distance angulaire de deux étoiles voisines peut y être mesurée avec une précision voisine du centième de seconde; à ceux qui se demandent l'intérêt d'une précision poussée aussi loin, l'expérience vient de répondre victorieusement, car c'est grâce à cette précision des pointés photographiques qu'on a pu établir l'incurvation, prévue par Einstein, des rayons lumineux qui effleurent le disque solaire, mettant ainsi hors de doute l'action de la pesanteur sur les ondes lumineuses. Quelle leçon pour les contempteurs de la treizième décimale!

***

Pour construire un plan en relief de l'Univers, il ne suffit pas de fixer la ligne de visée de chaque étoile, il faut encore

déterminer la distance à porter sur cette ligne. Ces distances sont tellement formidables, que leur évaluation a résisté, pendant longtemps, à tous les efforts des astronomes; on essayait seulement de s'en donner une idée, en se demandant à quelle distance il faudrait éloigner notre Soleil, pour qu'il devînt à nos yeux, une étoile comparable aux autres : ainsi, pour égaler sa lumière à celle d'Aldébaran, la belle étoile qui forme l'œil de la constellation du Taureau, il faudrait que sa distance à la Terre devînt cent mille fois plus grande. Mais on conçoit sans peine ce qu'un pareil procédé a d'imprécis et d'hypothétique.

En réalité, il n'existe qu'une méthode rigoureuse pour mesurer la distance d'un point inaccessible, et c'est celle qu'on emploie en triangulation astronomique aussi bien qu'en arpentage terrestre : elle consiste à viser le point en question des deux extrémités d'une base dont la longueur est connue, de façon à pouvoir construire, avec cette base et les deux angles de visée, un triangle dont il est le sommet; mais il va de soi que, plus éloigné est le point visé, plus grande doit être la base, si on veut que l'intersection des lignes de visée soit définie avec précision. La mesure des distances stellaires ne pourra donc être tentée qu'en utilisant la plus grande base dont nous puissions disposer, qui est le diamètre de l'orbite terrestre! on devra donc, à six mois d'intervalle, pointer l'étoile choisie, et si la distance de cet astre n'est pas infinie, les deux lignes de visée ne seront pas rigoureusement parallèles; elles forment entre elles un petit angle qui définit ce que les astronomes nomment la *parallaxe* de l'étoile [1]. Si on parvient à déterminer cette parallaxe, la distance de l'étoile s'en déduira aisément, puisque le rayon de l'orbite terrestre, 150 millions de kilomètres, est une grandeur connue, à un millième près.

La voie était donc toute tracée, et tous les astronomes, à partir de Tycho-Brahé, se sont essayés à la mesure des parallaxes stellaires; mais à mesure que leurs instruments se perfectionnaient, ils constataient plus amèrement l'insuccès de leurs tentatives; ils pouvaient seulement affirmer qu'aucune étoile n'avait une parallaxe égale à une seconde; autrement

1. En réalité, la parallaxe est la moitié de cet angle.

dit, la plus rapprochée d'entre elles était au moins un demi-million de fois plus éloignée de nous que le Soleil; et cela permet déjà de prendre une idée de la petitesse et de l'isolement de notre monde solaire dans l'immensité du firmament.

Pourtant, à mesure que les méthodes devenaient plus précises, le problème devenait moins inaccessible. Dès 1837, Struve, directeur de l'Observatoire de Dorpat, réussit à mettre hors de doute l'existence d'une parallaxe pour Véga de la Lyre, et même à la mesurer approximativement, en évaluant soigneusement les variations de sa distance angulaire à un petit compagnon de dizième grandeur, Soleil encore plus lointain que Véga et qui forme, par conséquent, un repère invariable au cours de la promenade annuelle de la Terre.

Cet exemple fut suivi, mais l'observation à la lunette, lente et minutieuse, ne donne les parallaxes qu'une à une; on conçoit combien la méthode photographique a dû donner d'élan à ces mesures, en permettant de pointer d'un seul coup, toutes les étoiles d'une même région; sur deux photographies prises à six mois d'intervalle, les étoiles des dernières grandeurs, qui forment le fond du décor du firmament, sont restées invariables et il est relativement aisé de mesurer, avec une précision voisine du vingtième de seconde, le déplacement des étoiles plus rapprochées de nous par rapport à ces repères immuables. Un grand astronome, Kapteyn, qui était passé maître dans ces opérations, employait une méthode particulièrement précise; il faisait trois expériences successives à six mois et douze mois d'intervalle, sur une même plaque, avant de procéder au développement photographique; il obtenait ainsi sur un même cliché trois images de chaque astre, qui lui permettaient de mettre en évidence le plus léger déplacement des étoiles rapprochées par rapport à celles qui occupent l'arrière-plan du Ciel.

Ainsi, des milliers d'astres ont livré leur parallaxe, et leurs distances à notre système solaire sont connues approximativement. On a pu, sur ces données, établir des moyennes et calculer la relation entre les grandeurs stellaires et les distances correspondantes. Je rappelle, à ce propos, que les étoiles de première grandeur, qui sont les plus brillantes du Ciel, ont

pour type Aldébaran, l'œil du Taureau; les étoiles de deuxième grandeur seront, en moyenne, deux fois et demie moins brillantes qu'Aldébaran, les astres de troisième grandeur deux fois et demie moins lumineux que ceux du deuxième, et ainsi de suite, suivant une progression indéfinie, en passant par les étoiles de sixième grandeur, les plus petites qu'on puisse distinguer à l'œil nu dans un Ciel clair. Voici donc un tableau qui résume assez exactement les résultats obtenus; les distances y sont évaluées en « années de lumière », c'est-à-dire en prenant pour unité le chemin que la lumière effectue en une année, à raison de 300 000 kilomètres par seconde :

Grandeur des étoiles.	1	2	3	4	6	8	10
Parallaxe moyenne .	0″,059	0″,044	0″,033	0″,025	0″,014	0″,008	0″,004
Distance en années de lumière	55	74	98	131	234	416	740

Ainsi, moins les étoiles sont brillantes, plus elles sont éloignées de nous; cette conclusion ne saurait nous étonner, mais notre curiosité voudrait pousser plus loin, et savoir si notre Univers n'est qu'une bulle de matière perdue dans le Néant, ou si la matière y est répandue uniformément, bien qu'au hasard, aussi loin que la pensée puisse atteindre. Nous n'en sommes pas, hélas! à pouvoir formuler des conclusions positives à ce sujet; tout ce qui nous apparaît jusqu'à présent, c'est que la répartition des étoiles se continue, d'une façon à peu près uniforme, jusqu'à la dizième grandeur, c'est-à-dire jusqu'à des distances que la lumière met sept siècles à parcourir; mais nous apercevons encore des points brillants à des distances mille fois plus considérables, et les nébuleuses qui peuplent les confins du Ciel sont peut-être encore plus éloignées. Notre connaissance scientifique n'embrasse que les alentours immédiats de notre Soleil; au delà, il n'y a place que pour les hypothèses.

***

Nous savons maintenant comment on peut dresser un plan en relief du monde stellaire, au moins jusqu'aux dix premières grandeurs. Mais les étoiles ne sont pas des points géométriques,

ce sont des astres, évidemment sphériques, et de grosseurs inégales. Il faudrait procéder à la mesure de leurs diamètres. Pour les astres dont la distance est connue, la solution naturelle du problème consiste à évaluer le *diamètre apparent*, c'est-à-dire l'angle des rayons visuels qui vont aux deux bords; mais cette solution est irréalisable parce que l'image donnée par les lunettes et par les télescopes n'est nullement semblable à l'étoile qui lui donne naissance; par suite de la nature ondulatoire de la lumière, qui se traduit par des effets de diffraction, l'image de l'étoile est un petit disque, d'éclairement dégradé sur les bords, et dont la grandeur ne dépend pas du diamètre apparent de l'astre visé.

Mais si les méthodes géométriques nous font défaut, nous pouvons, par des raisonnements d'ordre physique, obtenir une évaluation approchée du diamètre de certaines étoiles. Considérons, par exemple, Aldébaran, qui nous envoie une lumière blanche de composition voisine de la lumière solaire; nous pouvons inférer de là qu'Aldébaran est à la même température que le Soleil, et que par suite, à surface et à distance égales, elle rayonne de même. Or il est aisé de calculer que si notre Soleil était amené à la même distance qu'Aldébaran, il rayonnerait 1 200 fois moins que cette étoile; c'est donc que sa surface serait 1 200 fois moindre, c'est-à-dire que le diamètre d'Aldébaran doit égaler 35 fois le diamètre solaire. Nous avons fait, pour établir notre raisonnement, une hypothèse qui n'est que rarement réalisée; les températures des étoiles visibles varient entre 3 000 et 10 000 degrés, celle du Soleil étant voisine de 6 000, c'est-à-dire que leur éclat peut varier dans de très larges proportions. Malgré cette complication, on peut encore aboutir à des résultats approchés par des comparaisons photométriques; cette méthode a donné récemment, entre les mains de M. Nordmann, des résultats intéressants. Mais on peut faire mieux encore, car la physique a des ressources merveilleuses, et procéder à une véritable mesure des diamètres apparents stellaires. Cette expérience, réalisée aux États-Unis par Michelson, constitue la grande nouveauté astronomique de ces dernières années, et elle fait le plus grand honneur au célèbre physicien de Chicago, qui a déjà à son actif tant de belles découvertes. Comme il arrive

souvent, c'est dans une intuition géniale de Fizeau qu'il a trouvé le principe de sa méthode, et il n'est que juste de rappeler qu'il y a quarante ans, M. Stéphan avait déjà fait, avec le grand télescope de l'Observatoire de Marseille, des expériences basées sur le même principe; elles avaient établi que les diamètres apparents de toutes les étoiles étaient certainement inférieurs à un dixième de seconde; la puissance restreinte des instruments dont notre compatriote disposait lui interdisait d'aller plus loin dans cette voie. Heureusement, pour elle, l'astronomie américaine est mieux armée que la nôtre; elle possède la plus belle lunette à l'Observatoire Yerkes, dans le Wisconsin, et, au Mont-Wilson en Californie, un télescope gigantesque dont le miroir mesure 100 pouces, c'est-à-dire 2 m. 54 de diamètre. C'est avec ces instruments que put être mise en œuvre la méthode dont nous avons maintenant à faire comprendre le principe.

Prenons une lunette astronomique formée par deux lentilles, objective et oculaire, montées sur un tube en laiton, et, au lieu de laisser l'objectif découvert, masquons-le en partie par un écran percé de deux fentes parallèles; puis braquons vers une étoile l'instrument ainsi disposé; l'image de l'étoile sera accompagnée d'une série de franges très fines, alternativement lumineuses et sombres. Ce phénomène constitue ce qu'on appelle, en optique, un effet d'interférences; il est dû à ce que les ondes lumineuses venues de l'étoile et passant à travers les deux fentes de l'écran, se composent entre elles d'une manière différente suivant la région visée par l'oculaire: au point où se trouve l'image de l'étoile, elles se superposent en s'additionnant; mais autour de ce point, les ondes, ayant parcouru des chemins inégaux, se trouvent décalées l'une par rapport à l'autre et produisent de l'ombre ou de la lumière selon qu'elles vibrent en sens contraires ou dans le même sens.

Cet effet bien connu se complique lorsque au lieu d'observer dans la lunette un seul point lumineux, on en observe deux, soit par exemple deux étoiles rapprochées : chaque point donne, pour son compte, des franges d'interférence, et les deux systèmes de franges se superposent dans le champ visuel de l'oculaire. Il est clair que cette superposition peut produire un effet additif, si les franges brillantes des deux systèmes

se recouvrent, ainsi que les franges obscures; l'effet sera soustractif si les franges sombres couvrent les parties lumineuses, et toutes les cannelures s'effacent. Le calcul montre que, suivant l'écart angulaire des deux étoiles visées, on peut avoir renforcement ou évanouissement des franges; par suite, il sera possible de calculer cet écart angulaire, d'après l'apparence observée, au moyen d'une formule mathématique très simple, mais qui ne saurait trouver place ici.

Cette méthode s'est montrée particulièrement apte à dédoubler certaines étoiles, qui sont constituées en réalité par deux astres tournant l'un autour de l'autre. Il existe, par centaines dans le Ciel, des systèmes ainsi constitués; quelques-uns peuvent être dissociés par le télescope, mais le plus grand nombre est celui des étoiles doubles « spectroscopiques », dont on ne peut soupçonner la dualité que par les fluctuations de la lumière qu'elles émettent; tel est le cas pour Capella, la belle étoile du Cocher dont les deux composantes valsent dans l'espace à raison d'un tour tous les cent quatre jours. Ces deux composantes, examinées à la grande lunette de l'observatoire Yerkes ou au télescope du Mont-Wilson, donnent des franges lorsqu'on munit l'objectif d'un diaphragme percé de deux fentes parallèles, et les franges s'évanouissent lorsque la distance des franges atteint une valeur de 2 m. 40; de ce résultat, on peut déduire que la distance angulaire des deux astres conjugués atteint cinq centièmes de seconde.

J'ai choisi cet exemple en raison de sa simplicité; le problème se complique un peu lorsqu'il s'agit de mesurer le diamètre apparent d'un astre isolé : chaque point du disque donne des franges d'interférence, qui se superposent dans le champ de vision de l'instrument; pourtant, Michelson a abordé et résolu ce problème : il a montré que la disparition des franges se produisait encore, comme dans le cas d'une étoile double, lorsque la distance des deux fentes est en proportion convenable avec le diamètre apparent de l'astre. Mais une difficulté d'ordre pratique surgit aussitôt : comme on doit s'attendre à ce que les plus grosses étoiles aient des diamètres apparents voisins d'un centième de seconde, la distance des fentes qui amènera l'évanouissement des franges devra être portée aux environs de 12 mètres; même en Amérique, il n'existe pas

d'instrument dont l'ouverture approche, à beaucoup près, de ce nombre, et il n'est pas à prévoir qu'on en construise avant longtemps. Pourtant cette difficulté a pu être tournée par Michelson : à l'extrémité supérieure de la gigantesque armature qui forme le tube du télescope, on fixe une traverse d'acier, perpendiculaire à son axe, et munie de deux miroirs : ces deux miroirs, déportés à droite et à gauche de l'instrument, jouent le rôle des deux fentes placées devant l'objectif, c'est-à-dire que les rayons qu'ils reçoivent de l'étoile, ramenés dans le télescope par des réflexions opportunes, y produisent le même effet d'interférence; on peut donc régler la distance des miroirs, sur la traverse qui les supporte, jusqu'à ce qu'on ait amené la disparition des franges.

Cette méthode a été appliquée, depuis 1919, à un certain nombre d'astres, mais elle n'a encore donné de résultats positifs, que pour Bételgeuse, la plus belle étoile de la constellation d'Orion, et pour le gros soleil rougeâtre d'Arcturus, qui illumine le Bouvier. Arcturus s'est révélé avoir un diamètre apparent de 0",024, ce qui, étant donnée sa distance à la Terre, permet de lui assigner un diamètre de 31 millions de kilomètres, soit 22 fois le diamètre du Soleil. Bételgeuse se présente à nous sous un diamètre apparent un peu plus faible (0",018), mais comme elle est considérablement plus éloignée, son diamètre réel dépasse deux fois celui d'Arcturus : les calculs lui donnent 386 millions de kilomètres, c'est-à-dire que, pour en prendre une idée, il faudrait imaginer un Soleil qui, englobant dans sa masse Mercure, Vénus, la Terre et Mars, étendrait son disque brûlant jusqu'à mi-chemin de l'orbite de Jupiter! Ainsi Bételgeuse tient, jusqu'ici, le record de la monstruosité dans le monde stellaire, mais la méthode de Michelson n'en est encore qu'à ses débuts, et il ne faudrait pas s'étonner si elle nous révélait l'existence d'astres encore plus gigantesques. En tout cas, l'astronomie possède maintenant une méthode qui lui permet de mesurer des angles voisins du centième de seconde; et l'optique, qui la lui a offerte, sera sans doute, avant peu, payée de sa peine, car il est probable que la méthode de Michelson permettra d'obtenir une nouvelle mesure de l'effet Einstein; c'est-à-dire la déviation subie par les rayons lumineux par l'attraction des

astres qu'ils frôlent; et qui sait si, lorsqu'une précision plus grande aura été atteinte, cette déviation elle-même ne servira pas à son tour à peser les astres? Ainsi se trouverait résolu un nouveau et important problème, qui n'a reçu de solution que dans des cas très accidentels.

***

La tâche de l'arpenteur céleste n'est pas achevée lorsqu'il a déterminé la position et les dimensions des étoiles : leur fixité n'est qu'une apparence due à leur prodigieux éloignement; chacune d'elles se hâte vers un but, et la loi de ces mouvements est un des graves problèmes de l'astronomie moderne. Par bonheur, nous possédons les moyens de la résoudre : on sait mesurer les deux composantes du mouvement stellaire, le *déplacement radial*, effectué dans la direction du rayon lumineux, qui éloigne l'étoile de nous ou qui l'en rapproche, et le *déplacement tangentiel*, effectué perpendiculairement à la ligne de visée.

Ce dernier se révèle à nous par un changement des coordonnées stellaires; ce changement, qui avait échappé aux Anciens, fut soupçonné par Halley en 1718, établi vingt ans après par Cassini pour Arcturus et, depuis lors, mesuré régulièrement par les astronomes; bien entendu, il est patriculièrement sensible pour les étoiles les plus rapprochées de nous, qui sont généralement les plus brillantes; au contraire, les étoiles des dernières grandeurs, qui sont incomparablement plus lointaines, paraissent rigoureusement invariables et il faudra accumuler les déplacements de plusieurs siècles pour mettre en évidence leur déplacement tangentiel.

Cette remarque fournit aux astronomes un moyen très précis pour évaluer les déplacements des astres des premières grandeurs : sur les photographies d'une même région prises, par exemple, à dix ans d'intervalle, les étoiles mineures n'ont pas bougé; elles forment un réseau de référence, par rapport auquel on peut évaluer avec précision les déplacements angulaires des étoiles majeures, et si on connaît, par la parallaxe, la distance qui nous sépare de ces astres, on peut en déduire la grandeur réelle, en kilomètres par

seconde, de la vitesse qui les amène perpendiculairement au rayon visuel; la méthode en est donc applicable à toutes les étoiles dont la parallaxe est mesurable, c'est-à-dire, approximativement, aux dix premières grandeurs.

En procédant à ces mesures, on rencontre des étoiles qui paraissent immobiles sur la sphère céleste, mais on peut se demander si cette immobilité apparente n'est pas due à ce que leur mouvement est dirigé suivant le rayon qui nous joint à elles; on le soupçonnait depuis longtemps, mais l'honneur d'avoir résolu ce nouveau problème revient à Fizeau, qui sut trouver, dans un effet d'acoustique remarqué jadis par Doppler, un moyen de mesurer les vitesses radiales des astres. Chacun a remarqué que le son reçu, par l'observateur immobile, du sifflet d'une locomotive, paraît plus grave lorsqu'elle s'éloigne et plus aigu lorsqu'elle se rapproche; cet effet s'interprète aisément, car si le corps sonore s'éloigne, les ondes qu'il nous envoie nous arrivent moins serrées; elles se tassent, au contraire, les unes contre les autres lorsque la source se rapproche de l'observateur.

Ce qui est vrai pour le son l'est aussi pour la lumière; une source de lumière jaune paraît virer vers le rouge si elle s'enfuit, vers le bleu si elle se rapproche. Expérimentalement, cette variation se traduit par un déplacement des raies, brillantes ou obscures, qu'on observe au spectroscope en visant la lumière de la source. Donc, lorsqu'une étoile s'éloigne de nous, toutes les raies de son spectre paraissent décalées, par rapport à leurs positions normales, du côté du rouge; un déplacement des raies vers le violet indique, au contraire, un rapprochement, et permet d'en mesurer la vitesse. En réalité, l'effet Doppler-Fizeau est très petit, et il faut les procédés les plus délicats de l'analyse spectrale pour en obtenir la mesure; mais tant de progrès ont été réalisés dans cette direction, que les vitesses radiales sont appréciées avec une erreur inférieure à 10 p. 100. Au rebours de ce qui a lieu pour les vitesses tangentielles, cette méthode s'applique aux étoiles les plus lointaines, aussi bien qu'aux plus rapprochées; elle vaut même pour les nébuleuses et nous lui devons le peu que nous savons sur ces mondes lointains. Bien entendu, elle nous donne la vitesse radiale par rapport à notre Terre, qui est elle-

même en mouvement sur son orbite; le résultat obtenu devra donc subir une correction, si on veut, comme il est naturel, rapporter à notre Soleil les déplacements stellaires.

Mais, au fait, pourquoi les rapporter au Soleil? Et quel est ce reste de fatuité qui nous fait prendre pour centre du monde la médiocre étoile dans les parages de laquelle notre humanité accomplit ses destinées? Rien ne nous autorise à supposer que le Soleil est immobile dans l'espace; mais ce mouvement, que tous les astronomes soupçonnaient dès le XVIIIe siècle, il était réservé à Sir William Herschell, le fondateur de la grande lignée d'astronomes qui fait tant d'honneur à l'Angleterre, de le mettre hors de doute par des mesures précises. Herschell établit, en effet, que les mouvements apparents des étoiles par rapport au Soleil ne sont pas distribués au hasard, mais admettent une direction privilégiée : lorsqu'un homme se tient immobile au centre d'une foule agitée de mouvements incoordonnés, il rencontre toujours la même distribution des vitesses, moyennes, dans quelque direction qu'il porte son regard; mais lorsqu'il se déplace lui-même vers le Nord, toutes les vitesses vers le Nord lui paraîtront diminuées de sa propre vitesse, et celles vers le Sud seront augmentées d'autant, les vitesses vers l'Ouest et vers l'Est restant inaltérées. Ainsi pouvons-nous, voyageurs célestes, trouver la direction de notre propre mouvement en analysant celui de nos compagnons de route; c'est ce que fit Herschell, et comme il conclut de ses mesures que le Soleil s'élevait dans l'atmosphère boréale, il donna le nom d'*apex* au point du Ciel vers lequel il paraissait se diriger; ces travaux ont reçu, depuis, une remarquable confirmation par le principe de Doppler-Fizeau : car si le Soleil se dirige vers l'apex, toutes les vitesses radiales des étoiles situées dans cette direction seront diminuées d'autant tandis que du côté opposé, vers l'antiapex, elles subiront une augmentation égale. L'expérience a vérifié ces conclusions, et a permis de fixer avec plus de précision que ne l'avait fait Herschell la direction de l'apex; c'est actuellement la belle étoile Véga de la Lyre qui semble être le point de mire de notre système solaire, et nous nous dirigeons vers elle avec une vitesse voisine de 12 kilomètres par seconde. Quant aux vitesse des diverses

étoiles, elles semblent avoir une valeur moyenne de 20 kilomètres par seconde, avec des valeurs maxima qui peuvent atteindre le double. Chose curieuse, et d'ailleurs inexpliquée : les étoiles doubles sont, en général, animées de vitesses notablement supérieures à celles des étoiles simples; faut-il conclure de là qu'elles forment dans le Ciel un système à part, ayant reçu, à l'origine des temps, une impulsion plus grande que celle qui a lancé dans l'espace les autres Soleils?

***

Quoi qu'il en soit, les vitesses qu'on mesure ne peuvent être que des vitesses relatives, puisqu'on les rapporte à un astre que tout nous prouve être lui-même en mouvement; et, si loin qu'on aille chercher dans le firmament, on n'y saurait découvrir de point fixe auquel on puisse rapporter les mesures; nous flottons sur une mer sans rivages, et ce n'est pas une des moindres difficultés que rencontrent les arpenteurs célestes pour dresser le plan de l'Univers.

Une autre difficulté, et non moindre, est celle que M. Gaston Moch [1] a désignée d'un mot saisissant : *l'incohérence du firmament* : les nouvelles se transmettent promptement, par les vibrations lumineuses, à l'intérieur de notre système solaire : une seconde et quart pour la Lune, huit minutes pour le Soleil, trois heures pour Neptune. Il n'en va plus de même quand on passe au monde des étoiles; nous voyons notre plus proche voisine, Alpha du Centaure, non pas telle qu'elle est actuellement, mais dans la position qu'elle occupait il y a quatre ans et demi, c'est-à-dire que si les habitants d'Alpha veulent bien s'intéresser à nos affaires, ils n'ont pas encore appris la conclusion de l'armistice; la Polaire met quarante-six ans à nous envoyer sa lumière, et les nouvelles que nous en recevons datent du siècle dernier; les plus petites étoiles visibles à l'œil nu sont à deux cent cinquante années de lumière, celles de vingtième grandeur, les dernières qu'Herschel aperçut avec son grand télescope, nous apparaissent dans l'état où elles se trouvaient et dans la position qu'elles occu-

1. *La relativité des phénomènes*, par Gaston Moch. Bibliothèque de philosophie scientifique. Ernest Flammarion, éditeur, 1921.

paient il y a presque un million d'années. Où sont-elles actuellement? dessinent-elles toujours les mêmes constellations? Certaines d'entre elles n'ont-elles pas cessé d'être lumineuses, tandis que des astres nouveaux prenaient place dans le Ciel? Ainsi, suivant l'expression d'Anatole France, « les lumières des étoiles, qui se confondent dans nos yeux, y mélangent en moins d'une seconde, des siècles et des milliers de siècles ». Les angles que nous mesurons avec tant de soin ne correspondent donc à rien de précis, ni dans le présent, ni dans le passé; puisque à aucun moment les étoiles que nous visons n'ont occupé en même temps les directions pointées par la lunette. Ainsi le Ciel ne nous fournit pas de repères qui nous permettent de fixer l'espace et le temps, et notre tentative pour tracer un plan de l'Univers est vouée à n'être qu'une approximation. En toutes choses, l'Absolu échappe à la Science, et c'est une des choses qui caractérisent le mieux notre époque, au point de vue scientifique, que cet effondrement des vérités absolues et des principes éternels, ramenés au rôle modeste d'approximations et de contingences. Mais la Science n'en est que plus libre et plus vivante.

L. HOULLEVIGUE

LE PRÉJUGÉ DE LA JEUNESSE

J'ai retrouvé mes deux amis, que j'ai déjà présentés aux lecteurs de ces chroniques, l'un, ce vieillard que nous avons nommé M. d'Autrefois, l'autre, cet homme de quarante ans, qui se pique d'être sans préférence, prétend uniquement à se rendre compte de ce qu'il voit, et que nous appelons l'Observateur. Si différentes que soient nos natures, nous avons tous trois en commun une vive curiosité pour notre temps et le goût très prononcé d'essayer d'en dégager les principaux caractères. Je demandai à M. d'Autrefois si, depuis que nous ne nous étions vus, il avait fait quelque remarque.

« — Je crois bien, — me dit-il, — j'en ai fait une, et la plus propre à me rendre mélancolique; c'est que l'époque où je vis n'est décidément pas favorable aux vieillards. Il n'y a presque plus personne pour leur rendre ces égards par lesquels on s'efforçait de les consoler un peu de leur âge. J'ai couru, cet été, à travers la France, j'ai vu du monde, je vous assure qu'il ne fait pas toujours bon d'être une vieille dame qui voyage seule, ni, du reste, une jeune. Dans les familles mêmes, j'ai été frappé de voir comme les enfants, dès qu'ils touchent à l'adolescence, s'affranchissent de la moindre gêne, et traitent leurs parents avec une sorte de dédain cordial. Ils se mettent à leur aise dans tout ce qu'ils disent, écoutent à peine ce qui se dit devant eux, et trouvent naturel qu'on se contraigne à leur avantage. »

« — Eh bien, — dis-je, — qu'avez-vous pensé de cela? »

« — Mon cher, — répondit M. d'Autrefois, — j'en ai été un peu triste, non point seulement parce que je suis vieux moi-même, mais parce que, partout où le respect disparaît, je pense que la civilisation s'en va. Le sentiment acquis, en effet, celui qui témoignait d'un long effort et d'une victoire remportée par l'homme sur sa propre brutalité, c'était de ménager, de protéger, d'honorer les vieillards, parce qu'ils étaient faibles. Le sentiment naturel, c'est de profiter de cette faiblesse : être le plus vieux, maintenant, cela revient simplement à se sentir le moins fort. Je me suis dit qu'il y a là un signe, parmi tant d'autres, que nous rentrons dans un monde primitif, rudimentaire. Encore, dans les sociétés primitives, le pouvoir de la violence, si grand qu'il fût, était loin d'être le seul. Toutes sortes de craintes, de croyances, d'idées confuses, les religions, la magie, rouvraient des voies indirectes à la domination de l'esprit. Dans le monde plus rude encore où nous allons pénétrer, je ne vois point ce qui balancera la prépondérance de la force. Tout redevient terriblement simple : il ne s'agit plus que d'approcher d'un festin, de s'asseoir à une table servie, et, dans la bousculade moderne, tant pis pour qui n'est pas le plus vigoureux. »

« — Oui, — lui dis-je, — je crois que c'est vrai : le prestige est passé de la vieillesse à la jeunesse. La guerre, en cela, comme en plusieurs autres choses, si elle n'a pas changé ce qui était en train d'arriver, a du moins beaucoup hâté le cours de l'évolution. Les vieillards, en effet, étaient surtout considérés en raison de leur expérience, de celle qu'ils avaient ou de celle qu'on leur supposait. Mais la guerre fut elle-même quelque chose de si nouveau, de si inouï, que, pour un jeune homme qui sortait de cette réalité formidable, tous ceux qui ne l'avaient point connue, fussent-ils d'ailleurs experts de la vie, paraissaient un peu niais. Toutefois cette prédominance de la jeunesse, si elle n'a fait que s'accentuer, était marquée déjà depuis longtemps. En vérité, si l'on veut intimider notre époque, il faut être jeune, et lui dire n'importe quoi, en criant très haut. Ce sont, en somme, les jeunes gens qui sont à présent les distributeurs de la gloire; les auteurs vraiment adroits le savent bien, ils

ne quittent pas de l'œil les petites revues et ne ménagent rien pour en gagner la faveur. Bref, quoique ces deux mots jurent d'être réunis, nos autorités, aujourd'hui, ce sont les jeunes. »

« — Et pourquoi cela? — dit M. d'Autrefois, presque en colère. — Vous savez si j'aime la jeunesse : un vieillard serait trop vieux sans un pareil goût. Mais être jeune, c'est un superbe avantage, ce n'est pas une supériorité. Il ne faut pas prendre un début pour une victoire. Les jeunes gens sont naturellement portés à s'égarer dans leurs premières amours, et personne ne s'en étonne. Ils se trompent tout autant dans leurs autres choix, et dans leurs premières opinions. En vérité, ils sont trop neufs à tout ce qu'ils voient, pour ne pas être pleins d'incertitude; mais, pour rien au monde, ils ne l'avoueraient. Savoir douter, c'est la grâce du vieil âge : le doute est alors pour ceux qui ont beaucoup vu et beaucoup appris comme ces jolis fleuves qui dessinent leurs méandres dans un paysage : il les promène à travers toutes leurs connaissances. Les jeunes gens sont indécis et impétueux. Il leur faut avoir des opinions tranchées pour se persuader qu'ils existent, et celles-ci sont souvent d'autant plus affirmatives que le choix en a été plus fortuit. Mais, dans tout cela, quelle présomption qu'ils aient raison, qu'il faille les croire? Et même, si d'une part nous aimons ce qu'il y a d'emporté et de fougueux dans leurs opinions, il nous plaît aussi de les voir parfois chercher, interroger, s'enquérir. Une des grâces de la jeunesse est de se sentir incomplète et, quand on voit un jeune homme absolument sûr de soi et décisif dans tout ce qu'il dit, on se demande pourquoi il va se donner la peine de vivre, puisqu'il paraît déjà tout savoir. Être jeune, cela veut dire simplement qu'on a beaucoup à apprendre : mais être un jeune, quel titre est-ce là? En quoi cela peut-il m'en imposer davantage que d'être un roux ou un brun? Il n'y a que la valeur des individus qui compte. On comprend que les jeunes gens soient sûrs d'eux-mêmes. Le monde les porte, la nature est derrière eux, ils ne sont pas seuls. De là vient qu'un être jeune peut nous charmer, tout en n'étant rien que d'ordinaire. Il nous rattache à l'univers, il nous fait toucher au printemps; mais, à partir d'un

certain âge, on n'est plus que soi. Cette nouvelle génération que nous avions aperçue à l'horizon comme une troupe éclatante aux armes d'or, est, lorsqu'elle nous rejoint, aussi terne et aussi ordinaire que nous, et, tandis que nous comptions sur elle pour décider la victoire en faveur d'une vie plus haute, ce qui finalement reçoit le plus de renfort de cette arrivée, c'est l'éternelle médiocrité humaine. Cependant, que des jeunes gens s'imaginent que le monde commence à eux et croient qu'ils vont tout refaire, c'est encore assez naturel. Mais qu'une époque entière semble partager cette opinion, qu'elle guette leurs moindres mots, qu'elle défère à toutes leurs décisions, qu'elle leur rende les armes, voilà ce que je ne puis m'empêcher de trouver singulier, plaisant et comique! »

Comme j'aime mon vieil ami! il y a tant de netteté et de franchise dans tout ce qu'il pense! Son esprit est un petit diamant que les préjugés de son temps n'arrivent pas à rayer. Je regardais son visage maigre aux pommettes un peu rouges, ses longues mains, dont le rhumatisme a commencé à défigurer l'élégance, et je me disais qu'en vérité, la jeunesse est bien moins un âge qu'une qualité. A mesure qu'il parlait, il laissait mieux voir le ton de plaisanterie dont il doublait son air de colère.

« — Certes, — lui répondis-je, — vous avez raison. Mais le travers qui vous irrite s'explique, si vous le rattachez aux autres traits de l'époque. Nous avons souvent remarqué que, dans le monde moderne, depuis le romantisme, la tendance de l'homme a changé de sens : elle ne monte plus vers la conscience : elle redescend vers la vie. Il se peut d'ailleurs qu'un nouveau changement soit en train : il n'en reste pas moins que ce que nous voyons résulte encore de la tendance à laquelle je fais allusion. Le XIXe siècle s'est signalé par l'étude et la recherche des origines. Ce qu'il a fait en histoire, en philologie, en paléontologie, pour les religions, nous le faisons en nous-mêmes. L'homme déserte le plus noble étage de son palais, pour s'enfoncer dans les caves. Regardez l'importance que l'enfance a prise : voyez avec quelle complaisance la plupart de nos auteurs redescendent vers la leur, et reportent le plaisir d'être eux-mêmes jusque dans l'âge où ils n'étaient pas encore. Nous sommes avides d'informe et

d'incréé : ce qui nous répugne, c'est l'achevé, l'accompli, le parfait, et, je le répète, même si l'on doit bientôt revenir à d'autres goûts, c'est encore celui-là qui règne, et dont l'expression se retrouve en tout. Dans les arts, nous préférons un dessin à un tableau, l'ébauche à l'œuvre, un fragment à un ensemble. Pour les lettres, nous furetons dans le tiroir des grands hommes; il n'est pas de brouillon, de note, de lignes éparses que nous ne voulions recueillir. Tout ce qu'ils n'ont pas jugé digne de voir le jour fait maintenant nos délices; quant aux œuvres où ils se sont épuisés, dont ils ont voulu faire leur seul témoignage et leur testament, voilà ce que nous négligeons sans remords. Voulez-vous un autre signe de la même tendance? Ce sont ces enquêtes qu'on ouvre à chaque instant dans nos journaux, et où l'on demande aux gens ce qu'ils ne savent pas ou ce qu'ils ne se soucient guère de dire. Mais les plus caractéristiques sont justement celles où l'on interroge les jeunes gens sur eux-mêmes. Quelle naïveté! On demande à ce qui s'ignore de se définir. Comment y aurait-il à la fois formation et conscience? Inutile de dire que ces investigations n'ont jamais rien appris, jamais donné le moindre résultat qui valût d'être retenu. Les tendances d'une génération ne comptent en effet que du moment où elles se marquent dans des œuvres positives. Vouloir les chercher au delà, c'est voyager au pays des songes. L'inexprimé, en cet ordre de choses, c'est l'inexistant. Mais l'inexistant nous fascine, et pour vouloir interroger l'avenir, et consulter respectueusement ce qui n'est pas encore, nous finissons par tirer notre chapeau au néant. »

« — J'ai connu, — continuai-je, — un enfant à qui l'on avait donné, dans un grand jardin, un coin de terre qu'il pût cultiver à sa guise. Il y semait donc des haricots et des petits pois, à l'imitation de ce qu'il voyait faire par le jardinier. Mais ceux-ci n'étaient pas sitôt en terre que, dans son impatience, il allait les en tirer pour voir s'ils germaient; puis il les enfouissait, de nouveau, bien vite. Le lendemain, il ne pouvait se tenir de recommencer. Mais rien de si pudique qu'une croissance. Les graines se fatiguaient d'être ainsi dérangées, et tandis qu'alentour de petites pointes vertes sortaient gaiement de terre, rien ne poussait dans le

domaine du petit garçon. Eh bien, cet enfant faisait des enquêtes.

Mes amis souriaient. Je repris :

« — Notre époque est lasse, elle est distraite, mais demeure avide. Nous ne sommes plus capables d'attention, mais nous restons dans l'attente. De là le prestige qu'ont pris chez nous des mots comme ceux-ci : littérature de demain, art d'avant-garde. Les grossiers procédés du commerce tendent encore à renforcer cette disposition. Demain, c'est le mot de toutes les réclames. Ainsi fatigués, passifs, mais encore avides, il est naturel que nous nous tournions vers les jeunes gens. Nous leur demandons de la nouveauté. »

M. d'Autrefois éclata :

« — Quelle nouveauté? — s'écria-t-il. — Qu'est-ce que cela veut dire? Dès qu'une œuvre d'art en vaut la peine, elle est nouvelle dans sa profondeur, bien plus que par ses dehors; elle ne peut se manifester et annoncer son message qu'à la condition d'employer d'abord des moyens d'expression déjà éprouvés, de sorte que le véhicule de ce qu'elle peut apporter de nouveau ne saurait être que quelque chose d'ancien. Mais l'idée d'une nouveauté subite, qui crève les yeux, une conception aussi saugrenue ne vaut-elle pas mieux que celle qu'on se fait aujourd'hui de l'originalité : elles ne sont bonnes toutes deux qu'à corrompre les arts : pourquoi, aussi bien, ne serait-on pas nouveau en mettant sa veste à l'envers? pourquoi ne le serait-on pas en brouillant l'ordre des mots dans la phrase, en les imprimant en vert ou en jaune? Du reste, ajouta-t-il d'un air accablé, c'est là qu'on en est venu, c'est bien ce qu'on fait. »

Il se tut, et je n'avais rien à opposer à ce qu'il venait de dire. Cependant l'Observateur avait jusqu'alors gardé le silence. Nous nous tournâmes vers lui, et après avoir assuré son lorgnon sur son nez, il parla ainsi :

« — Donc, à vous entendre, dans le temps où nous sommes, les jeunes gens sont les maîtres. J'avoue que si vous ne me l'aviez pas dit, j'aurais plutôt cru, pour ma part, que nous vivions au temps des vieillards. A-t-on jamais vu une époque où l'âge ait compté plus qu'à présent, dès qu'il s'agit de places, d'honneurs et de titres? Eût-on tout le mérite possible,

il n'est guère de poste important auquel on puisse prétendre, si l'on n'est pas vieux, ni qu'on ne puisse obtenir, même sans beaucoup de capacité, à condition d'être un homme d'âge. Il est trop jeune, entend-on couramment dire d'un postulant, alors qu'il aurait justement ce qu'il faut de vigueur, d'entrain, pour bien s'acquitter de l'emploi dont on l'écarte. Cette habitude est si forte et si invétérée que la guerre même n'a pu la rompre. On n'a pas vu de jeunes chefs, et il n'est pourtant pas absurde de penser qu'un homme de génie devait bien être perdu quelque part, sur la longueur de ces fronts immenses : s'il n'a pas été tué, il sera resté jusqu'à la fin ficelé, ligoté dans les deux ou trois galons d'un grade infime. Qu'en eût dit Napoléon, qui pensait que, passé trente ans, on est trop vieux pour l'art de la guerre? Nous pourrions même dire que le monde où nous vivons a perdu un grand élément de poésie, par le fait qu'on n'y arrive plus aux choses que pas à pas, et qu'on n'y voit plus de ces irruptions éclatantes, où un homme, réunissant tous les attributs, était en même temps dans la force de l'âge, dans la plénitude du talent, et en possession du pouvoir. Cette idée de l'ancienneté est, chez nous, l'une des mieux établies; de chercher les fondements de ce préjugé, cela nous occuperait trop longtemps. On y peut voir, cependant, comme une sorte d'endurcissement et de pétrification des sentiments égalitaires. L'ancienneté est le seul titre que chacun puisse espérer d'avoir un jour. Deux candidats sont-ils en présence, il est beaucoup plus simple de comparer la quantité de leurs années que la qualité de leur mérite, et, à égalité d'âge, de donner la préférence au plus caduc. Ce qui prête ainsi aux injustices les plus criantes paraît à beaucoup l'expression d'une justice évidente. Quoi qu'il en soit, la chose demeure certaine, et nulle autre époque n'a donné une pareille récompense au seul fait d'être là depuis longtemps, une prime si exorbitante à l'assiduité. »

« — Alors, — dit M. d'Autrefois, d'un air un peu railleur, — place aux jeunes? »

L'Observateur fit ce geste de réserve qui lui est habituel, pour indiquer qu'il ne lui convient pas de prendre parti. Pour moi, je répondis sans ambages que je ne me ralliais

point à ce cri de guerre. « Je crois, dis-je, qu'il faut résister à la tentation d'attribuer tout un grand désordre à une cause trop simple et qui supposerait un remède trop facile. Les défauts des hommes jeunes, surtout dans les choses de la politique, sont aussi à craindre que ceux des vieillards, et ce que les uns ont d'imprudent n'est pas moins dangereux que ce que les autres ont de timoré. Ce qui importe, en vérité, c'est la formation, la capacité et la conscience. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai un goût singulier : je n'aime que le mérite. »

Mes compagnons se taisaient; je repris.

« — Ce qu'on vient de nous dire sur la prépondérance des vieillards n'est pas niable, mais peut-être est-ce justement ce qui explique le nouveau prestige qui revêt chez nous la jeunesse. Qu'est-ce en effet que des vieillards, sinon les trophées d'une époque, où elle suspend ses doctrines, ses opinions, ses croyances? Pour exercer de l'autorité, il ne suffit pas d'avoir des cheveux blancs et d'occuper une place enviable. Les vieillards n'ont de majesté que lorsqu'ils sont les gardiens d'un ordre et les dépositaires d'une sagesse; ils savent, alors, et les jeunes gens apprennent. Regardez, observez cette rencontre des âges : elle nous offre un spectacle dont on ne se lasse pas. Les vieillards siègent, rengorgés, établis dans leurs honneurs, dans leurs dignités. « C'est bien le diable, pensent-ils, si, avec tant d'avantages, nous n'imposons pas à ces débutants. » Ceux-ci s'approchent avec les formes du respect, mais ils portent dans leur examen plus de perspicacité et de malice qu'on ne le suppose. Car, bien qu'elle se laisse parfois abuser, la jeunesse a un instinct admirable pour distinguer ce qui n'est qu'une réussite égoïste, d'où rien ne déborde, d'avec une supériorité véritable. Les jeunes gens n'ont que faire de contempler des ambitions satisfaites; ils cherchent des maîtres. Sans doute, il est aisé de se moquer des génies obscurs qu'ils croient parfois avoir découverts; cependant quelque chose de généreux subsiste dans ces erreurs mêmes. On a eu beau leur prêcher que le succès est admirable, ce vil enseignement ne les a pas tous convaincus; ils sentent qu'il y a des grandeurs à trouver, loin de ces grossiers triomphes. Par contre, quand ceux qui

veulent s'imposer à eux n'ont pas réussi à leur dérober le secret de leur pauvreté intérieure, alors l'esprit railleur des jeunes gens se donne carrière, mais il n'y a pas de contradiction entre leur penchant pour la moquerie et leur tendance à l'enthousiasme; l'une s'exerce là où l'autre n'a pas trouvé où se prendre et les vrais jeunes gens ne sont moqueurs que pour venger leurs déceptions. Cette façon qu'a notre temps de retirer aux vieillards l'avantage du prestige, pour le donner à la jeunesse, c'est le plus grand aveu d'humilité qu'il puisse faire. Il avoue ainsi ses doutes et son anarchie, il confesse qu'il n'a pas trouvé de certitudes, et il ne fait si bon accueil aux jeunes gens que parce qu'il espère qu'ils vont le tirer d'embarras. Mieux eût valu pour eux qu'ils fussent reçus avec moins de faveur, et qu'ils eussent à recueillir un riche héritage. L'audience même qu'on leur donne doit les porter à réfléchir : cela leur montre tout ce qu'ils ont à refaire et à reconstruire. »

Je me tus, et comme mes compagnons gardaient aussi le silence, je pus croire que leur sentiment ne différait pas beaucoup du mien.

ABEL BONNARD

LA CONFÉRENCE DE LAUSANNE

La Conférence de Lausanne qui a commencé ses travaux le 20 novembre a pour objet de mettre fin au conflit du Proche Orient. C'est une tâche immense et qui sera laborieuse. En ouvrant la première séance et en souhaitant la bienvenue aux délégués des puissances, le Président de la Confédération helvétique a pu dire que depuis dix ans la tragédie orientale désole l'Europe et une partie de l'Asie et que les champs de bataille de la guerre gréco-turque se trouvent aux points de contact même des deux continents du vieux monde qui ont joué le plus grand rôle dans l'histoire. Ces paroles ont indiqué exactement dès le début de la Conférence la grandeur des problèmes à régler et les difficultés considérables qu'ils présentent.

Lorsque les Puissances alliées s'étaient occupées après l'armistice de fixer les conditions de la paix en Orient, elles avaient éprouvé déjà combien le sujet était compliqué, et le traité de Sèvres, auquel elles avaient fini par aboutir, est resté en suspens. Mais depuis ce temps la situation s'est beaucoup compliquée. La victoire soudaine remportée par les Turcs contre les Grecs a bouleversé tous les plans. Au moment où les Alliés examinent de nouveau les affaires orientales, il leur est aussi impossible de ne pas tenir compte du fait que constitue le succès turc que d'oublier le rôle de la Turquie pendant la guerre de 1914-1918 et la défaite finale de l'Empire ottoman. Leur état d'esprit, d'autre part, n'est plus tout à fait le même. Entre le

traité de Sèvres et la Conférence de Lausanne, l'expérience de deux années a passé. La politique britannique a, dès qu'il s'agit des affaires d'Orient, des traditions bien établies, et les préoccupations qu'a eues l'Angleterre avec le monde musulman en a montré impérieusement la nécessité : ce n'est pas le Cabinet conservateur de M. Bonar Law, même s'il y met des formes, qui les laissera s'affaiblir. L'Italie, qui subissait en 1920 une crise intérieure grave et qui se débattait contre les menées communistes, est aujourd'hui gouvernée par les fascistes, qui ont des tendances nettement nationalistes. La France enfin qui garde le souvenir de l'amitié qui l'unissait jadis au peuple turc, et qui a des intérêts anciens en Orient, a plus clairement que jamais, après les déceptions que lui a causées la question des réparations, le sentiment qu'une politique interalliée est nécessaire en Europe pour sauvegarder partout les résultats de la victoire, et qu'elle a besoin, en vue de sa sécurité et du recouvrement de sa créance, d'être libre sur le Rhin.

La Conférence de Lausanne a donc pour mission de résoudre des problèmes qui sont graves par eux-mêmes et qui sont graves aussi par leurs rapports avec d'autres problèmes essentiels. Elle met à l'épreuve la politique des Alliés. Elle n'a pas seulement à ménager bien des amours-propres; elle doit concilier des intérêts. Ce n'est pas sans raison que le chef du gouvernement français, le chef du gouvernement italien, le ministre des Affaires étrangères de la Grande-Bretagne se sont dérangés et ont voulu s'entretenir avant de laisser travailler les délégués. Si les Alliés étaient allés à Lausanne incertains de ce qu'ils voulaient, s'ils avaient risqué de laisser paraître publiquement, et en présence de la Turquie, des divergences même passagères, le résultat aurait été déplorable. L'Angleterre a insisté avec raison pour que la Conférence ne s'ouvrît pas sans qu'un accord préalable fût établi au moins sur les grandes lignes à suivre et sur les principaux sujets à traiter. Il était nécessaire que l'Europe se montrât unie et résolue en face d'une Turquie inquiétante qui dès le début de la Conférence a fait paraître ses prétentions.

Les kémalistes ont passé depuis un mois par des alternatives de sagesse et d'audace qui justifient les plus vives préoccupations. Il est possible que Mustapha-Kemal et quelques-

uns des hommes qui l'entourent soient personnellement animés de dispositions conciliantes et, qu'ayant la responsabilité du pouvoir, ils sentent la nécessité d'être modérés dans leurs revendications. Mais il est certain qu'ils ont à compter avec l'assemblée d'Angora, enivrée de la victoire, nationaliste, intransigeante et capable d'ambitions démesurées. Le moindre signe de faiblesse de la part de l'Europe est pour les kémalistes un encouragement à tous les excès. La victoire qu'elle a obtenue contre les Grecs a montré à la Turquie le pouvoir du fait accompli. Tandis que les Puissances délibéraient à loisir, les kémalistes sont entrés à Smyrne; ils ont poussé jusqu'aux abords de Tchanak; ils paraissaient prêts à aller jusqu'aux Dardanelles, jusqu'à Constantinople, jusqu'en Thrace : c'était la guerre portée sur le continent européen; c'était un conflit possible avec les troupes alliées d'occupation. L'accord de Moudania conclu en octobre a conjuré ce péril. Des dispositions très sages ont réglé les délais et les modalités de l'entrée des troupes kémalistes dans les territoires occupés par les Grecs; elles ont arrêté les Turcs au seuil des régions déclarées neutres par le traité de Sèvres dans la péninsule d'Ismidt, dans celle de Gallipoli, et près de Tchanak; elles ont réservé la question des Détroits. Dès ce moment la Thrace était rendue aux Turcs et c'était un avantage considérable qui leur était accordé. Si l'on songe aux projets qu'avaient les Alliés en 1915, alors qu'ils pensaient mettre les Turcs hors d'Europe et les limiter en Asie, on mesure le chemin parcouru. Par l'accord du 15 octobre, les Turcs retrouvaient contre toute espérance une situation qu'ils semblaient avoir définitivement perdue en 1918. La diplomatie occidentale avait fait d'incontestables sacrifices. A ce moment-là, Mustapha-Kemal eut la sagesse de se contenter de ce qu'on lui donnait.

Mais cette sagesse était de peu de durée. On apprenait coup sur coup une série d'étranges nouvelles, qui tendaient à faire croire que les Turcs, spéculant sur les divisions des Alliés, voulaient agir avant la réunion de Lausanne. Le 6 novembre le gouvernement d'Angora remettait aux Hauts-Commissaires alliés à Constantinople deux notes graves. La première demandait que l'administration et la population de Constantinople fussent placées sous le contrôle direct du

Gouvernement d'Angora, et réclamait l'évacuation de la capitale turque par les troupes alliées. La seconde interdisait aux navires de guerre alliés de pénétrer dans aucun port turc sans autorisation du Gouvernement d'Angora, sollicitée par écrit. Les navires ne devaient pénétrer dans les ports turcs qu'un à un, en plein jour, et s'abstenir de débarquer soit des effectifs, soit du matériel. A ces deux réclamations, les Hauts-Commissaires alliés ont répondu par une fin de non-recevoir catégorique. Les prétentions nouvelles affichées par le Gouvernement d'Angora étaient en effet contraires aux termes de la note alliée du 23 septembre, à la convention d'armistice de Moudania, et aux clauses de l'armistice de Moudros, qui reconnaît aux Alliés le libre usage pour leurs navires de tous les ports et mouillages occupés par les Turcs.

En même temps on apprenait que les Français établis en Asie Mineure étaient victimes d'une série de mesures inadmissibles. Des écoles étaient fermées, des chemins de fer saisis, des banques et des usines envahies. Le nationalisme turc débordait; l'Assemblée d'Angora semblait prise du vertige qui saisit les assemblées révolutionnaires, appelées à exercer le gouvernement direct. En quelques jours on voyait s'allonger la liste des mesures de vexation prises par les kémalistes à l'endroit des Français établis en Asie Mineure : les ouvriers chrétiens en fuite ou massacrés, la plupart des filatures, en grande majorité françaises, de la région obligées de fermer leurs portes; la poste française supprimée, les administrations autonomes de la Régie des tabacs et de la Dette publique obligées de verser dans les caisses d'Angora toutes les sommes qui devaient normalement revenir aux créanciers de la Turquie; les employés européens de la Régie des tabacs non payés depuis deux mois et amenés à démissionner. La douane ne laissait débarquer à Moudania que les marchandises vendues par des commerçants turcs; des visites domiciliaires étaient faites chez des Français; des professeurs turcs et un enseignement en langue turque étaient imposés aux écoles des missionnaires. Les Français, qui avaient connu les kémalistes en 1920, les trouvaient désormais méconnaissables, et perdaient leurs illusions sur ce qu'on pouvait attendre des maîtres d'Angora depuis qu'ils croyaient tenir la victoire.

L'Assemblée kémaliste d'ailleurs prenait hardiment des mesures de révolution et bouleversait les traditions de l'Empire ottoman. Elle proclamait la déchéance de Mahomet VI et la fin de l'Empire; elle abolissait le pouvoir temporel du Sultan; elle prenait pour elle tout le pouvoir et si elle consentait à ce qu'il y eût encore un Calife, elle le réduisait à un rôle exclusivement religieux : innovation toute révolutionnaire, dont le retentissement sur les populations musulmanes est imprévisible. Il y a loin de cette déposition du Sultan à la conception examinée en Europe d'une délégation de pouvoir donné par le Sultan au gouvernement d'Angora. C'est le pouvoir révolutionnaire qui s'est substitué brutalement au pouvoir traditionnel et régulier et qui laisse l'Europe devant l'inconnu. Le sultan Mahomet VI ne se sentant pas en sécurité et ayant toutes les raisons de craindre pour sa vie même s'est réfugié sur un vaisseau britannique qui l'a conduit à Malte. L'Assemblée d'Angora a saisi cette occasion de proclamer sa déchéance et de nommer à sa place l'héritier de la couronne, Abdul Medjid, fils d'Abdul Azis. Mais Abdul Medjid devient seulement Calife et il est impossible de dire si nommé dans ces circonstances il sera reconnu comme chef religieux par le reste du monde islamique. D'autre part, l'Europe se trouve en présence d'un régime turc entièrement nouveau. Nous pratiquions à l'égard de la Sublime Porte une politique qui avait pour objet de servir nos protégés et de sauvegarder nos intérêts économiques; il y avait une tradition, des moyens d'action et d'accommodement. Quels seront les rapports de l'Europe et du pouvoir d'Angora, venu du fond de l'Asie Mineure, mal connu, et allié des Soviets?

La situation s'est si rapidement aggravée à Constantinople qu'au début de novembre, les Hauts-Commissaires alliés demandaient à leurs gouvernements l'autorisation de proclamer, s'il y avait lieu, l'état de siège, et qu'après avoir reçu cette assurance, ils remettaient au Ministre des Affaires étrangères de l'Assemblée d'Angora une note enjoignant aux Turcs de se conformer aux engagements de l'armistice. Tout était à craindre en effet. La politique d'Angora se substituait hardiment à celle des négociateurs de la Convention de Moudania, et elle visait à mettre les Alliés en présence d'une situa-

tion de fait, avant la Conférence de Lausanne. L'Angleterre s'est vivement émue de ces événements, et d'autant plus qu'elle ne paraissait pas savoir exactement ce que méditait la France. L'affaire de l'évacuation de Tchanak avait laissé dans l'opinion britannique une impression qui n'était pas effacée. Au point où les affaires étaient arrivées, l'Angleterre prévoyait qu'il deviendrait peut-être nécessaire de défendre Constantinople contre les entreprises turques, et elle se demandait ce que ferait le gouvernement français. Y a-t-il eu alors un peu de lenteur dans les communications entre Londres et Paris? Y a-t-il eu à Londres un excès d'incertitude? Toujours est-il qu'il a paru exister une divergence de vues entre les deux gouvernements jusqu'au jour où lord Curzon et M. Poincaré ont pu enfin avoir un entretien. Le *Times* s'est fait l'interprète de ces sentiments dans des articles qui laissaient clairement voir que la situation était sérieuse. Après avoir dénoncé la politique de violence des kémalistes et l'espèce de coup d'État de mode bolcheviste qu'ils venaient d'accomplir à Constantinople, il demandait aux alliés de « se tenir ferme sur la brèche ». Comme lord Curzon l'indiquait dans un important discours, « ce n'est pas seulement, disait-il, l'affaire de la Grande-Bretagne. C'est aussi l'affaire de la France qui a, en Turquie, des intérêts égaux aux nôtres et qui a un intérêt vital à la préservation de la paix européenne. Une étroite coopération des Alliés en ce moment peut écarter le désastre. S'ils déploient une fermeté contante, ils peuvent ramener les Turcs à la raison, mais ce serait, en vérité, une pitié de voir les Alliés qui gagnèrent ensemble glorieusement la guerre, permettre, par leurs hésitations, aujourd'hui, aux Turcs de briser la paix ». Et, revenant quelques jours plus tard sur le même problème, il tenait un langage plus énergique encore. Les élections anglaises étaient terminées : elles n'avaient pas absorbé toutes les pensées. La question de Constantinople apparaissait vitale pour l'Empire britannique. Le *Times* se félicitait de la conversation établie entre Londres et Paris. Mais en même temps il demandait que la France s'engageât à soutenir par la force les propositions de paix sur lesquelles elle se serait entendue avec les Alliés, et pour mieux démontrer le bon droit de sa demande, il insistait longuement sur la

gravité de la situation à Constantinople, situation à laquelle les généraux alliés ne peuvent faire face que si les gouvernements alliés montrent à Lausanne leur parfaite unité. « Les Turcs, concluait le *Times*, sont sur le point d'assumer, en Europe, d'énormes responsabilités, et cela avec l'assentiment des Alliés. Ils ne peuvent supporter le fardeau de ces responsabilités qu'avec l'appui économique et financier des Alliés : Or, ils ne peuvent pas obtenir cet appui si l'on ne rejette pas les plus extravagantes prétentions d'Angora. Et celles-ci ne peuvent, à leur tour, être rejetées pacifiquement si les Alliés ne vont pas à Lausanne absolument unis au point de vue de la politique comme des méthodes. »

Une évolution s'est produite en même temps dans le public français. Une partie de l'opinion avait fait preuve depuis le mois de septembre d'une turcophilie, un peu sommaire. Les excès des kémalistes ont amené à voir les affaires d'Orient sous un autre aspect et à replacer la politique à l'égard des Turcs, considérée d'abord en elle-même et jugée par sentiment en dehors de ses conséquences, dans le cadre de la politique générale. Il est entendu qu'il y a entre la France et la Sublime Porte une amitié traditionnelle. Mais elle n'a jamais été, à aucune époque, pratiquée sans nuances dans l'intérêt même de nos nationaux. Du XVIIe siècle à nos jours, il est arrivé bien souvent à la politique française d'user de ses relations amicales pour arrêter les entreprises turques; il lui est même arrivé d'agir contre elles résolument. Toute l'Europe a appris avec satisfaction qu'à Paris d'abord, à Lausanne et à Territet ensuite, les gouvernements anglais, italien et français s'étaient mis d'accord. On ne sait pas, à la vérité, quelle est l'étendue et quelle est la portée de cet accord. Mais après une période d'incertitudes et de préoccupations on s'est félicité de savoir qu'il existait. Si la Turquie n'avait pas senti en face d'elle les forces concertées des Alliés, c'est-à-dire leurs volontés concordantes et les résolutions de recourir s'il le fallait aux moyens matériels, toute négociation aurait été vaine.

Sur quoi portera principalement la Conférence de Lausanne? Sur la question des Détroits. Il y a d'autres questions, mais celle-là domine les autres. Les négociations auront pour objet toute une série de problèmes; il faut définir le statut

de l'armée turque, fixer les indemnités de guerre, déterminer le régime des minorités et des capitulations, qui a pour nous une importance capitale; il faut délimiter les frontières de la Turquie en Europe, déjà indiquées d'ailleurs, sauf en ce qui concerne le faubourg d'Andrinople, par la note interalliée du 25 septembre; il faut préciser les frontières asiatiques du côté de la Mésopotamie. Et ici se posera une grave question, qui ne nous est pas indifférente, celle de Mossoul, qui intéresse particulièrement l'Angleterre, et qui ne laissera pas insensible l'Amérique, étant donné que l'une et l'autre de ces nations ont une politique du pétrole.

Mais c'est sur la question des Détroits que les Alliés doivent marquer dès le début leur volonté nette aux Turcs. En 1914, la Turquie a fermé brusquement les Détroits; elle a considérablement gêné l'action des Alliés; elle a prolongé la guerre de plusieurs années et coûté des millions de vies humaines. Pour écarter le retour de pareils événements, les Alliés ont décidé que les Turcs ne pourraient fortifier la région des Détroits et qu'il y avait une zone démilitarisée. C'est cette neutralité qu'il importe de surveiller. Ce contrôle peut être exercé par une organisation internationale, et l'Angleterre n'y est nullement opposée. Elle n'a jamais manifesté l'intention d'assurer seule la garde des Détroits; elle s'est au contraire déclarée prête à accepter toute combinaison qui garantira la liberté du passage. Actuellement, cette liberté existe: c'est un fait sur lequel il n'y a pas à revenir et à propos duquel la Conférence ne saurait admettre la discussion.

Pour ce qui est du temps de guerre, l'expérience prouve que c'est une question de force : la neutralité de la Belgique solennellement proclamée par les traités, n'a pas été respectée par l'Allemagne. Il est nécessaire de prendre vis-à-vis de la Turquie des précautions, que le souvenir des événements de 1914 rend indispensables; il est utile que la Turquie sache tout de suite que du moment qu'elle reprend une place en Europe, elle doit accepter les règles que l'Europe juge conformes à la vie internationale et à l'intérêt de la paix.

Les incidents qui ont marqué le début de la Conférence font prévoir que ses travaux seront laborieux. Les Turcs par leur revendication inacceptable au sujet du plébiscite

en Thrace occidentale ont formé contre eux l'unanimité des puissances européennes et en particulier des États Balkaniques. La situation à Constantinople demeure inquiétante. Enfin l'arrivée de la délégation russe, qui vient à Lausanne pour participer au règlement des Détroits, peut amener de nouvelles complications si la Turquie cherche à s'appuyer sur Moscou. Nous chercherons les conditions raisonnables de la paix et ne sommes pas les ennemis des Turcs : mais nous ne devons pas être leurs dupes.

Dans toute cette négociation, le gouvernement de Londres et le gouvernement de Paris doivent marcher d'accord. Le nouveau Cabinet anglais a fait connaître par des manifestations très claires de ses membres les plus importants que sa politique était fondée sur l'amitié franco-anglaise. Il l'a dit et répété. Nous avons assez regretté que M. Lloyd George ne montrât pas une si ferme conviction pour qu'aujourd'hui nous entendions l'appel qui nous est adressé. Mais il nous faut comprendre que M. Bonar Law, comme M. Lloyd George, et sous des formes différentes davantage peut-être encore, a sur les affaires d'Orient une conception qui est le résultat de toute la tradition du Foreign Office. Toute l'Angleterre sait que la question vitale pour l'Empire est d'avoir la sécurité sur la route des Indes et dans le bassin oriental de la Méditerranée, comme toute la France sait que la question vitale pour elle est d'avoir la sécurité dans le bassin occidental de la Méditerranée et sur le Rhin. Entre ces deux nécessités, il n'y a pas contradiction.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Bien des romanciers, déjà, se sont efforcés d'imaginer la fin de notre monde. Les uns ont livré notre pauvre humanité à des Martiens destructeurs, les autres l'ont asphyxiée avec des gaz hilarants. Le refroidissement du globe a été envisagé et l'on n'a oublié ni les queues de comètes, ni les microbes, ni les macrobes. Madame NOELLE ROGER dépeint dans le *Nouveau Déluge* la submersion de la vieille Europe par un gigantesque raz de marée. La peinture qu'elle a faite de cette catastrophe, sans faire oublier le tableau de l'inondation marine, tracé par Lafcadio Hearn dans *Chita*, est d'une sombre puissance. Mais il faut n'y voir qu'un prologue indispensable au véritable roman. Un petit groupe d'humains réfugié dans une haute vallée des Alpes a échappé à la mort. Il y a là un préhistorien célèbre, un romancier de l'Académie française, de fraîches jeunes filles, des bergers du Valais, un Russe, un Anglais, etc... On devine que bien des valeurs sociales sont renversées. Mais madame Noelle Roger n'a pas refait *l'Admirable Crighton* et elle n'a pas considéré le problème du seul point de vue pratique. Elle a imaginé très finement les transformations morales qu'une telle situation doit comporter... L'amour y gagne une âpre noblesse que les fantaisies citadines tendent plutôt à atténuer : c'est lui manifestement le grand bénéficiaire de ce cataclysme mondial. En somme l'auteur suppose un assez bon fond à la nature humaine. Le reclassement qui s'opère sur ces cimes est logique et moral. Pourtant, dans de telles conjonctures, on pourrait redouter le règne des hercules forains et des débardeurs. L'auteur y a songé et a installé dans une autre petite vallée un régime de force brutale. Mais les membres de ce clan sont voués à s'entretuer... Il ne pouvait être question pour l'auteur d'écrire l'histoire de ces sociétés nouvelles. Aussi a-t-elle donné tous ses soins à la famille du préhistorien et elle a témoigné, dans la narration de ses aventures, des plus indiscutables qualités d'observation psychologique.

M. CLAUDE ANET, dans *Quand la terre trembla*, s'était plu lui aussi à nous narrer une aventure d'amour, dont les péripéties se déroulaient dans un monde bouleversé. Mais ce mouvement sismique était, heureusement, localisé : il s'agissait de la révolution russe... On sait que M. Claude Anet a habité la Russie, qu'il la comprend et qu'il l'aime. Dans *l'Amour en Russie*, son dernier volume, nous trouvons d'abord une série de réflexions sur la manière dont les Russes entendent l'amour, qui pourrait constituer un excellent appendice à la *Physiologie de l'amour moderne*, de Bourget.

Ce serait certainement un des plus curieux chapitres des « sections étrangères ». Trois contes illustrent les théories exposées : l'âme féminine russe nous y apparaît attachante, fuyante et compliquée... Nadia nous étonne et nous charme comme firent Ariane et Lydia. M. Claude Anet est un conteur de premier ordre, vigoureux et sobre.

M. PAUL BRACH dans *Gérard et son témoin* s'est orienté vers le roman d'analyse. Gérard se hausserait aisément vers les nobles sommets des grandes passions, si la manie de l'introspection ne lui jouait de mauvais tours. Du moins l'auteur nous l'affirme-t-il : Gérard a une manière de double, ironique témoin qui lui gâte ses meilleurs instants. Il nous semble plutôt, à nous, que Gérard est un faible, un indécis, un demi-neurasthénique. Si Gérard n'étend pas la main pour obtenir la femme qu'il aime, ce n'est point parce qu'il a pesé trop longuement le pour et le contre, ou trop disséqué son sentiment, c'est parce que ce sentiment est si faible qu'il ne justifie aucun effort. Il est venu sous la plume de l'auteur l'image d'un esthète fatigué, habile à raffiner sur ses embryons de désir, et l'on conviendra qu'il est, dans son incertitude, assez heureusement campé puisqu'il a pu tromper son créateur même

Le dernier volume de GYP, *Souricette*, ne comporte pas seulement un petit roman, mais quelques dialogues littéraires et fantaisies d'actualité. Quant à Souricette elle-même, c'est une charmante petite fille, très avancée pour son âge, qui tient de longues conversations avec le maréchal Canrobert et empêche les aventures des grandes personnes de tourner mal. Malheureusement elle a moins de finesse lorsqu'il s'agit de son propre sort, et, devenue grande, elle fera un mariage qui, tout porte à le croire, sera peu heureux. On retrouvera dans ces pages la verve et la fraîcheur qui ont toujours fait le succès de Gyp.

Bien qu'appartenant à la bibliothèque des métiers et comportant à ce titre une étude substantielle et documentée des conditions matérielles, qui sont faites actuellement aux diverses professions théâtrales, *les Métiers du théâtre*, l'ouvrage de M. PIERRE PARAF, retiendra l'attention du grand public. Il comporte une histoire du théâtre, de la mise en scène, etc. Rien de plus curieux que cette rapide revue qui nous fait passer des primitives machines du théâtre antique aux toutes récentes innovations d'un Max Reinhardt ou d'un Gémier. Peut-être sur Max Reinhardt même souhaiterions-nous plus d'éclaircissements. Il y a sur la scène tournante, qu'il a instituée, bien des détails essentiels, dont la connaissance devrait être vulgarisée en France. On a publié là-dessus une excellente étude, très heureusement illustrée, en Allemagne. Sur la construction des théâtres, leur éclairage, leurs accessoires, M. Pierre Paraf nous donne les renseignements les plus variés. Les amateurs de théâtre en prendront connaissance avec intérêt : il est curieux de démonter ses illusions, surtout lorsque, comme en l'espèce, elles n'en doivent point souffrir.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	78 »	40 »	21 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.